

PROSATEURS

ET

POÈTES FRANÇAIS;

OR,

Selections

FROM

THE BEST FRENCH AUTHORS,

With an Introduction of Easy Pieces,

ARRANGED IN CHRONOLOGICAL ORDER,
FROM THE AGE OF LOUIS XIV. TO THE PRESENT DAY.

WITH

BIOGRAPHICAL SKETCHES.

BY

LÉON CONTANSEAU,

PROFESSOR OF THE FRENCH LANGUAGE AND LITERATURE IN THE ROYAL
INDIAN MILITARY COLLEGE, AND COMPILED AUTHOR OF A CRITICAL
DICTIONARY OF THE FRENCH AND ENGLISH LANGUAGES.



LONDON:

LONGMAN, GREEN, LONGMAN, AND ROBERTS.

1860.

À LONDRES
DE L'IMPRIMERIE DE SPOTTISWOODE ET CIE.
NEW-STREET SQUARE

G-61707

STATE CENTRAL LIBRARY, W. B.
Acc. No. ~~X/G. 6476~~ Dt. 18/12/04

PREFACE.

IN studying a language, it is essential to have correct and elegant examples for imitation; and the examples must be such as offer both interest and entertainment to the pupil, in order that his attention may be awakened and maintained.

Keeping this object in view, my aim in forming the present compilation has been to present to the youth of England a series of extracts from the most eminent writers who have adorned French literature, from the age of Louis XIV. to the present period. The greater part of these extracts have been selected from authors belonging to the present century, for the purpose of making the student acquainted with the French language as it is now spoken and written; and their arrangement in a chronological order will serve to demonstrate the great idiomatic changes which the language has undergone within the last thirty or forty years, as may be perceived in the writings of *Châteaubriand*, *Lamartine*, *Victor Hugo*, *Dumas*, and others.

This compilation begins with a selection of more simple and easy pieces for beginners, to serve as an introduction to the body of the work.

A few scenes from the best of Molière's Comedies have been added, with the view of familiarizing the student with idiomatic expressions; and the volume closes with a selection from the best French poetry, intended for the use of persons who have already attained some knowledge of the language. These extracts may be used for recital with great advantage, as being undoubtedly one of the most efficient means of acquiring a correct pronunciation and accent.

I hope it is almost needless to mention, that in the selection of extracts care has been taken to introduce none into this volume but such as have a good moral tendency.

L. C.

ADDISCOMBE,

June, 1854.

State Central Library
Govt of West Bengal
86-A, B, C, Road, Calcutta-700051

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

	PAGE		PAGE
Le Loup et le jeune Mouton ...	1	Dix mille livres de rente ...	22
Mieux que ça ...	1	Le déjeuner de Napoléon ...	24
La Mère et la Fille ...	3	L'homme au masque de fer ...	26
Description de la Bétique ...	4	Mme de Sévigné à M. de Pomponne ...	28
Trait de dévouement de deux Nègres ...	6	Les Religieux du St. Bernard ...	29
Le jeune Bacchus et le Faune ...	9	Le Dragon et les Renards ...	30
Les Buissons ...	10	Le Grondeur et son Valet ...	31
La Justice et la Charité ...	12	Les Salles d'Asile ...	33
Un monastère du Mont-Liban ...	13	Mort d'Épaminondas... ..	35
Les enfants du naufragé ...	15	Charles-Quint et les Brigands ...	37
Lettre sur la mort de Turenne ...	20		

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Bossuet, Notice ..	39	FÉNELON — continued.	
Condé à la bataille de Rocroi ..	ib.	Télémaque visite les Champs Élysées	49
Les Romains	41		
FÉNELON, Notice ..	45	MASSILLON, Notice ..	54
La ville de Tyr et les Phé- niciens	ib.	De l'existence de Dieu ...	ib.
		Destinée de l'homme ...	56
		De la vie humaine	57

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

VOLTAIRE, Notice ..	58	BUFFON, Notice ..	75
Bataille de Narva	ib.	Le Chien	ib.
Défaite de Charles XII à Pul- tava	63	Le Cygne	78
Charles XII à Bender ...	67	J. J. ROUSSEAU, Notice	81
Guillaume III et Louis XIV	73	Le Duel	ib.
		Bonheur de J. J. dans la soli- tude	83

	PAGE		PAGE
BARTHÉLEMY, Notice.	87	B. DE ST. PIERRE, Notice	101
Épaminondas	<i>ib.</i>	La Solitude	<i>ib.</i>
Combat des Thermopyles ...	90	Un naufrage à l'Île-de-France	103
MARMonTEL, Notice ..	95	Consolations adressées à Paul	
Bélisaire dans un château de		après la perte de Virginie ...	105
la Trace.	<i>ib.</i>	La vie d'un Paria dans l'Inde	108
THOMAS, Notice ..	99	FLORIAN, Notice ..	113
Destinée des grands hommes	<i>ib.</i>	Guillaume Tell	<i>ib.</i>
		Rome guerrière	127

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

MME DE STAËL, Notice	130	CHÂTEAUBRIAND—continued.	
Saint Pierre de Rome	<i>ib.</i>	Ruines des monuments chré-	
La terre de Naples	134	tiens	184
Venise	141	NORVINS, Notice ..	187
La gloire de l'Italie	142	Jeunesse de Napoléon	<i>ib.</i>
J. DE MAISTRE, Notice	148	Bataille des Pyramides	191
Une nuit d'été à St. Pétersbourg	<i>ib.</i>	Passage des Alpes par Bona-	
VOLNEY, Notice ..	150	parte... ..	194
Les ruines de Palmyre	<i>ib.</i>	Les derniers jours de Napoléon	195
X. DE MAISTRE, Notice	155	JOUY, Notice	197
La mort d'un ami	<i>ib.</i>	La cour des messageries à Paris	<i>ib.</i>
Méditation	157	Les catacombes de Paris	202
MICHAUD, Notice ..	159	MADAME GUIZOT, Notice	206
Pierre l'Ermite prêchant la		La Vie et l'Argent	<i>ib.</i>
première croisade	<i>ib.</i>	SÉGUR, Notice	210
Prise de Jérusalem par les		Moscou avant son incendie ...	<i>ib.</i>
Croisés	163	Incendie de Moscou	211
BONAPARTE, Notice ..	169	BARANTE, Notice ..	218
Proclamation à l'armée	<i>ib.</i>	Démence de Charles VI	<i>ib.</i>
CHÂTEAUBRIAND, Notice	170	LA MENNAIS, Notice. .	220
Le Meschacebé	<i>ib.</i>	Les Deux Voisins	<i>ib.</i>
La Tempête	173	La Prière	222
Aspect de Jérusalem au 5e		L'Exilé	223
siècle	174	Le règne de la terreur en France	224
Aspect de Rome ancienne	176	NODIER, Notice	226
Les Francs marchant au com-		Le Loch Lomond	<i>ib.</i>
bat	178	GUIZOT, Notice	228
La Mer et la Terre	180	Fuite de Charles 1er à l'Île de	
Cimetière de campagne	183	Wight	<i>ib.</i>

	PAGE		PAGE
GUIZOT—continued.		VICTOR HUGO, Notice	332
Charles 1er au château de		Paris au XVe siècle ...	<i>ib.</i>
Hurst	233	MERRIMÉE, Notice	338
Charles 1er au château de		Siège de la Rochelle sous	
Windsor	236	Charles IX	<i>ib.</i>
Procès de Charles 1er	239	VERMOND, Notice	347
Exécution de Charles 1er	248	Le Provincial à Paris	<i>ib.</i>
VILLEMAIN, Notice	252	GÉRANDO, Notice	351
Le siècle de Louis XIV	<i>ib.</i>	Voyage sur la Theiss ...	353
Milton composant le Paradis		SUE, Notice	360
perdu	254	Une métairie de la Sologne	<i>ib.</i>
LAMARTINE, Notice	255	Une vallée de désolation	366
Ruines du Parthénon...	<i>ib.</i>	MARMIER, Notice	368
Le Liban	259	Le Spitzberg	<i>ib.</i>
Portrait de Louis XVI	261	DUMAS, Notice	380
Portrait de Marie-Antoinette	264	Le pont du Gard	<i>ib.</i>
Abdication de Louis-Philippe	267	Auberge italienne ! ...	384
THIERRY, Notice	277	Bataille de Montereau	387
Débarquement de l'armée nor-		Napoléon et Lucien ...	389
mande en Angleterre ...	<i>ib.</i>	Souvenirs d'un voyage à Mes-	
Bataille de Hastings ...	281	sine	395
Meurtre de Thomas Becket	285	JANIN, Notice	403
Robin Hood	290	Florence	<i>ib.</i>
SALVANDI, Notice	295	Le Mont-Cénis	405
Napoléon Bonaparte ...	<i>ib.</i>	Versailles	407
MIGNET, Notice	297	GOZLAN, Notice	409
Prise de la Bastille ...	<i>ib.</i>	Alger	<i>ib.</i>
Déchéance de la royauté en		GAUTIER, Notice	411
France	302	Une jonque chinoise à Londres	<i>ib.</i>
THIERS, Notice	310	COMEDIES.	
Les derniers jours de Louis XVI	<i>ib.</i>	MOLIÈRE, NOTICE	417
Les contrebandiers espagnols	316	L'Avare	<i>ib.</i>
SOULIÉ, Notice	322	Le Bourgeois gentilhomme	438
Les Marchands de Nouveautés	<i>ib.</i>		
Les quatre Henri	329		

CHOIX DE POÉSIE. DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

	PAGE		PAGE
RACINE, Notice ..	465	LA FONTAINE—continued.	
Athalie (tragédie)	<i>ib.</i>	Le Chat et le vieux Rat ...	486
LA FONTAINE, Notice	483	BOILEAU, Notice ..	488
Le Chêne et le Roseau ...	<i>ib.</i>	Passage du Rhin par Louis XIV	<i>ib.</i>
Le Corbeau et le Renard ...	484	Les embarras de Paris ...	491
La Cigale et la Fourmi ...	<i>ib.</i>	M ^e DESHOULIÈRES, Notice	492
Le Renard et la Cigogne ...	485	Allégorie à ses enfants ...	<i>ib.</i>

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

LOUIS RACINE, Notice	497	DELILLE, Notice ..	502
Dieu dans la nature	<i>ib.</i>	La Ferme	<i>ib.</i>
VOLTAIRE, Notice ..	500	Les Catacombes de Rome ...	503
Mort de l'amiral de Coligny...	<i>ib.</i>		

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CHÈNEDOLLÉ, Notice ..	507	SOMET, Notice ..	524
Isaïe	<i>ib.</i>	La pauvre fille	<i>ib.</i>
ANDRIEUX, Notice ..	509	LAMARTINE, Notice ..	255
Le meunier de Sans-Souci ...	<i>ib.</i>	Le Combat	525
ESMÉNARD, Notice ..	511	Hymne de l'enfant à son réveil	528
La Prière du Soir	<i>ib.</i>	Une Larme, ou Consolation ...	530
MILLEVOYE, Notice ..	513	La Retraite	532
L'Anniversaire	<i>ib.</i>	REBOUL, Notice ..	534
GUIRAUD, Notice ..	514	L'Ange et l'Enfant	<i>ib.</i>
Le Petit Savoyard	<i>ib.</i>	VICTOR HUGO, Notice	332
BÉRANGER, Notice ..	519	Pour les pauvres	535
La sainte alliance des peuples	<i>ib.</i>	Lui	537
DELAVIGNE, Notice ..	520		
Mort de Jeanne d'Arc	<i>ib.</i>		
Christophe Colomb	522		

INTRODUCTION.

LE LOUP ET LE JEUNE MOUTON.

DES moutons étaient en sûreté dans leur parc ; les chiens dormaient, et le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouait de la flûte avec d'autres bergers voisins. Un loup affamé vint, par les fentes de l'enceinte, reconnaître l'état du troupeau. Un jeune mouton, sans expérience, et qui n'avait jamais rien vu, entra en conversation avec lui : "Que venez-vous chercher ici ?" dit-il au glouton. — "L'herbe tendre et fleurie," lui répondit le loup. — "Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs pour apaiser sa faim, et d'aller éteindre sa soif dans un clair ruisseau ; j'ai trouvé ici l'un et l'autre. Que faut-il davantage ? J'aime la philosophie qui enseigne à se contenter de peu." — "Il est donc vrai," repartit le jeune mouton, "que vous ne mangez point la chair des animaux, et qu'un peu d'herbe vous suffit ? Si cela est, vivons comme frères, et paissions ensemble." Aussitôt le mouton sort du parc dans la prairie, où le sobre philosophe le mit en pièces et l'aval.

Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez-les par leurs actions, et non pas par leurs discours.

Fénelon.

MIEUX QUE ÇA.

L'EMPEREUR JOSEPH II. n'aimait ni la représentation, ni l'appareil, témoin ce fait qu'on se plaît à citer : Un jour que, revêtu d'une simple redingote boutonnée, accompagné

d'un seul domestique sans livrée, il était allé dans une calèche à deux places qu'il conduisait lui-même, faire une promenade du matin aux environs de Vienne, il fut surpris par la pluie, comme il reprenait le chemin de la ville.

Il en était encore éloigné, lorsqu'un piéton, qui regagnait aussi la capitale, fait signe au conducteur d'arrêter, ce que Joseph II. fait aussitôt. — Monsieur, lui dit le militaire (car c'était un sergent), y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander une place à côté de vous? cela ne vous gênerait pas prodigieusement, puisque vous êtes seul dans votre calèche, et ménagerait mon uniforme que je mets aujourd'hui pour la première fois. — Ménageons votre uniforme, mon brave, lui dit Joseph, et mettez-vous là. D'où venez-vous? — Ah! dit le sergent, je viens de chez un garde-chasse de mes amis, où j'ai fait un fier déjeuner. — Qu'avez-vous donc mangé de si bon? — Devinez. — Que sais-je, moi, une soupe à la bière? — Ah! bien oui, une soupe; mieux que ça. — De la choucroute — Mieux que ça. — Une longe de veau? — Mieux que ça, vous dit-on. — Oh! ma foi, je ne puis plus deviner, dit Joseph. — Un faisan, mon digne homme, un faisan tiré sur les plaisirs de sa Majesté, dit le camarade, en lui frappant sur la cuisse. — Tiré sur les plaisirs de sa Majesté, il n'en devait être que meilleur? — Je vous en réponds.

Comme on approchait de la ville, et que la pluie tombait toujours, Joseph demanda à son compagnon dans quel quartier il logeait. — Monsieur, c'est trop de bonté, je craindrais d'abuser de . . . — Non, non, dit Joseph, votre rue? Le sergent, indiquant sa demeure, demanda à connaître celui dont il recevait tant d'honnêtetés. — A votre tour, dit Joseph, devinez. — Monsieur est militaire, sans doute! — Comme dit Monsieur. — Lieutenant? — Ah! bien oui, lieutenant; mieux que ça. — Colonel peut-être? — Mieux que ça, vous dit-on. — Comment! diable, dit l'autre en se reconnaissant aussitôt dans la calèche, seriez-vous feld-maréchal? — Mieux que ça. — Ah! mon Dieu, c'est l'Empereur — Lui-même, dit Joseph, se déboutonnant pour montrer ses décorations. — Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans la voiture: l'invalidé se confond en excuses, et supplie l'Empereur d'arrêter pour qu'il puisse descendre. — Non pas, lui dit Joseph; après avoir

mangé mon faisan, vous seriez trop heureux de vous débarrasser de moi aussi promptement ; j'entends bien que vous ne me quittiez qu'à votre porte. Et il l'y descendit.
Capelle.

LA MÈRE ET LA FILLE.

C'ÉTAIT une nuit d'hiver. Le vent soufflait au dehors, et la neige blanchissait les toits.

Sous un de ces toits, dans une chambre étroite, étaient assises, travaillant de leurs mains, une femme à cheveux blancs et une jeune fille.

Et de temps en temps la vieille femme réchauffait à un petit brasier ses mains pâles. Une lampe d'argile éclairait cette pauvre demeure, et un rayon de lune venait expirer sur une image de la Vierge suspendue au mur.

Et la jeune fille, levant les yeux, regardait en silence, pendant quelques moments, la femme à cheveux blancs ; puis elle lui dit : — Ma mère, vous n'avez pas été toujours dans ce dénûment ?

Et il y avait dans sa voix une douceur et une tendresse inexprimables.

Et la femme à cheveux blancs répondit : — Ma fille, Dieu est le maître : ce qu'il fait est bien fait.

Ayant dit ces mots, elle se tut un peu de temps ; ensuite elle reprit : — Quand je perdis votre père, ce fut une douleur que je crus sans consolation ; cependant vous me restiez ; mais je ne sentais qu'une chose alors. Depuis j'ai pensé que, s'il vivait, et qu'il nous vît dans cette détresse, son âme se briserait, et j'ai reconnu que Dieu avait été bon envers lui.

La jeune fille ne répondit rien ; mais elle baissa la tête, et quelques larmes, qu'elle s'efforçait de cacher, tombèrent sur la toile qu'elle tenait entre ses mains.

La mère ajouta : — Dieu, qui a été bon envers lui, l'a été aussi envers nous. De quoi avons-nous manqué, tandis que tant d'autres manquent de tout ? Il est vrai qu'il a fallu nous habituer à peu, et ce peu le gagner par notre travail : mais ce peu ne suffit-il pas ? Et tous

n'ont-ils pas été dès le commencement condamnés à vivre de leur travail ? Dieu, dans sa bonté, nous a donné le pain de chaque jour, et combien ne l'ont pas ! un abri, et combien ne savent où se retirer ! Il vous a, ma fille, donnée à moi : de quoi me plaindrais-je ?

A ces dernières paroles, la jeune fille, tout émue, tomba aux genoux de sa mère, prit ses mains, les baisa, et se pencha sur son sein en pleurant.

Et la mère, faisant un effort pour élever la voix : Ma fille, dit-elle, le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beaucoup. Notre espérance n'est pas ici-bas, ni notre amour non plus ; ou, s'il y est, ce n'est qu'en passant. Après Dieu, vous m'êtes tout en ce monde ; mais ce monde s'évanouit comme un songe, et c'est pourquoi mon amour s'élève avec vous vers un autre monde. Quelque temps avant votre naissance, je priais un jour avec plus d'ardeur la vierge Marie ; et elle m'apparut pendant mon sommeil, et il me semblait qu'avec un sourire céleste elle me présentait un petit enfant. Et je pris l'enfant qu'elle me présentait ; et lorsque je le tins dans mes bras, la Vierge mère posa sur sa tête une couronne de roses blanches. Peu de mois après vous naquîtes, et la douce vision était toujours devant mes yeux.

Ce disant, la femme aux cheveux blancs tressaillit, et serra sur son cœur la jeune fille.

A quelque temps de là, une âme sainte vit deux formes lumineuses monter vers le ciel, et une troupe d'anges les accompagnait ; et l'air retentissait de leurs chants d'allégresse.

Lamennais.

DESCRIPTION DE LA BÉTIQUE.

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, et sous un ciel doux qui est toujours sercin. Le pays a pris le nom du fleuve, qui se jette dans le grand Océan, assez près des colonnes d'Hercule et de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tarsis d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé

les délices de l'âge d'or. Les hivers y sont tièdes, et les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphirs rafraîchissants qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne, qui semblent se donner la main. La terre dans les vallons et dans les campagnes unies y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins, et d'autres arbres toujours verts et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays : mais les habitants, simples, et heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or et l'argent parmi leurs richesses ; ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or et l'argent parmi eux employés aux mêmes usages que le fer ; par exemple, pour des socs de charrue. Comme ils ne faisaient aucun commerce au dehors, ils n'avaient besoin d'aucune monnaie. Ils sont presque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans ; car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes ; encore même la plupart des hommes en ce pays, étant adonnés à l'agriculture ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires pour leur vie simple et frugale.

Les femmes filent cette belle laine, et en font des étoffes fines et d'une merveilleuse blancheur : elles font le pain, apprêtent à manger ; et ce travail leur est facile, car on ne vit en ce pays que de fruits ou de lait, rarement de viande. Elles emploient le cuir de leurs moutons à faire une légère chaussure pour elles, pour leurs maris et pour leurs enfants ; elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées, les autres d'écorce d'arbres ; elles font et lavent tous les habits de la famille, tiennent les maisons dans un ordre et une propreté admirables. Leurs habits sont aisés à faire ; car, dans ce doux climat, on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine et légère, qui n'est point taillée,

et que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres et la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois et le fer en œuvre ; encore même ne se servent-ils guère du fer, excepté pour les instruments nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles ; car ils ne bâtissent jamais de maisons. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous ; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts estimés chez les Grecs, chez les Égyptiens, et chez tous les autres peuples bien policés, ils les détestent, comme des inventions de la vanité et de la mollesse.

Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtiments superbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderies et de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instruments dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes : Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'industrie à se corrompre eux-mêmes ! Ce superflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le possèdent : il tente ceux qui en sont privés de vouloir l'acquérir par l'injustice et par la violence. Peut-on nommer bien un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais ? Les hommes de ce pays sont-ils plus sains et plus robustes que nous ? vivent-ils plus longtemps ? Sont-ils plus unis entre eux ? Mènent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie ? Au contraire, ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche et noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice, incapables de plaisirs purs et simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités dont ils font dépendre tout leur bonheur.

Fénelon.

TRAIT DE DÉVOUEMENT DE DEUX NÈGRES.

IL était nuit, le ciel était serein ; la mer était calme ; et la goëlette *les Six Sœurs*, partie récemment des Séchelles

(Indes orientales), voguait rapidement vers l'Île-de-France.

Vingt-huit personnes étaient à bord du bâtiment ; tout semblait leur promettre une traversée heureuse : l'air était balsamique et pur ; le chant des matelots se mariait doucement au bruit des vagues ; et le capitaine *Hodout*, tranquillement assis auprès de madame *Malfit*, une des passagères du bâtiment, devisait du pays natal.

Tout-à-coup à quelques pas d'eux, un cri de terreur est parti du milieu des ombres : une flamme brillante a jailli. Le feu, par une imprudence inexplicable, venait de prendre à la goëlette, et l'incendie se propageait avec une rapidité effrayante.

Tout ce que l'énergie humaine a de plus actif et de plus puissant est mis en œuvre, à l'instant même, pour combattre l'affreux danger. Hélas ! inutiles efforts ! le vent venait de s'élever ; l'horizon s'était obscurci ; l'embrassement s'étendait vainqueur. La flamme monte, grossit, serpente, glisse, roule, et bientôt un cercle magnifique enveloppe le bâtiment : il brûle ; il s'enfonce ; il n'est plus.

C'était en avril 1819, aux jours variables du printemps. Un petit canot, échappé aux ravages de l'incendie, avait seul offert un dernier moyen de salut à l'équipage des *Six Sœurs* ; les passagers s'y étaient précipités en désordre ; ils s'y entassaient pêle-mêle. O nouveau désespoir ! ils s'aperçoivent que dans leur barque, trop petite pour les contenir tous, il ne restait plus assez de place au pilote pour agir et les arracher au naufrage, s'il s'élevait la moindre tempête ; et déjà les flots mugissaient, et déjà grondait le tonnerre.

C'en est fait ; la barque trop pleine, que nul bras ne peut diriger, va disparaître sous les vagues. Le capitaine et ses marins délibèrent à la hâte sur le parti à prendre. Quelques victimes sont nécessaires au salut général ; il faut débarrasser l'embarcation des individus qui la surchargent : deux périront pour commencer ; puis, s'il en faut plus, on verra. Mais qui sacrifier ? qui choisir ? Deux nègres esclaves prodiguaient les soins les plus touchants à madame *Malfit*, leur maîtresse, qui, mourante au fond du canot, tendait les bras à son enfant qu'une nourrice allaitait près d'elle. Les regards du capitaine et des

matelots se portent sur les noires figures : le choix des victimes est fait.

Mais comment jeter impunément à la mer ces vigoureux enfants du Sénégal, dont le corps pesant et les forces athlétiques opposerait une vigoureuse résistance à des volontés homicides ? Point de doute, ils se débattraient ; et une pareille lutte, au milieu d'un frêle bateau que le moindre mouvement peut submerger, ne tarderait pas à le livrer aux abîmes de l'onde. L'orage redoublait de violence : il n'y a pas de moments à perdre ; une nouvelle décision est prise. Hodout, le sang glacé dans les veines, se couvre le visage de ses mains : les femmes et l'enfant périront.

Un nègre avait ouï la sentence ; il frappe sur l'épaule de son frère de couleur ; il échange à voix basse avec lui quelques paroles vives et brèves ; puis, s'adressant à Madame Malfit :

— Lui et moi, dit-il, faire place. Maîtresse à nous revoir patrie.

Il se tourne vers le capitaine, et continue d'un ton solennel :

— Jure à nous de sauver maîtresse ! et nous . . . tout de suite . . . à la mer !

Oh ! répond le chef attendri, je le jure, et devant Dieu lui-même . . .

— Non, interrompt Madame Malfit, que ces mots venaient d'éclairer ; non, je n'accepte point ce dévouement admirable ; mes nègres sont jeunes et braves, leur force peut vous secourir. Mais, moi inutile . . . et à charge . . . je suis prête ; une prière seulement ! que mon enfant du moins soit sauvé ! . . . qu'il soit le vôtre, capitaine !

La pauvre mère, tout en larmes, arrachant son fils au sein de la nourrice, l'élevant en ce moment dans ses bras, et, à la lueur des éclairs, le présentait au chef du navire. Ah ! passagers et matelots, adoptaient l'enfant de la veuve.

— Pauvre petit ! nous l'embrasser ! s'écrient avec transports les deux nègres, en pressant de leurs noirs visages la blanche figure de l'enfant. Adieu ! petit maître ! à là-haut.

Et du doigt ils montraient le ciel.

Puis, aux longs éclats de la foudre, tous deux s'élancent à la mer, tous deux roulent au fond des gouffres !

Prodige inespéré ! il ne faudra plus de victimes ! ce dévouement sublime a désarmé la colère céleste.

Le vent tombe, et l'orage a fui

L'embarcation fut sauvée.

Le vicomte d'Arincourt.

LE JEUNE BACCHUS ET LE FAUNE.

UN jour le jeune Bacchus, que Silène instruisait, cherchait les Muses dans un bocage dont le silence n'était troublé que par le bruit des fontaines et par le chant des oiseaux. Le soleil n'en pouvait, avec ses rayons, percer la sombre verdure. L'enfant de Sémélé, pour étudier la langue des dieux, s'assit dans un coin au pied d'un vieux chêne, du tronc duquel plusieurs hommes de l'âge d'or étaient nés. Il avait même autrefois rendu des oracles, et le Temps n'avait osé l'abattre de sa tranchante faux.

Auprès de ce chêne sacré et antique se cachait un jeune faune, qui prêtait l'oreille aux vers que chantaient l'enfant, et qui marquait à Silène, par un ris moqueur, toutes les fautes que faisait son disciple. Aussitôt les naïades et les autres nymphes du bois souriaient aussi. Le critique était jeune, gracieux et folâtre ; sa tête était couronnée de lierre et de pampres ; ses tempes étaient ornées de grappes de raisin. De son épaule gauche pendait sur son côté droit en écharpe un feston de lierre, et le jeune Bacchus se plaisait à voir ces feuilles consacrées à sa divinité.

Le faune était enveloppé, au-dessous de la ceinture, par la dépouille affreuse et hérissée d'une jeune lionne qu'il avait tuée dans les forêts. Il tenait dans sa main une houlette courbée et noueuse. Sa queue paraissait derrière se jouant sur son dos. Mais comme Bacchus ne pouvait souffrir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expressions, si elles n'étaient pures et élégantes, il lui dit d'un ton fier et impatient : " Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter ? " Le faune répondit sans s'émouvoir : " Eh ! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute ? "

Fénelon.

LES BUISSONS.

DANS une riante soirée de mai, M. d'Ogères était assis avec Armand, son fils, sur le penchant d'une colline, d'où il lui faisait admirer la beauté de la nature, que le soleil couchant semblait revêtir, dans ses adieux, d'une robe de pourpre. Ils furent distraits de leur douce rêverie par les chants joyeux d'un berger qui ramenait son troupeau bêlant de la prairie voisine. Des deux côtés du chemin qu'il suivait, s'élevaient des buissons d'épines, et aucune brebis ne s'en approchait, sans y laisser quelque dépouille de sa toison.

Le jeune Armand entra en colère contre ces ravisseurs. "Voyez-vous, mon papa," s'écria-t-il, "ces buissons qui dérobent aux brebis leur laine? Pourquoi Dieu a-t-il fait naître ces méchants arbustes? ou pourquoi les hommes ne s'accordent-ils pas pour les exterminer? Si les pauvres brebis repassent encore dans le même endroit, elles vont y laisser le reste de leurs habits. Mais non, je me leverai demain à la pointe du jour, je viendrai avec ma serpette, et ritz ratz, je jetterai à bas toutes ces broussailles. Vous viendrez aussi avec moi, mon papa; vous porterez votre grand couteau de chasse, et l'expédition sera faite avant l'heure du déjeuner." "Nous songerons à ton projet," lui répondit M. d'Ogères. "En attendant, ne sois pas si injuste envers ces buissons, et rappelle-toi ce que nous faisons vers la St. Jean."

— Et quoi donc, mon papa?

— N'as-tu pas vu les bergers s'armer de grands ciseaux, et dérober aux brebis tremblantes, non pas des flocons légers de leur laine, mais toute leur toison?

— Il est vrai, mon papa, parcequ'ils en ont besoin pour se faire des habits; mais les buissons qui les dépouillent par pure malice, et sans en avoir aucun besoin!

• — Tu ignores à quoi ces dépouilles peuvent leur servir; mais supposons qu'elles leur soient inutiles, le seul besoin d'une chose est-il un droit pour se l'approprier?

— Mon papa, je vous ai entendu dire que les brebis

perdent naturellement leur toison vers ce temps de l'année; ainsi il vaut bien mieux la prendre pour notre usage que de la laisser tomber inutilement.

— Ta réflexion est juste. La nature a donné à toutes les bêtes leur vêtement, et nous sommes obligés de leur emprunter le nôtre, si nous ne voulons pas aller tout nus, et rester exposés aux injures cruelles de l'hiver.

— Mais le buisson n'a pas besoin de vêtements. Ainsi, mon papa, il n'est plus question de reculer; il faut dès demain jeter à bas toutes ces épines. Vous viendrez avec moi, n'est-ce pas?

— Je ne demande pas mieux. Allons, à demain au matin, dès la pointe du jour.

Armand, qui se croyait d'abord un héros, de la seule idée de détruire de son petit bras cette légion de voleurs, eut de la peine à s'endormir, occupé, comme il l'était, de ses victoires du lendemain. A peine les chants joyeux des oiseaux perchés sur les arbres voisins de ses fenêtres eurent-ils annoncé le retour de l'aurore, qu'il se hâta d'éveiller son père. M. d'Ogères, de son côté, peu occupé de la destruction des buissons, mais charmé de trouver l'occasion de montrer à son fils les beautés ravissantes du jour naissant, ne fut pas moins empressé à sauter de son lit. Ils s'habillèrent à la hâte, prirent leurs armes, et se mirent en chemin pour leur expédition. Armand allait le premier, d'un air de triomphe, et M. d'Ogères avait bien de la peine à suivre ses pas. En approchant des buissons, ils virent de tous les côtés de petits oiseaux qui allaient et venaient, en voltigeant sur leurs branches. "Doucement," dit M. d'Ogères à son fils; "suspendons un moment notre vengeance, de peur de troubler ces innocentes créatures. Remontons à l'endroit de la colline où nous étions assis hier au soir, pour examiner ce que les oiseaux cherchent sur ces buissons d'un air si affairé." Ils remontèrent la colline, s'assirent, et regardèrent. Ils virent que les oiseaux emportaient dans leurs becs les flocons de laine que les buissons avaient accrochés la veille aux brebis. Il venait des troupes de fauvettes, de pinsons, de linottes, et de rossignols, qui s'enrichissaient de ce butin.

"Que veut dire cela?" s'écria Armand, tout étonné.

"Cela veut dire," lui répondit son père, "que la Pro-

vidence prend soin des moindres créatures, et leur fournit toutes sortes de moyens pour leur bonheur et leur conservation. Tu le vois, les pauvres oiseaux trouvent ici de quoi tapisser l'habitation qu'ils forment d'avance pour leurs petits. Ils se préparent un lit bien doux pour leur jeune famille. Ainsi, cet honnête buisson, contre lequel tu t'emportais hier si légèrement, allie les habitants de l'air avec ceux de la terre. Il demande au riche son superflu, pour donner au pauvre ses besoins. Veux-tu venir à présent le détruire?" "Que le ciel nous en préserve!" s'écria Armand. "Tu as raison, mon fils," reprit M. d'Ogères: "qu'il fleurisse en paix, puisqu'il fait de ses conquêtes un usage si généreux!" *Berquin.*

ARNAUD BERQUIN, né à Bordeaux, en 1749, est connu principalement par son ouvrage *L'Ami des enfants*, chef-d'œuvre de style, où il donne à la jeunesse les plus hautes leçons de sagesse et de vertu. Il mourut à Paris en 1791.

LA JUSTICE ET LA CHARITÉ.

NE pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit, voilà la justice.

Faire pour autrui, en toute rencontre, ce que nous voudrions qu'il fit pour nous, voilà la charité.

Un homme vivait de son labeur, lui, sa femme et ses petits enfants; et comme il avait une bonne santé, des bras robustes, et qu'il trouvait aisément à s'employer, il pouvait sans trop de peine pourvoir à sa subsistance et à celle des siens.

Mais il arriva qu'une grande gêne étant survenue dans le pays, le travail y fut moins demandé, parce qu'il n'offrait plus de bénéfices à ceux qui le payaient, et en même temps le prix des choses nécessaires à la vie augmenta.

L'homme de labeur et sa famille commencèrent donc à souffrir beaucoup. Après avoir bientôt épuisé ses modestes épargnes, il lui fallut vendre pièce à pièce ses

meubles, d'abord, puis quelques-uns même de ses vêtements ; et, quand il se fut ainsi dépouillé, il demeura, privé de toutes ressources, face à face avec la faim. Et la faim n'était pas entrée seule en son logis : la maladie y était aussi entrée avec elle.

Or cet homme avait deux voisins, l'un plus riche, l'autre moins.

Il s'en alla trouver le premier, et il lui dit : " Nous manquons de tout, moi, ma femme et mes enfants : ayez pitié de nous."

Le riche lui répondit : " Que puis-je à cela ? Quand vous avez travaillé pour moi, vous ai-je retenu votre salaire, ou en ai-je différé le paiement ? Jamais je ne fis aucun tort ni à vous, ni à nul autre : mes mains sont pures de toute iniquité. Votre misère m'afflige, mais chacun doit songer à soi dans ces temps mauvais : qui sait combien ils dureront ?"

Le pauvre père se tut ; et, le cœur plein d'angoisse, il s'en retournait lentement chez lui, lorsqu'il rencontra l'autre voisin moins riche.

Celui-ci, le voyant pensif et triste, lui dit : " Qu'avez-vous ? il y a des soucis sur votre front et des larmes dans vos yeux."

Et le père, d'une voix altérée, lui exposa son infortune.

Quand il eut achevé : " Pourquoi," lui dit l'autre, " vous désoler de la sorte ? Ne sommes-nous pas frères ? Et comment pourrais-je délaisser mon frère en sa détresse ? Venez, et nous partagerons ce que je tiens de la bonté de Dieu."

La famille qui souffrait fut ainsi soulagée, jusqu'à ce qu'elle put elle-même pourvoir à ses besoins.

Lamennais.

UN MONASTÈRE DU MONT LIBAN.

Nous remontâmes à cheval au pied de la colline, dans la plaine au bord du fleuve ; nous traversâmes le pont, nous gravîmes quelques côteaux boisés du Liban, jusqu'au premier monastère, qui s'élevait, comme un château-fort,

sur un piédestal de granit. Les moines me reconnaissaient par les rapports de leurs Arabes, et me reçurent dans le couvent.

Je parcourus les cellules, le réfectoire, les chapelles. Les moines, rentrant du travail, étaient occupés dans la vaste cour à dételar les bœufs et les buffles : cette cour avait l'aspect d'une cour de grande ferme ; elle était encombrée de charrues, de bétail, de fumier, de volailles, de tous les instruments de la vie rustique. Le travail se faisait sans bruit, sans cris, mais sans affectation de silence, et comme par des hommes doués d'une décence naturelle, mais non commandés par une règle sévère et inflexible. Les figures de ces hommes, douces, sereines, respiraient la paix et le contentement : aspect touchant d'une communauté de laboureurs. Quand l'heure du repas eut sonné, ils entrèrent au réfectoire, non pas tous ensemble, mais un à un, ou deux à deux, selon qu'ils avaient terminé plus tôt ou plus tard leur travail du moment. Ce repas consistait, comme tous les jours, en deux ou trois galettes de farine pétrie et séchée plutôt que cuite sur la pierre chaude ; de l'eau et cinq olives confites dans l'huile : on y ajoute quelquefois un peu de fromage ou de lait aigri : voilà toute la nourriture de ces cénobites ; ils la prennent debout ou assis sur la terre. Tous les meubles de nos contrées leur sont inconnus. Après avoir assisté à leur dîner, et mangé nous-mêmes un morceau de galette, et bu un verre d'excellent vin du Liban que le supérieur nous fit apporter, nous visitâmes quelques-unes des cellules : elles sont toutes semblables. Une petite chambre de cinq ou six pieds carrés avec une natte de jone et un tapis, voilà tous les meubles ; quelques images de saints, cloués contre la muraille, une Bible arabe, quelques manuscrits syriaques, voilà toute la décoration. Une longue galerie intérieure, couverte en chaume, sert d'avenue à toutes ces chambres. La vue dont on jouit des fenêtres du monastère, et de presque tous ces monastères, est admirable ; les premières pentes du Liban sous le regard, la plaine et le fleuve de Bayruth, les dômes aériens des forêts de pins tranchant sur l'horizon rouge du désert de sable, puis la mer encadrée partout dans ses caps, ses golfes, ses anses, ses rochers, avec les voiles blanches qui la traversent en tous sens,

voilà l'horizon qui est, sans cesse, sous les yeux de ces moines. Ils nous firent plusieurs présents de fruits secs et d'outres de vin, qui furent chargés sur les ânes, et nous les quittâmes pour revenir par un autre chemin à Bayruth.

Lamartine.

LES ENFANTS DU NAUFRAGÉ.

SUR les bords de la Seine, à Rouen, se promenait, silencieux et enveloppé dans un vaste manteau, un personnage dont toutes les manières, encore plus que le costume, annonçaient la distinction : il avait les yeux fixés sur une barque vers laquelle un jeune pêcheur, d'une figure intéressante, ramenait péniblement des filets. Résolu d'être utile à ce jeune homme, s'il avait les qualités que faisait supposer son heureuse physionomie, il attendit qu'il fut sorti de sa barque ; et quand vint le soir, il prit le parti de l'accompagner, en se tenant à une certaine distance en arrière, jusqu'à sa demeure. Il n'en fut pas remarqué ; lorsque le jeune homme entra, le personnage au manteau demeura aux aguets autour de la cabane, dont la porte était demeurée ouverte : il put entendre un moment ce dont on y parlait.

“ Assieds-toi ici, près de moi et de ta sœur, mon pauvre Pierre,” disait une vieille femme ; “ assieds-toi, ton front est tout en nage ! O merci, merci, mon fils ! Dieu ne peut manquer de bénir tôt ou tard l'enfant qui travaille ainsi pour sa famille ; mais je ne veux pas que tu te fatigues à ce point ; il faut te ménager des forces pour l'avenir.” “ Pauvre mère ! pauvre sœur ! répondait le jeune homme, ce n'est pas la vigueur qui me manque, quand il s'agit de vous.” “ Tu es triste, plus triste que d'ordinaire,” dirent ensemble la mère et la fille . . . “ la pêche a-t-elle été heureuse aujourd'hui ? ” “ Moins que de coutume,” répondit-il. “ Moins heureuse, et pourquoi donc ? ” demanda la vieille femme ; “ il me semblait que le ciel et l'onde avaient été propices.” “ C'est vrai,” répondit Pierre ; “ mais depuis quelques jours j'ai quelque chose ici et là (il

montrait à la fois sa tête et son cœur), quelque chose qui me préoccupe, qui me dit, ma mère, que pour vous, pour ma sœur, et pour moi, l'heure approche où je dois me créer un sort moins misérable et moins précaire." "Pas d'ambition, mon fils." "Oh! non, non, ma mère, pas d'ambition telle que vous la craignez pour moi, pas de cette ambition qui n'élève à la fortune qu'en sacrifiant la probité, la justice, et l'honneur; mais un désir bien naturel, de vous rétablir dans la position que vous occupiez autrefois, et que vous n'auriez jamais dû perdre: une volonté sainte et profonde de laisser intacte et pure la mémoire de mon père, en acquittant les dettes qui lui ont été imposées par l'adversité; voilà ce qui, depuis quelques jours, me tient des heures entières immobile auprès de mes filets."

Le crépuscule du soir avait déjà fait place à une obscurité complète que cet échange de paroles touchantes durait encore. Un feu de bois sec, auquel cuisaient quelques légumes destinés au repas de la veillée, répandait autour de lâtre une demi-clarté qui dessinait vaguement sur les murs l'ombre des objets voisins.

En ce moment, le sombre profil d'un homme enveloppé d'un manteau s'esquissa sur la muraille. Pierre fit un mouvement comme s'il allait se lever de son siège; l'ombre disparut. "Avez-vous vu cette ombre?" demanda Pierre à sa mère et à sa sœur, en poussant, quoique sans effroi, la porte de sa demeure. "Nous n'avons rien vu," lui répondirent-elles. "Vous savez," reprit-il, "que je ne suis pas superstitieux; eh bien! j'ai néanmoins le pressentiment qu'à cette heure il se passe pour moi des choses d'où dépend le sort de ma vie. Il me semble que cette ombre est celle de mon père, qui revient pour me dire que l'honneur de sa mémoire n'est confié tout entier, à moi son fils."

Le sommeil du jeune homme fut agité, et plus d'une fois durant cette nuit, la mémoire de son père, l'avenir de sa famille, entrecoupèrent son rêve de soupirs et de pleurs.

A la pointe du jour, il se dirigea vers sa barque amarrée au rivage; il crut y apercevoir debout une forme humaine, la même à-peu-près que cette ombre qui s'était esquissée le soir sur la muraille. Il s'arrêta, frappé de cette ressem-

blance; puis il raisonna et se persuada que ce pouvait être un effet de son imagination. Il fit quelques pas de plus, et reconnut pourtant que ce n'était point une illusion; un homme, les bras croisés sous un vaste manteau, se tenait sur la barque, immobile et plongeant du regard sur la côte, comme s'il attendait quelqu'un. Quand il eut aperçu Pierre: "Que ma présence ne vous empêche pas de prendre votre place dans cette barque, mon ami," dit l'inconnu d'une voix qui unissait à la dignité une expression pleine de bienveillance. Cette voix rassura quelque peu Pierre, qui demeurait indécis et attaché à la rive. Puis son courage reprenant entièrement le dessus: "Après tout," dit-il à l'inconnu, "je ne crois pas aux revenants, et assurément vous n'en êtes pas un." "Non, sans doute, mon ami," reprit le personnage, à qui cette réflexion subite de Pierre fit venir un sourire sur les lèvres. "Cependant, cette ombre," reprit Pierre, "qui est apparue hier soir dans notre cabane, et qui était comme vous vêtue d'un manteau?" "Raison de plus, si elle était vêtue comme moi d'un manteau, pour que ce soit une réalité. Tenez, mon ami, je ne veux pas vous tenir plus longtemps en suspens," ajouta-t-il, "je vous dirai quelle est cette ombre. Mais d'abord, combien vous rapporte d'ordinaire une bonne journée de pêche? vingt-quatre livres, je suppose." "Vingt-quatre livres! c'est dix fois plus que je n'ai l'habitude de gagner," dit Pierre, hésitant à recevoir une si forte somme. "Allons, mon ami, ne faites pas difficulté d'accepter," continua l'homme au manteau, en glissant la pièce d'or dans la main du pêcheur.

Pierre tourna ses regards vers la cabane où sa mère reposait encore, et, plaçant la pièce d'or sur son cœur: "Oh! merci, Monsieur," s'écria-t-il avec effusion; "j'accepte pour celle qui m'a donné le jour. Ce présent servira à rendre moins dur le lit de ma vieille mère."

Des larmes d'attendrissement gagnaient déjà les yeux de l'inconnu. "Mon ami," dit-il, "je désirerais m'avancer un peu sur la rivière; conduisez-moi."

La barque avait pris le large; l'étranger, après avoir déclaré au jeune pêcheur que l'ombre qu'il avait remarquée la veille sur la muraille de sa cabane était bien la sienne, l'interrogea sur sa position présente et passée.

“Vous n’avez plus de père, mon ami ?” “Hélas ! non, Monsieur ; cette perte a changé tout mon avenir.”

“Il ne faut jamais désespérer du ciel,” continua l’étranger, “il est fécond en ressources. Votre père avait donc connu l’aisance ?” “La richesse, Monsieur,” répondit Pierre ; “il équipait des navires au Havre-de-Grâce, et faisait à ses frais le commerce avec l’Amérique. Vinrent des jours et des nuits terribles, où les vents et les mers furent contraires à ses entreprises. Les navires périrent corps et biens. Alors il rassembla ses dernières ressources, et, sur le bâtiment d’un autre, avec une faible pacotille, il partit lui-même pour l’Amérique, afin de tenter un dernier effort. Il nous quitta en nous baignant de larmes, et promettant de revenir dans un an. Pendant son absence, ma mère fut réduite à travailler pour nous faire vivre, ma sœur et moi ; mais l’espérance de revoir dans peu celui qu’elle attendait suffisait pour soutenir son courage. Un jour, ah ! Monsieur, comment vous raconter cela ! nous étions, ma sœur et moi, au bord de la mer, cherchant à l’horizon lointain si nous n’apercevions pas la voile qui devait nous ramener notre père, et déjà, dans notre pressentiment filial, nous croyions la distinguer dans chacune de celles qui voguaient vers le Havre. Tout-à-coup, une affreuse tempête vint à s’élever ; les flots amoncelés battaient avec fracas de leur écume les rochers et la plage ; de toutes parts, des navires que l’on avait vus voguer tout à l’heure paisiblement, tiraient le canon de détresse ; l’un d’eux, celui qui était le plus rapproché du port, semblait prêt à s’abîmer sous des vagues qui, de leur sommet, le rejetaient dans un gouffre effrayant. Comme par un mouvement instinctif, ma sœur épouvantée agita son mouchoir du côté du navire en détresse, tandis que moi, les pieds baignés par l’onde furieuse, et prête à m’entraîner, j’étais tombé aux pieds de ma sœur, mêlant mon cri de désespoir à celui de sa terreur. Hélas ! Monsieur, notre pressentiment ne nous avait point trompés. Du navire qui faisait le sujet de notre effroi, s’échappa un long cri d’horreur, suivi presque aussitôt d’un profond silence : il avait disparu sous les flots. Deux matelots seulement, qui parvinrent, après mille efforts, à sauver leurs jours, apportèrent le lendemain à notre mère l’affreuse

nouvelle que notre père était sur le bâtiment naufragé, et avait péri, si près du port, avec tout l'équipage. Ma mère, dont six années de deuil n'ont point calmé la douleur, mais qui eut la force de se conserver pour sa jeune famille, quitta le Havre et vint fixer sa misère aux environs de Rouen. Elle nous fit vivre comme elle put et tant qu'elle put du travail de ses mains ; mais ses forces commençaient à défaillir ; ce fut alors que ma sœur et moi nous nous dîmes que nous étions assez grands, et que c'était à notre tour de travailler pour notre mère. Je convins de me charger de tous les travaux du dehors, tandis que ma sœur s'occuperait des travaux du dedans. Nous courûmes faire part de nos plans à notre mère ; elle les adopta, et nous louâmes cette cabane d'un vieux pêcheur qui se retirait et qui nous céda sa barque ainsi que ses filets. Avec le temps, nous avons payé tout cela ; je travaille et nous vivons, quoique bien misérablement sans doute, surtout quand je songe à ce qu'a été ma mère et à ce qu'aurait pu être ma sœur." "Vous avez fait pour elles au-delà de votre âge et de vos forces, mon enfant." "Il me manque quelque chose encore, Monsieur ; c'est de trouver les moyens de rendre enfin aux vieux jours de ma mère, et de donner à la jeunesse de ma sœur, non pas la fortune, mais au moins le bien-être." "C'est une noble ambition. Me direz-vous au moins ce que vous prétendez faire pour atteindre le but que vous vous proposez ?" "Tout simplement, Monsieur, redoubler de travail ; s'il est possible, élargir mon petit commerce, et puis, comme vous disiez tout à l'heure, le ciel est fécond en ressources," repartit Pierre. "Allons mon ami, mes affaires me rappellent au rivage," dit alors l'inconnu ; "regagnons le port."

En sortant de la barque, l'étranger serra affectueusement la main du jeune homme en signe d'adieu, et il disparut comme un éclair.

Avant d'aller annoncer à sa mère son heureuse matinée, Pierre rentra un instant dans sa barque pour examiner les réparations qu'il aurait à faire à ses filets. Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'en les soulevant il aperçut à ses pieds une bourse qui renfermait plus de deux mille francs en or ! Sa première pensée fut de croire que c'était un

oublie de l'inconnu, et, courant sur-le-champ après lui, il l'aperçut qui causait au milieu d'un groupe d'étrangers. "Monsieur," lui dit Pierre, "voici une bourse que vous avez oubliée tout à l'heure dans ma barque." "C'est une erreur, je n'ai rien oublié dans votre barque : mais cette bourse, fût-elle à moi, mon ami, je vous dirais de la garder pour prix de votre probité !"

"Mais au moins, Monsieur, vous me direz votre nom, afin que je sache quel est mon bienfaiteur." Pour toute réponse, l'homme à qui il s'adressait se dégagea de la foule en détachant l'agrafe de son manteau, qui tomba dans les mains du pauvre Pierre de plus en plus surpris. Le pêcheur se décida enfin à retourner au logis.

Pierre fit deux parts égales de son trésor. "Avec cette part," dit-il à sa mère, "vous serez moins malheureuse ; avec cette autre, je ferai mes efforts pour relever l'honneur de la mémoire de mon père. J'élèverai dans la ville un petit commerce en rapport avec mes ressources ; et, si Dieu me prête appui, la prospérité qui nous arrive aujourd'hui ne nous abandonnera pas."

Pierre fit ainsi qu'il l'avait annoncé. Son commerce, étroit d'abord s'agrandit en peu d'années, et la persévérance, unie à un ordre parfait, donna bientôt au jeune homme les moyens d'acquitter les dettes de son père, d'assurer une honnête aisance à sa mère, et de marier honorablement sa sœur.

LETTRE A M. DE GRIGNAN,

SUR LA MORT DE TURENNE.

1675.

C'EST à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France ; c'est celle de Monsieur de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles : le roi en a été affligé, comme on doit l'être de la

mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde : toute la cour fut en larmes, et M. de Condom pensa s'évanouir. On était près d'aller se divertir à Fontainebleau ; tout a été rompu ; jamais un homme n'a été regretté si sincèrement ; tout ce quartier où il a logé, et tout Paris, et tout le peuple, était dans le trouble et dans l'émotion ; chacun parlait et s'attroupait pour regretter ce héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé ; et comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf : " Mon neveu, demeurez là, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître." M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit : " Monsieur, venez par ici ; on tirera du côté où vous allez."—"Monsieur," lui dit-il, "vous avez raison ; je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela sera le mieux du monde." Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : " Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là." Monsieur de Turenne revint, et, dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassé du même coup qui emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber ; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf ; il était penché le nez sur l'arçon : dans ce moment le cheval s'arrête ; le héros tombe entre les bras de ses gens ; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée ; on crie, on pleure : M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'était jeté sur son corps, qui ne voulait pas le quitter, et qui se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau ; on le porte dans une haie ; on le garde à petit bruit ; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente ; ce fut là où M. de Lorge, M. de Roye et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur ; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes

et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers avaient pourtant les écharpes de crêpe ; tous les tambours en étaient couverts ; il ne battaient qu'un coup ; les piques traînantes, et les mousquets renversés ; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter sans que l'on n'en soit ému.

Écoutez, je vous prie, une chose qui est, à mon sens, fort belle : il me semble que je lis l'histoire romaine. Saint-Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie, fit prier M. de Turenne, qui allait d'un autre côté, de se détourner un instant pour venir voir une batterie : c'était comme s'il eût dit : Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. Un coup de canon vient donc, et emporte le bras de Saint-Hilaire, qui montrait cette batterie, et tue M. de Turenne : le fils de Saint-Hilaire se jette à son père, et se met à crier et à pleurer. *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il, *voyez* (en lui montrant M. de Turenne roide mort), *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable* ; et sans faire nulle attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte.

Mme. de Sévigné.

MARIE DE RABUTIN CHANTAL, marquise de SÉVIGNÉ, née en 1627, a laissé à la postérité une série de lettres qui sont considérées avec raison comme le chef-d'œuvre épistolaire du siècle de Louis XIV. Elle mourut en 1696.

DIX MILLE LIVRES DE RENTE.

QUAND j'avais dix-huit ans—je vous parle d'une époque bien éloignée—j'allais, durant la belle saison, passer la journée du dimanche à Versailles, ville qu'habitait ma mère. Pour m'y transporter, j'allais presque toujours à pied, rejoindre sur cette route une des petites voitures qui en faisaient alors le service.

En sortant des barrières, j'étais toujours sûr de trouver un grand pauvre qui criait d'une voix glapissante : *La charité, s'il vous plaît, mon bon Monsieur !* De son côté,

il était bien sûr d'entendre résonner dans son chapeau une grosse pièce de deux sous.

Un jour que je payais mon tribut à Antoine — c'était le nom de mon pensionnaire — il vint à passer un petit monsieur poudré, sec, vif, et à qui Antoine adressa son mémento criard : *La charité, s'il vous plaît, mon bon Monsieur !* Le passant s'arrêta, et, après avoir considéré quelques moments le pauvre : "Vous me paraissez," lui dit-il, "intelligent et en état de travailler : pourquoi faire un si vil métier ? Je veux vous tirer de cette triste situation et vous donner dix mille livres de rente." Antoine se mit à rire, et moi aussi. "Riez tant que vous le voudrez," reprit le monsieur poudré, "mais suivez mes conseils, et vous acquerrez ce que je vous promets. Je puis d'ailleurs vous prêcher d'exemple : j'ai été aussi pauvre que vous ; mais, au lieu de mendier, je me suis fait une hotte avec un mauvais panier, et je suis allé dans les villages et dans les villes de province, demander, non pas des aumônes, mais de vieux chiffons, qu'on me donnait gratis et que je revendais ensuite, un bon prix, aux fabricants de papier. Au bout d'un an, je ne demandais plus pour rien les chiffons, mais je les achetais, et j'avais en outre une charrette et un âne pour faire mon petit commerce.

"Cinq ans après, je possédais trente mille francs, et j'épousais la fille d'un fabricant de papiers, qui m'associait à sa maison de commerce, peu achalandée, il faut le dire ; mais j'étais jeune encore, j'étais actif, je savais travailler et m'imposer des privations. A l'heure qu'il est, je possède deux maisons à Paris, et j'ai cédé ma fabrique de papier à mon fils, à qui j'ai enseigné de bonne heure le goût du travail et de la persévérance. Faites comme moi, l'ami, et vous deviendrez riche comme moi."

Là-dessus, le vieux monsieur s'en alla, laissant Antoine tellement préoccupé, que deux dames passèrent sans entendre l'appel criard du mendiant : *La charité, s'il vous plaît.*

En 1815, pendant mon exil à Bruxelles, j'entrai un jour chez un libraire pour y faire emplette de quelques livres. Un gros et grand monsieur se promenait dans le magasin, et donnait des ordres à cinq ou six commis.

Nous nous regardâmes l'un l'autre comme des gens qui, sans pouvoir se reconnaître, se rappelaient cependant

qu'ils s'étaient vus autrefois quelque part. "Monsieur," me dit à la fin le libraire, "il y a vingt-cinq ans, n'alliez-vous pas souvent à Versailles, le dimanche?"—"Quoi! Antoine, c'est vous?" m'écriai-je.—"Monsieur," repliqua-t-il, "vous le voyez, le vieux monsieur poudré avait raison; il m'a donné dix mille livres de rente."

Arnault.

LE DÉJEUNER DE NAPOLEON.

L'UNE des plus habituelles fantaisies de Napoléon, c'était de parcourir Paris incognito, à la manière du sultan des *Mille et une Nuits*.

Dans ces excursions à travers la ville, il était toujours vêtu d'une redingote grise, entièrement boutonnée sur la poitrine. Il portait un chapeau rond à larges bords. Impatient de voir le monument de la place Vendôme terminé, il voulut le visiter lui-même. Dans ce but, il sortit du palais avant le jour, suivi d'un grand-maréchal du palais; il traversa le jardin des Tuileries, et se rendit sur la place Vendôme au moment où le crépuscule commençait à poindre.

Après avoir examiné la gigantesque charpente dans tous ses détails, et s'être promené à l'entour pendant trois quarts d'heure, l'empereur continua son chemin, en suivant la rue Napoléon (aujourd'hui la Rue de la Paix), et, tournant à droite, il remonta le boulevard en disant gaiement à Duroc: "Il faut que messieurs les Parisiens soient bien paresseux dans ce quartier, puisque toutes les boutiques sont encore fermées, quoiqu'il fasse grand jour."

Tout en causant il arriva devant les Bains-Chinois, dont le restaurant avait depuis peu été repeint à neuf. "Si nous entrons là pour déjeuner?" dit Napoléon à Duroc. "Qu'en pensez-vous? Cette tournée ne vous a-t-elle pas donné de l'appétit?"

"Sire, c'est trop tôt; il n'est encore que huit heures." "Bah! bah! votre montre retarde toujours. Moi, j'ai faim." Et l'empereur entre dans le café, s'assied à une table, appelle le garçon, et lui demande des côtelettes de

mouton, une omelette aux fines herbes (c'étaient ses mets favoris), et du vin de Chambertin.

Après avoir mangé de très-bon appétit et avoir pris une demi-tasse de café, qu'il prétendit être meilleur que celui qu'on lui servait habituellement aux Tuileries, il appelle le garçon, lui demande la carte, et se lève, en disant à Duroc : "Payez, et rentrons ; il est temps." Puis, se posant sur le seuil de la porte du café, les mains croisées sur le dos, il se met à siffler entre ses dents un récitatif italien.

Le grand-maréchal s'étant levé en même temps que l'empereur, et, après avoir vainement fouillé toutes ses poches, il acquit enfin la certitude que, dans la précipitation qu'il avait mise le matin à s'habiller, il avait oublié sa bourse. Or, il savait que Napoléon ne portait jamais d'argent sur lui : il hésitait dans le parti qu'il avait à prendre. Le garçon attendait. Le total montait à douze francs. Pendant cet incident, l'empereur, qui n'a rien vu, peu habitué à ce qu'on le fasse attendre, ne conçoit pas la lenteur que met Duroc à le rejoindre : déjà même il a tourné la tête plusieurs fois de son côté, en disant d'un ton d'impatience : "Allons ! dépêchons ; il se fait tard."

En effet, déjà les pourvoyeurs campagnards arrivaient de tous côtés ; les laitières et les porteurs d'eau circulaient.

Le grand-maréchal prend enfin son parti, et, s'approchant de la maîtresse du café, qui se tient au comptoir, lui dit d'un ton poli, mais un peu honteux : "Madame, mon ami et moi sommes sortis ce matin un peu précipitamment ; nous avons oublié de prendre notre bourse . . . Mais je vous donne ma parole que dans une heure je vous enverrai le montant de cette carte."

"C'est possible, monsieur," reprit froidement la dame ; mais je ne vous connais ni l'un ni l'autre, et tous les jours je suis attrapée de la même manière. Vous sentez que . . ." "Madame, nous sommes des gens d'honneur, des officiers de la garde." "Oui, jolies pratiques, en effet, que les officiers de la garde !"

"Madame," dit le garçon de café à la maîtresse, "puisque ces messieurs ont oublié de prendre de l'argent, je répons pour eux, persuadé que ces braves officiers ne

voudront pas faire tort à un pauvre garçon de café. Voici les douze francs.” “Autant de perdu pour vous,” fit la limonadière.

Chemin faisant, Duroc raconta à l'empereur son aventure. Napoléon en rit de bon cœur. Le lendemain, un officier d'ordonnance, auquel le grand-maréchal avait donné des instructions précises, entra au café des Bains-Chinois, et, s'adressant à la maîtresse de la maison : “Madame, n'est-ce pas ici que deux messieurs, vêtus l'un et l'autre de redingotes grises, sont venus déjeuner hier, et que, n'ayant pas d'argent . . .” “Oui, monsieur,” répond la dame.

“Eh bien, madame, c'était Sa Majesté l'empereur et monseigneur le grand-maréchal du palais . . . Puis-je parler au garçon qui a payé pour eux ?”

La dame sonne, et se trouve presque mal. Mais l'officier, s'adressant au garçon, lui remet un rouleau de cinquante napoléons. Ce garçon s'appelait Durgens. Quelques jours après il fut placé valet de pied dans la maison de l'empereur.

L'HOMME AU MASQUE DE FER.

EN 1661, quelques mois après la mort du Cardinal Mazarin, il arriva un événement qui n'a point d'exemple ; et, ce qui est non moins étrange, c'est que tous les historiens l'ont ignoré. On envoya dans le plus grand secret, au château de l'île Sainte Marguerite, dans la mer de Provence, un prisonnier inconnu, d'une taille au-dessus de l'ordinaire, jeune, et de la figure la plus belle et la plus noble. Ce prisonnier, dans la route, portait un masque dont la mentonnière avait des ressorts d'acier, et qui lui laissaient la liberté de manger avec le masque sur son visage. On avait ordre de le tuer s'il se découvrait. Il resta dans l'île jusqu'à ce qu'un officier de confiance, nommé Saint-Mars, gouverneur de Pignerol, ayant été fait gouverneur de la Bastille, l'an 1690, l'alla prendre à l'île Sainte Marguerite, et le conduisit à la Bastille toujours masqué. Le Marquis de Louvois alla le voir dans cette île avant la translation, et lui parla debout et avec une

considération qui tenait du respect. Cet inconnu fut mené à la Bastille, où il fut logé aussi bien qu'on peut l'être dans le château. On ne lui refusait rien de ce qu'il demandait ; son plus grand goût était pour le linge d'une finesse extraordinaire, et pour les dentelles. Il jouait de la guitare. On lui faisait la plus grande chère, et le gouverneur s'asseyait rarement devant lui. Un vieux médecin de la Bastille, qui avait souvent traité cet homme singulier dans ses maladies, a dit qu'il n'avait jamais vu son visage, quoiqu'il eut souvent examiné sa langue et le reste de son corps. Il était admirablement bien fait, disait ce médecin ; sa peau était un peu brune ; et il intéressait par le seul ton de sa voix, ne se plaignant jamais de son état, et ne laissant point entrevoir ce qu'il pouvait être.

Cet inconnu mourut en 1703, et fut enterré la nuit à la paroisse de Saint Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que, quand on l'envoya dans l'île Sainte Marguerite, il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable. Ce prisonnier l'était sans doute ; car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il était dans l'île. Le gouverneur mettait lui-même les plats sur la table, et ensuite se retirait après l'avoir enfermé. Un jour le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, et jeta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui était au rivage, presque au pied de la tour. Un pêcheur, à qui ce bateau appartenait, ramassa l'assiette, et la rapporta au gouverneur. Celui-ci, étonné, demanda au pêcheur : "Avez-vous lu ce qui est écrit sur cette assiette, et quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains ?" — "Je ne sais pas lire," répondit le pêcheur ; "je viens de la trouver ; personne ne l'a vue." Ce paysan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fut bien informé qu'il n'avait jamais lu, et que l'assiette n'avait été vue de personne. "Allez," lui dit-il, "vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire." Parmi les personnes qui ont eu une connaissance immédiate de ce fait, il y en a une très digne de foi, qui vit encore (1760). M. de Chamillart fut le dernier ministre qui eut cet étrange secret. Le second Maréchal de la Feuillade, son gendre, m'a dit qu'à la mort de son beau-père il le conjura à genoux de lui apprendre ce que c'était que cet homme qu'on ne connut

jamais que sous le nom de *l'homme au masque de fer* ; Chamillart lui répondit que c'était le secret de l'état, et qu'il avait fait serment de ne le révéler jamais. Enfin il reste encore beaucoup de mes contemporains qui déposent de la vérité de ce que j'avance, et je ne connais point de fait ni plus extraordinaire ni mieux constaté.

Voltaire.

MADAME DE SÉVIGNÉ A M. DE POMPONE.

IL faut que je vous conte une petite historiette qui est très-vraie et qui vous divertira. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers ; MM. de Saint-Agnan et Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre.

Il fit l'autre jour un petit madrigal que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Grammont : " M. le Maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez vu un aussi impertinent : parcequ'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons." Le maréchal, après avoir lu, dit au roi : " Sire, votre majesté juge divinement bien de toutes choses ; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu." Le roi se mit à rire, et lui dit : " N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat ? " " Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom." " Oh bien !" dit le roi, " je suis ravi que vous en ayez parlé si bonnement ; c'est moi qui l'ai fait." " Ah ! sire, quelle trahison ! que votre majesté me le rende, je l'ai lu brusquement." " Non, M. le Maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels."

Le roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

Mme. de Sévigné.

LES RELIGIEUX DU SAINT-BERNARD.

IL est intéressant de voir dans les jours de grand passage, tous ces bons religieux empressés à recevoir les voyageurs, à les réchauffer, à les restaurer, à soigner ceux que la vivacité de l'air ou la fatigue ont épuisés ou rendus malades. Ils servent avec un égal empressement, et les étrangers et leurs compatriotes, sans distinction d'état, de sexe, ou de religion; sans s'informer même, en aucune manière, de la patrie ou de la croyance de ceux qu'ils servent : le besoin ou la souffrance sont les premiers titres pour avoir droit à leurs soins. Mais c'est surtout en hiver et au printemps que leur zèle est le plus méritoire, parcequ'il les expose alors à de grandes peines et à de très-grands dangers. Dès le mois de novembre, jusqu'au mois de mai, un domestique de confiance, qui se nomme le *marronnier*, va jusqu'à la moitié de la descente au-devant des voyageurs, accompagné d'un ou deux grands chiens qui sont dressés à reconnaître le chemin dans les brouillards, dans les tempêtes et les grandes neiges, et à découvrir les passagers qui se sont égarés. Souvent les religieux remplissent eux-mêmes cet office pour donner aux voyageurs des secours temporels et spirituels; ils volent à leur aide toutes les fois que le *marronnier* ne peut seul suffire à les sauver; ils les conduisent, les soutiennent, quelquefois même les rapportent sur leurs épaules jusque dans le couvent. Souvent ils sont obligés d'user d'une espèce de violence envers les voyageurs, qui, engourdis par le froid et épuisés par la fatigue, demandent instamment qu'on leur permette de se reposer ou de dormir un moment sur la neige; ils faut les secouer, les arracher de force à ce sommeil perfide, qui les conduirait infailliblement à la congélation et à la mort. Il n'y a qu'un mouvement continuél qui puisse donner au corps une chaleur suffisante pour résister à l'extrême rigueur du froid. Lorsque les religieux sont obligés d'être en plein air dans les grands froids, et que la quantité de neige les empêche de marcher assez vite pour se réchauffer, ils frappent continuellement leurs pieds et leurs mains contre les grands bâtons ferrés qu'ils portent toujours avec eux; sans quoi ces extrémités

s'engourdissement et se gèlent sans que l'on s'en aperçoive.

Malgré tous leurs soins, il ne se passe presque pas d'hiver où quelque voyageur ne meure ou n'arrive à l'hospice avec des membres gelés. L'usage des liqueurs fortes est extrêmement dangereux dans ces moments-là, et cause souvent la perte des voyageurs ; ils croient se réchauffer en buvant de l'eau-de-vie, et cette boisson leur donne en effet pour quelques moments de la chaleur et de l'activité ; mais cette tension forcée est bientôt suivie d'une atonie, et d'un épuisement qui devient absolument sans remède.

C'est aussi dans la recherche des malheureux passagers qui ont été entraînés par les avalanches et ensevelis dans les neiges, que brillent le zèle et l'activité des bons religieux. Lorsque les victimes de ces accidents ne sont pas enfoncées bien profondément sous la neige, les chiens du couvent les découvrent ; mais l'instinct et l'odorat de ces animaux ne peuvent pas pénétrer à une grande profondeur. Lors donc qu'il manque des gens que les chiens ne peuvent pas retrouver, les religieux vont avec de grandes perches sonder de place en place ; l'espèce de résistance qu'éprouve l'extrémité de leur perche leur fait connaître si c'est un rocher ou un corps humain qu'ils rencontrent ; dans ce dernier cas, ils déblaient promptement la neige, et ils ont souvent la consolation de sauver des hommes qui sans eux n'auraient jamais revu la lumière. Ceux qui se trouvent blessés ou mutilés par la gelée, ils les gardent chez eux, et les soignent, jusqu'à leur entière guérison.

De Saussure.

HORACE-BÉNÉDICT DE SAUSSURE, célèbre naturaliste, né à Genève en 1740, mourut en 1799.

LE DRAGON ET LES RENARDS.

Un dragon gardait un trésor dans une profonde caverne ; il veillait jour et nuit pour le conserver. Deux Renards,

grands fourbes et grands voleurs de leur métier, s'insinuèrent près de lui par leurs flatteries. Ils devinrent ses confidents. Les gens les plus complaisants et les plus empressés ne sont pas les plus sûrs. Ils le traitaient de grand personnage, admiraient toutes ses fantaisies, étaient toujours de son avis, et se moquaient entre eux de leur dupe. Enfin il s'endormit un jour au milieu d'eux ; ils l'étranglèrent et s'emparèrent du trésor. Il fallut le partager entre eux : c'était une affaire bien difficile, car deux scélérats ne s'accordent que pour faire le mal. L'un d'eux se mit à moraliser : A quoi, disait-il, nous servira tout cet argent ? un peu de chasse nous vaudrait mieux : on ne mange point du métal ; les pistoles sont de mauvaise digestion. Les hommes sont des fous d'aimer tant ces fausses richesses : ne soyons pas aussi insensés qu'eux. L'autre fit semblant d'être touché de ces réflexions, et assura qu'il voulait vivre en philosophe comme Bias, portant tout son bien sur lui. Chacun fait semblant de quitter le trésor : mais ils se dressèrent des embûches et s'entre-déchirèrent. L'un d'eux, en mourant, dit à l'autre, qui était aussi blessé que lui : Que voulais-tu faire de cet argent ? La même chose que tu voulais en faire, répondit l'autre. Un homme passant apprit leur aventure, et les trouva bien fous. Vous ne l'êtes pas moins que nous, lui dit un des Renards. Vous ne sauriez, non plus que nous, vous nourrir d'argent, et vous vous tuez pour en avoir. Du moins, notre race jusqu'ici a été assez sage pour ne mettre en usage aucune monnaie. Ce que vous avez introduit chez vous pour la commodité fait votre malheur. Vous perdez les vrais biens, pour chercher les biens imaginaires.

Fénelon.

LE GRONDEUR ET SON VALET.

LE GRONDEUR: Bourreau ! me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte ? . . .

LE VALET: Monsieur, je travaillais au jardin : au pre-

mier coup de marteau, j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

G. Je voudrais que tu te fusses rompu le cou, double chien ; que ne laisses-tu la porte ouverte ?

V. Hé ! Monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'était. Quand elle est ouverte, vous vous fâchez ; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sais plus comment faire.

G. Comment faire ? comment faire ? infâme !

V. Oh ! ça ! Monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte ?

G. Non.

V. Voulez-vous que je la tienne fermée ?

G. Non.

V. Cependant, il faut, Monsieur . . .

G. Encore ? tu raisonneras, ivrogne ?

V. Morbleu ! J'enrage d'avoir raison.

G. Te tairas-tu ?

V. Monsieur, je me ferais hacher ; il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ; choisissez, comment la voulez-vous ?

G. Je te l'ai dit mille fois, coquin ! Je la veux . . . je la . . . Mais voyez ce maraud-là. Est-ce à un valet à me venir faire des questions ? Si je te prends, traître, je te montrerai bien comment je la veux . . . As-tu balayé l'escalier ?

V. Oui, Monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

G. Et la cour ?

V. Si vous y trouvez une ordu^{re} comme cela, je veux perdre mes gages.

G. Tu n'as pas fait boire la mule ?

V. Ah ! Monsieur, demandez-le aux voisins, qui m'ont vu passer.

G. Lui as-tu donné l'avoine ?

V. Oui, Monsieur ; Guillaume y était présent.

G. Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit ?

V. Pardonnez-moi, Monsieur, et j'ai rapporté les vides.

G. Et mes lettres, les as-tu portées à la poste ? Hein ?

V. Peste, Monsieur, je me suis bien gardé d'y manquer.

G. Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon : cependant j'ai entendu ce matin

V. Ce matin ? Ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pièces ?

G. Je gagerais que ces deux voies de bois sont encore

V. Elles sont logées, Monsieur, vraiment ; depuis cela, j'ai aidé Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin ; j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevais l'autre quand vous avez frappé.

G. Oh ! il faut que je chasse ce coquin-là ; jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci : il me ferait mourir de chagrin . . . Hors d'ici ! *Brueys.*

DAVID AUGUSTIN DE BRUEYS, Poète et Théologien, né à Aix en 1640, mort à Montpellier en 1723.

LES SALLES D'ASILE.

Vous qui, en vous couchant le soir, trouvez un lit bien doux ; qui, en vous réveillant le matin, trouvez votre repas tout préparé ; vous ne vous doutez pas que tout près de vous, là-haut peut-être, au dernier étage de la maison que vous habitez, une famille indigente manque de pain et de feu ; là-haut peut-être une pauvre mère, forcée de sortir de chez elle tout le jour, pour gagner, du travail de ses mains, le pain de sa famille, se trouve embarrassée de ses enfants. Qu'en fera-t-elle tout le long du jour ? Qui en prendra soin si elle les abandonne ? Elle n'a personne au logis pour garder sa famille, pas de vieille grand'mère à qui elle confie ses enfants, pas une bonne voisine qui les surveille ; car le pauvre loge avec le pauvre, et dans ces tristes maisons de l'indigence, chaque locataire est obligé de gagner sa vie jour par jour, heure par heure. Oh ! que de pauvres mères, ainsi chassées de chez elles par le travail, et retenues en même temps par leurs enfants, se sont vues

dans la cruelle nécessité, ou de mourir de faim, ou d'abandonner leur petite famille : cruelle et dure alternative !

Et puis, l'enfant ne peut pas rester seul. C'est un petit être sans prévoyance et sans force qu'on ne saurait abandonner à lui-même. Il a besoin de l'œil maternel qui veille sur lui ; il a besoin d'un sourire attentif qui l'encourage quand il fait bien, ou d'un regard sévère qui l'arrête quand il fait mal. Laisser un enfant tout seul, c'est le perdre. Tout seul, l'enfant apprend à ne pas aimer ses semblables ; il devient triste et morose ; il est plus triste qu'un orphelin, car il dort quand sa mère revient du travail, et le lendemain, quand sa mère revient du travail, il dort encore. D'ailleurs, ceci est écrit dans l'Évangile : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul*, et à plus forte raison un enfant.

Mais, comment venir au secours de cette pauvre mère qui ne peut pas rester chez elle, et qui ne peut pas emmener avec elle ou son fils ou sa fille ? Comment venir au secours des enfants du pauvre, qui chez eux n'ont ni feu, ni pain, ni personne pour les aimer, les instruire et les secourir tant que dure le jour ? Rassurez-vous, enfants, la charité est ingénieuse, la bienfaisance est une bonne gardienne. C'est la bienfaisance, c'est la charité, qui ont inventé pour les enfants des pauvres, les salles d'asile. Je vais vous dire ce que c'est qu'une salle d'asile, pour vous rassurer sur vos petits frères qui sont malheureux.

Dans chaque arrondissement de grandes villes, dans chaque ville, dans chaque village, les bienfaiteurs de l'enfance ont imaginé d'assigner aux petits enfants qui n'ont pas de maisons à eux, une maison sinon riche, du moins bien fermée et bien chaude en hiver, bien éclairée en été, bien saine dans tous les temps. Cette maison est un véritable élysée pour des pauvres enfants habitués à toutes les obscurités de ces tristes prisons du cinquième étage, dans ces rues étroites et malsaines. Voilà ce qu'on appelle des salles d'asile. Chacune de ces maisons est gouvernée, soit par un vieil invalide, bon homme qui aime les enfants par instinct, comme il aime son chien caniche, soit par quelque bonne femme agile, alerte, douce et vive, qui devient ainsi la mère de tous les petits pauvres de son hameau. Tous les matins, le père qui va travailler

aux champs tout le jour, la mère qui suit son mari dans la campagne, conduisent leur enfant à la salle d'asile. Là, le petit enfant dit adieu à sa mère pour tout le jour; en même temps il entre dans sa maison, dans son palais. La maison est toute prête à recevoir son petit seigneur et maître. Il entre; il se voit au milieu de petits enfants comme lui. Déjà la société commence pour ces enfants qui étaient destinés à vivre seuls.

Et, dans cette salle d'asile, ces enfants, si pauvres le matin, riches à présent, n'ont plus qu'à se laisser être heureux. Ils jouent, ils chantent, ils se font des niches de tout genre, ils entourent la bonne femme qui leur sert de mère, et qui leur raconte les belles histoires qu'elle a apprises; pendant ce temps-là, le père et la mère, tranquilles sur le sort de leur enfant, travaillent de toutes leurs forces, heureux de penser que leur enfant s'amuse, qu'il grandit entouré de soins bienveillants; qu'il a chaud, et qu'il n'a pas faim.

Voilà ce que c'est qu'une salle d'asile. Grâce à ces touchantes institutions, l'enfant du pauvre, lui aussi, connaît le printemps en fleurs; il respire, il chante, il grandit, il s'anime comme tous les autres enfants, il ne sait pas ce que c'est que la misère, il est aussi heureux que peut l'être un enfant; il a de l'air, des fleurs, du soleil, et des amis de son âge.

Jules Janin.

MORT D'ÉPAMINONDAS.

LES deux armées furent bientôt en présence près de la ville de Mantinée. Celle des Lacédémoniens et de leurs alliés était de plus de vingt mille hommes de pied, et de près de deux mille chevaux; celle de la ligue thébaine, de trente mille hommes d'infanterie, et d'environ trois mille de cavalerie.

Jamais Epaminondas n'avait déployé plus de talent que dans cette circonstance. Il suivit dans son ordre de bataille les principes qui lui avaient procuré la victoire de Leuctres. Une de ses ailes, formée en colonne, tomba sur

la phalange lacédémonienne, qu'elle n'aurait peut-être jamais enfoncée, s'il n'était venu lui-même fortifier ses troupes par son exemple, et par un corps d'élite dont il était suivi. Les ennemis, effrayés à son approche, s'ébranlent et prennent la fuite. Il les poursuit avec un courage dont il n'est plus le maître, et se trouve enveloppé par un corps de Spartiates qui font tomber sur lui une grêle de traits. Après avoir longtemps écarté la mort, et fait mordre la poussière à une foule de guerriers, il tomba percé d'un javelot, dont le fer lui resta dans la poitrine. L'honneur de l'enlever engagea une action aussi vive, aussi sanglante que la première. Ses compagnons, ayant redoublé leurs efforts, eurent la triste consolation de l'emporter dans sa tente.

On combattit à l'autre aile avec une alternative à peu près égale de succès et de revers. Par les sages dispositions d'Épaminondas, les Athéniens ne furent pas en état de seconder les Lacédémoniens. Leur cavalerie attaqua celle des Thébains, fut repoussée avec perte, se forma de nouveau, et détruisit un détachement que les ennemis avaient placé sur les hauteurs voisines. Leur infanterie était sur le point de prendre la fuite, lorsque les Éléens volèrent à son secours.

La blessure d'Épaminondas arrêta le carnage et suspendit la fureur des soldats. Les troupes des deux partis, également étonnées, restèrent dans l'inaction. De part et d'autre on sonna la retraite, et l'on dressa un trophée sur le champ de bataille. Épaminondas respirait encore. Ses amis, ses officiers, fondaient en larmes autour de son lit. Le camp retentissait des cris de la douleur et du désespoir. Les médecins avaient déclaré qu'il expirerait dès qu'on ôterait le fer de la plaie. Il craignait que son bouclier ne fut tombé entre les mains de l'ennemi ; on le lui montra, et il le baisa, comme l'instrument de sa gloire. Il parut inquiet sur le sort de la bataille ; on lui dit que les Thébains l'avaient gagnée. "Voilà qui est bien," répondit-il, "j'ai assez vécu." Il demanda ensuite Daïphantus et Iolidas, deux généraux qu'il jugeait dignes de le remplacer ; on lui dit qu'ils étaient morts : "Persuadez donc aux Thébains," reprit-il, "de faire la paix." Alors il ordonna d'arracher le fer ; et l'un de ses amis s'étant écrié, dans

l'égarement de sa douleur : " Vous mourez, Épaminondas ! si du moins vous laissiez des enfants ! " " Je laisse," répondit-il en expirant, " deux filles immortelles : la victoire de Leuctres et celle de Mantinée."

Barthélemy.

CHARLES-QUINT ET LES BRIGANDS.

Un beau jour de printemps, Charles-Quint, alors simple roi des Espagnes, chassait dans une forêt de la Vieille-Castille. Un violent orage qui vint à éclater, tout-à-coup sépara le roi de sa suite, et le força de chercher promptement l'asile le plus prochain. Cet asile fut une caverne formée tout naturellement par la proéminence d'un bloc énorme de rochers. Joyeux d'avoir cet abri tutélaire, Charles descend aussitôt de cheval . . . ; mais jugez quelle est sa surprise, lorsqu'à la lueur d'un éclair il aperçoit tout près de lui quatre hommes de fort mauvaise mine, armés des pieds à la tête, et qui semblent plongés dans un profond sommeil. Il fait deux pas vers l'un d'eux ; soudain le dormeur se lève sur ses pieds et lui dit : " Vous ne vous douteriez jamais, *señor caballero* du rêve étonnant que je viens de faire. Il me semblait que votre manteau de velours passait sur mes épaules." Et en disant ces mots, le voleur dégrafe le manteau du roi et s'en empare.

" *Señor escudero*," ajouta le second, " j'ai rêvé que j'échangeais ma résille contre votre belle toque à plumes."

— " Et moi," dit un troisième, " que je trouvais un coursier magnifique sous ma main."

— " Mais, camarades," s'écria alors le quatrième, " que me restera-t-il, avec vos rêves ?"

— " Eh ! par Saint Jacques, cette chaîne d'or et ce sifflet d'argent," reprit le premier, en apercevant ces joyaux appendus au cou du prince.

" Tu as, ma foi, raison," dit l'autre. Et aussitôt sa main s'avança pour saisir les objets.

" C'est au mieux, mes amis," dit alors Charles-Quint, " mais avant de vous livrer ce bijou, je veux vous en

montrer l'usage," et aussitôt, prenant le sifflet, il en tira un son aigu et prolongé.

A ce bruit, plusieurs seigneurs de la suite du roi s'avancent vers la caverne, et bientôt cent personnes entourent le monarque. Lorsque le roi vit tous ses gens réunis, il se tourna vers les quatre bandits restés stupéfaits.

"Mes braves," leur dit-il, "j'ai rêvé aussi, moi: c'est qu'avant une heure vous seriez pendus."

Quelques instants après les voleurs étaient accrochés à des arbres.

PROSATEURS

ET

POÈTES FRANÇAIS.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

BOSSUET.

JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET, né à Dijon (côte-d'Or) en 1627, fut un des plus éloquents orateurs du siècle de Louis XIV. Il fut successivement nommé évêque de Condom, précepteur du Dauphin fils de Louis XIV., membre de l'Académie française, puis évêque de Meaux.

Parmi ses ouvrages, on distingue : ses *Oraisons funèbres*, surtout celle de Madame et celle du grand Condé, où il déploie toute la force et la beauté de son génie ; son fameux *Discours sur l'histoire universelle*, composé pour l'instruction du Dauphin son élève, où il retrace avec éloquence toute la suite des siècles depuis la création jusqu'à Charlemagne. Nous lui devons aussi *l'Exposition de la Doctrine catholique*, *l'Histoire des variations des Églises protestantes*, et des *Sermons* du plus grand mérite.

Il mourut en 1704, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

CONDÉ A LA BATAILLE DE ROCROI.

VERS les premiers jours du règne de Louis XIV., à l'âge de vingt-deux ans, le duc d'Enghien (Prince de Condé) conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre ; mais la victoire le justifia devant Rocroi. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai ; elle est composée de ces vieilles bandes wallonnes, italiennes, et espagnoles, qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors ; mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspiraient à nos troupes le besoin pressant de l'état, les avantages passés, et un jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux ! Don Francisco de Mellos l'attend de pied ferme ; et sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux

armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves en champ clos. Alors que ne vit-on pas ! Le jeune prince parut un autre homme : touché d'un si digne objet, sa grande âme se déclara tout entière ; son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, il reposa le dernier, mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel ; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort ? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants, trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime ; mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés ; le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier ; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque ; leur effroyable décharge met les nôtres en furie ; on ne voit plus que carnage ; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme

de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur ! De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces ! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines ! mais il se trouva par terre parmi des milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroi en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou, et, dans le champ de bataille, il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait ; là on célébra Rocroi délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne, qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage.

Orais. fun. du prince de Condé.

LES ROMAINS.

Nous sommes enfin venus à ce grand empire qui a englouti tous les empires de l'univers, d'où sont sortis les plus grands royaumes du monde que nous habitons, dont nous respectons encore les lois, et que nous devons par conséquent mieux connaître que tous les autres empires.

De tous les peuples du monde, le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple romain.

De tout cela s'est formée la meilleure milice, et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie, qui fut jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de sa patrie. Une de ces choses lui faisait aimer l'autre ; car parcequ'il aimait sa liberté, il aimait

aussi sa patrie comme une mère qui le nourrissait dans des sentiments également généreux et libres.

Sous ce nom de liberté, les Romains se figuraient, avec les Grecs, un état où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que les hommes.

Quand Servius Tullius conçut le dessein de réduire Rome en république, il augmenta dans un peuple déjà si libre l'amour de la liberté ; et de là vous pouvez juger combien les Romains en furent jaloux quand ils l'eurent goûtée tout entière sous leurs consuls.

On frémit encore en voyant dans les histoires la triste fermeté du consul Brutus, lorsqu'il fit mourir à ses yeux ses deux enfants, qui s'étaient laissé entraîner aux sourdes pratiques que les Tarquins faisaient dans Rome pour y rétablir leur domination. Combien fut affermi dans l'amour de la liberté un peuple qui voyait ce consul sévère immoler à la liberté sa propre famille ! Il ne faut plus s'étonner si on méprisa dans Rome les efforts des peuples voisins, qui entreprirent de rétablir les Tarquins bannis. Ce fut en vain que le roi Porsenna les prit en sa protection. Les Romains, presque affamés, lui firent connaître, par leur fermeté, qu'ils voulaient du moins mourir libres. Le peuple fut encore plus ferme que le sénat ; et Rome entière fit dire à ce roi puissant, qui venait de la réduire à l'extrémité, qu'il cessât d'intercéder pour les Tarquins, puisque, résolue de tout hasarder pour sa liberté, elle recevrait plutôt ses ennemis que ses tyrans. Porsenna étonné de la fierté de ce peuple, et de la hardiesse plus qu'humaine de quelques particuliers, résolut de laisser les Romains jouir en paix d'une liberté qu'ils savaient si bien défendre.

La liberté leur était donc un trésor qu'ils préféraient à toutes les richesses de l'univers. Aussi avez-vous vu que dans leurs commencements, et même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'était pas un mal pour eux : au contraire, ils la regardaient comme un moyen de garder leur liberté plus entière, n'y ayant rien de plus libre ni de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu, et qui, sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et sur son travail.

C'est ce que faisaient les Romains. Nourrir du bétail, labourer la terre, se dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvaient, vivre d'épargne et de travail : voilà quelle était leur vie ; c'est de quoi ils soutenaient leur famille, qu'ils accoutumaient à de semblables travaux.

Tite-Live a raison de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté aient été plus longtemps en honneur. Les sénateurs les plus illustres, à n'en regarder que l'extérieur, différaient peu des paysans, et n'avaient d'éclat ni de majesté qu'en public et dans le sénat. Du reste on les trouvait occupés du labourage et des autres soins de la vie rustique, quand on les allait quérir pour commander les armées. Ces exemples sont fréquents dans l'histoire romaine. Curius et Fabrice, ces grands capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un roi si riche, n'avaient que de la vaisselle de terre ; et le premier, à qui les Samnites en offraient d'or et d'argent, répondit que son plaisir n'était point d'en avoir, mais de commander à qui en avait. Après avoir triomphé, et avoir enrichi la république des dépouilles de ses ennemis, ils n'avaient pas de quoi se faire enterrer. Cette modération durait encore pendant les guerres puniques. Dans la première, on voit Régulus, général des armées romaines, demander son congé au sénat pour aller cultiver sa métairie abandonnée pendant son absence. Après la ruine de Carthage, on voit encore de grands exemples de la première simplicité. Æmilius Paulus, qui augmenta le trésor public par le riche trésor des rois de Macédoine, vivait selon les règles de l'ancienne frugalité, et mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richesses de cette ville opulente et voluptueuse. Ainsi les richesses étaient méprisées : la modération et l'innocence des généraux romains faisaient l'admiration des peuples vaincus.

Cependant, dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnaient rien pour la grandeur et pour la beauté de leur ville. Dès leurs commencements, les ouvrages publics furent tels, que Rome n'en rougit pas depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le Capitole, bâti par Tarquin le Superbe, et le temple qu'il éleva à Jupiter dans cette forteresse, étaient dignes dès-

lors de la majesté du plus grand des dieux, et de la gloire future du peuple romain. Tout le reste répondait à cette grandeur. Les principaux temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les aqueducs, les cloaques même et les égouts de la ville, avaient une magnificence qui paraîtrait incroyable, si elle n'était attestée par tous les historiens, et confirmée par les restes que nous en voyons. Que dirai-je de la pompe des triomphes, des cérémonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnait au peuple ? En un mot, tout ce qui servait au public, tout ce qui pouvait donner aux peuples une grande idée de leur commune patrie, se faisait avec profusion autant que le temps le pouvait permettre. L'épargne régnait seulement dans les maisons particulières. Celui qui augmentait ses revenus et rendait ses terres plus fertiles par son industrie et par son travail, qui était le meilleur économiste, et prenait le plus sur lui-même, s'estimait le plus libre, le plus puissant, et le plus heureux.

Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie, que la mollesse. Tout tendait plutôt à l'autre excès ; je veux dire, à la dureté. Aussi les mœurs des Romains avaient-elles naturellement quelque chose, non-seulement de rude et de rigide, mais encore de sauvage et de farouche. Mais ils n'oublèrent rien pour se réduire eux-mêmes sous de bonnes lois ; et le peuple le plus jaloux de sa liberté que l'univers ait jamais vu, se trouva en même temps le plus soumis à ses magistrats et à la puissance légitime.

La milice d'un tel peuple ne pouvait manquer d'être admirable, puisqu'on y trouvait, avec des courages fermes et des corps vigoureux, une si prompte et si exacte obéissance.

Les lois de cette milice étaient dures, mais nécessaires. La victoire était périlleuse, et souvent mortelle à ceux qui la gagnaient contre les ordres. Il y allait de la vie, non-seulement à fuir, à quitter ses armes, à abandonner son rang, mais encore à se remuer, pour ainsi dire, et à branler tant soit peu sans le commandement du général. Qui mettait les armes bas devant l'ennemi, qui aimait mieux se laisser prendre que de mourir glorieusement

pour sa patrie, était jugé indigne de toute assistance. Pour l'ordinaire on ne comptait plus les prisonniers parmi les citoyens, et on les laissait aux ennemis comme des membres retranchés de la république. Vous avez vu dans Florus et dans Cicéron l'histoire de Régulus, qui persuada au sénat, aux dépens de sa propre vie, d'abandonner les prisonniers aux Carthaginois. Dans la guerre d'Annibal, et après la perte de la bataille de Cannes, c'est-à-dire, dans le temps où Rome épuisée par tant de pertes manquait le plus de soldats, le sénat aimait mieux armer, contre sa coutume, huit mille esclaves que de racheter huit mille Romains qui ne lui auraient pas plus coûté que la nouvelle milice qu'il fallut lever. Mais, dans la nécessité des affaires, on établit plus que jamais comme une loi inviolable, qu'un soldat romain devait ou vaincre ou mourir.

Disc. sur l'hist. universelle.

FÉNELON.

FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LAMOTHE-FÉNELON naquit en 1651, au château de Fénelon en Périgord. Membre de l'Académie française, il fut nommé précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV., et ensuite archevêque de Cambrai; c'est là qu'il passa les dix-huit dernières années de sa vie, dans la pratique de toutes les vertus religieuses et dans la culture des lettres.

Ses principaux ouvrages sont les *Aventures de Télémaque*, chef-d'œuvre de style poétique et de morale, composé pour son élève le duc de Bourgogne; un *Traité de l'existence de Dieu*; un *Traité de l'éducation des filles*; des *Dialogues des morts*; des *Fables* en prose, pleines de grâce et de naturel.

Il mourut en 1715, à l'âge de soixante-quatre ans.

LA VILLE DE TYR ET LES PHÉNICIENS.

J'ADMIRAIS l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer dans une île. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre de villes et de villages qui se touchent presque; enfin, par la douceur de son climat: car

les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi : elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues et va toucher les astres ; une glace éternelle couvre son front ; des fleuves pleins de neige tombent, comme des torrents, des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous on voit une vaste forêt de cèdres antiques, qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit les taureaux qui mugissent, les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux qui bondissent sur l'herbe : là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin, on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin : le printemps et l'automne y règnent ensemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi, qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève dans la mer l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartient à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires ; et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit, de tous côtés, le fin lin d'Égypte, et la pourpre Tyrienne, deux fois teinte d'un éclat merveilleux : cette double teinture est si vive, que le temps

ne peut l'effacer : on s'en sert pour des laines fines qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gadès, et ils ont même pénétré dans le vaste océan, qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la Mer Rouge ; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans des îles inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvais rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville où tout était en mouvement. Je n'y voyais point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises ou à les vendre, à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négociants étrangers. Les femmes ne cessent jamais ou de filer les laines, ou de faire des desseins de broderie, ou de plier les riches étoffes.

D'où vient, disais-je à Narbal, que les Phéniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, et qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples ? Vous le voyez, me répondit-il : la situation de Tyr est heureuse pour le commerce. C'est notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation : les Tyriens furent les premiers, s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité, qui domptèrent les flots, longtemps avant l'âge de Tiphis et des Argonautes tant vantés dans la Grèce ; ils furent, dis-je, les premiers qui osèrent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues et des tempêtes, qui sondèrent les abîmes de la mer, qui observèrent les astres loin de la terre, suivant la science des Égyptiens et des Babyloniens ; enfin qui réunirent tant de peuples que la mer avait séparés. Les Tyriens sont industrieux, patients, laborieux, propres, sobres et ménagers : ils ont une exacte police ; ils sont parfaitement d'accord entre eux : jamais peuple n'a été plus constant, plus sincère, plus fidèle, plus sûr, plus commode à tous les étrangers.

Voilà, sans aller chercher d'autres causes, ce qui leur donne l'empire de la mer, et qui fait fleurir dans leur port un si utile commerce. Si la division et la jalousie se mettaient entre eux ; s'ils commençaient à s'amollir dans les délices et dans l'oisiveté : si les premiers de la nation méprisaient le travail et l'économie : si les arts cessaient d'être en honneur dans leur ville : s'ils manquaient de bonne foi envers les étrangers ; s'ils altéraient tant soit peu les règles d'un commerce libre : s'ils négligeaient leurs manufactures, et s'ils cessaient de faire les grandes avances qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites, chacune dans son genre, vous verriez bientôt tomber cette puissance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui disais-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici : recevez bien et facilement tous les étrangers : faites-leur trouver dans vos ports la sûreté, la commodité, la liberté entière : ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup est de ne vouloir jamais trop gagner, et de savoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers ; souffrez même quelque chose d'eux ; craignez d'exciter leur jalousie par votre hauteur ; soyez constant dans les règles du commerce ; qu'elles soient simples et faciles ; accoutumez vos peuples à les suivre inviolablement ; punissez sévèrement la fraude, et même la négligence ou le faste des marchands, qui ruine le commerce en ruinant les hommes qui le font. Surtout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner selon vos vues. Il faut que le prince ne s'en mêle point, de peur de le gêner, et qu'il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine ; autrement il les découragera ; il en tirera assez d'avantages, par les grandes richesses qui entreront dans ses états. Le commerce est comme certaines sources ; si vous voulez détourner leur cours vous les faites tarir. Il n'y a que le profit et la commodité qui attirent les étrangers chez vous : si vous leur rendez le commerce moins commode et moins utile, ils se retirent insensiblement et ne reviennent plus, parce que d'autres peuples,

profitant de votre imprudence, les attirent chez eux, et les accoutument à se passer de vous. Il faut même vous avouer que depuis quelque temps la gloire de Tyr est bien obscurcie. Oh ! si vous l'aviez vue, mon cher Télémaque, avant le règne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné ! Vous ne trouvez plus ici maintenant que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuse Tyr ! en quelles mains es-tu tombée ! autrefois la mer t'apportait le tribut de tous les peuples de la terre.

Télémaque.

TÉLÉMAQUE VISITE LES CHAMPS ÉLYSÉES

POUR Y CHERCHER SON PÈRE.

TÉLÉMAQUE s'avança vers ces rois, qui étaient dans des bocages odoriférants, sur des gazons toujours renaissants et fleuris ; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux, et y faisaient sentir une délicieuse fraîcheur : un nombre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyait tout ensemble les fleurs du printemps qui naissaient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendaient des arbres. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse canicule ; là, jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent vénimeuse, et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs, n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point : et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue ; une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est pas semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres ; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal : elle n'éblouit

jamais : au contraire, elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité : c'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris ; elle sort d'eux et elle y entre ; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent : elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie : ils sont plongés dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer ; ils ne veulent plus rien ; ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur ; tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes avides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parceque le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors ; ils sont tels que les dieux, qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneraient pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenterait à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles ; la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances même qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépit, ne peuvent y avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde fendent les nues, seraient renversées de leurs fondemens posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourraient pas même être émus ; seulement, ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivant dans le monde ; mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leur visage : mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent ; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté ; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte : ils sont, sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort ; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne

s'enfuit jamais du cœur de ces hommes : jamais elle ne languit un instant, elle est toujours nouvelle pour eux ; ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent : ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition qu'ils déplorent ; ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons ; ils admirent le secours des dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux ; ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des dieux, et une seule pensée, un seul cœur, une même félicité, fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies.

Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels, et cependant mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable : car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et méprisable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis ; les dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Télémaque, qui cherchait son père, et qui avait craint de le trouver dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix et de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulysse, et qu'il s'affligeait d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. C'est ici, disait-il, que la véritable vie se trouve, et la nôtre n'est qu'une mort. Mais ce qui l'étonnait, c'était d'avoir vu tant de rois punis dans le Tartare, et d'en voir si peu dans les champs élysées ; il comprit qu'il y a peu de rois assez fermes et assez courageux pour résister à leur propre

puissance, et pour rejeter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi les bons rois sont très-rares : et la plupart sont si méchants, que les dieux ne seraient pas justes, si après avoir souffert qu'ils aient abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissaient après leur mort.

Télémaque, ne voyant point son père Ulysse parmi tous ces rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte, son grand-père. Pendant qu'il le cherchait inutilement, un vieillard vénérable et plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressemblait point à celle des hommes que le poids des années accable sur la terre : on voyait seulement qu'il avait été vieux avant sa mort ; c'était un mélange de tout ce que la vieillesse a de grave, avec toutes les grâces de la jeunesse ; car les grâces renaissent même dans les vieillards les plus caducs, au moment où ils sont introduits dans les champs élysées. Cet homme s'avançait avec empressement, et regardait Télémaque avec complaisance comme une personne qui lui était fort chère. Télémaque, qui ne le reconnaissait point, était en peine et en suspens.

Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit ce vieillard, de ne me point reconnaître ; je suis Arcésius, père de Laërte. J'avais fini mes jours avant qu'Ulysse, mon petit-fils, partît pour aller au siège de Troie : alors tu étais encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice. Dès-lors j'avais conçu de toi de grandes espérances : elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois descendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton père, et que les dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux enfant ! les dieux t'aiment et te préparent une gloire égale à celle de ton père ! O heureux moi-même de te revoir ! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux, il vit encore ; il est réservé pour relever notre maison dans l'île d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumière, et attend que son fils revienne pour lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le

temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils ! mon cher fils ! toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'écluse ; tu te verras changé insensiblement : les grâces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe ! il ne t'en restera qu'un triste souvenir : la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur.

Ce temps te paraît éloigné ; hélas ! tu te trompes, mon fils ; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi ; et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent ; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix. Tu reverras enfin bientôt ton père reprendre l'autorité en Ithaque. Tu es né pour régner après lui. Mais, hélas ! ô mon fils ! que la royauté est trompeuse ! quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat, et délices ; mais de près, tout est épineux. Un particulier peut, sans déshonneur, mener une vie douce et obscure ; un roi ne peut, sans se déshonorer, préférer une vie douce et oisive aux fonctions pénibles du gouvernement. Il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, et il ne lui est jamais permis d'être à lui-même ; ses moindres fautes sont d'une conséquence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples, et quelquefois pendant plusieurs siècles : il doit réprimer l'audace des méchants, soutenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'état a besoin : ce n'est pas assez de faire le bien par soi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feraient s'ils n'étaient retenus. Crains

donc, mon fils, crains une condition si périlleuse ; arme-toi de courage contre toi-même, contre tes passions, et contre les flatteurs.

Télémaque.

MASSILLON.

JEAN-BAPTISTE MASSILLON, un des plus grands prédicateurs du siècle de Louis XIV., naquit en 1663, à Hyères en Provence. Il prêcha devant la cour, et obtint un succès prodigieux. Il fut nommé en 1717 à l'évêché de Clermont, et fut reçu à l'Académie française en 1719.

On a de Massillon un grand nombre de sermons, parmi lesquels on remarque surtout les sermons réunis sous le titre de *Petit Carême*, regardé comme un des plus parfaits modèles de la littérature française; quelques *Oraisons funèbres*, dont la plus remarquable est celle de Louis XIV.

Il mourut en 1742, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

QUEL lieu de la terre pourrions-nous parcourir, où nous ne trouvions partout sur nos pas les marques sensibles de l'existence de Dieu, et de quoi admirer la grandeur et la magnificence de son nom? Si des peuples sauvages ont pu laisser effacer l'idée que Dieu en avait gravée dans leur âme, toutes les créatures qu'ils ont sous les yeux la portent écrite en caractères si ineffaçables et si éclatants, qu'ils sont inexcusables de ne pas l'y reconnaître.

L'impie a beau se vanter qu'il ne connaît pas Dieu, et qu'il ne trouve en lui-même aucune notion de son essence infinie: c'est qu'il le cherche dans son cœur dépravé et dans ses passions, plutôt que dans sa raison. Mais qu'il regarde du moins autour de lui, il trouvera son Dieu partout; toute la terre le lui annoncera. Il verra les traces de sa grandeur, de sa puissance et de sa sagesse, imprimées sur toutes les créatures; et son cœur se trouvera seul dans l'univers, qui n'annonce et ne reconnaisse pas l'Auteur de son être.

Dieu a gravé si visiblement, dans tous les ouvrages de ses mains, la magnificence de son nom, que les plus simples même ne sauraient l'y méconnaître. Il ne faut pour cela ni des lumières sublimes, ni une science orgueilleuse : les premières impressions de la raison et de la nature suffisent. Il ne faut qu'une âme qui porte encore en elle ces traits primitifs de lumière que Dieu a mis en elle en la créant, et qui ne les a pas encore obscurcis ou éteints par les ténèbres des passions, et par les fausses lueurs d'une abstruse et insensée philosophie.

Qu'est-il besoin de nouvelles recherches et de spéculations pénibles, pour connaître ce qu'est Dieu ? Nous n'avons qu'à lever les yeux en haut : nous voyons l'immensité des cieux qui sont l'ouvrage de ses mains ; ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes, et auprès desquels la terre n'est qu'un atome imperceptible. Quelle magnificence ! Qui a dit au soleil : Sortez du néant, et presidez au jour ? et à la lune : Paraissez, et soyez le flambeau de la nuit ? Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament, et qui sont autant de soleils immenses, attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils éclairent ? Quel est l'ouvrier dont la toute-puissance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raison éblouie se perd et se confond ? Quel autre que le souverain Créateur de l'univers pourrait les avoir opérées ? Seraient-elles sorties d'elles-mêmes du sein du hasard et du néant ? et l'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas, une toute-puissance qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement, et par qui tout a été fait ?

Les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent le langage des cieux. Dieu les a établis sur nos têtes comme des hérauts célestes, qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers sa grandeur : leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes et de toutes les nations ; c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitants. Qu'on parcoure jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre et les plus désertes ; nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste

des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de cette puissance qui brille au-dessus de nous dans les globes lumineux qui décorent le firmament.

DESTINÉE DE L'HOMME.

Si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie, et que ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule félicité que nous pouvons nous promettre, pourquoi n'y sommes-nous pas heureux ? Si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire, et laissent-ils toujours un fond d'ennui et de tristesse dans notre cœur ? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse, dans la félicité des sens et de la chair ? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre ? d'où vient que les richesses l'inquiètent ; que les honneurs le fatiguent, que les plaisirs le lassent ; que les sciences le confondent, et irritent sa curiosité loin de la satisfaire ; que la réputation le gêne et l'embarrasse ; que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, et lui laisse encore quelque chose à désirer ? Tous les autres êtres contents de leur destinée, paraissent heureux, à leur manière, dans la situation où l'auteur de la nature les a placés : les astres tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre : la terre réglée dans ses mouvements, ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place : les animaux rampent dans les campagnes, sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux : les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre : tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature : l'homme seul est inquiet et mécontent ; l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux

au milieu de ses plaisirs ; l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer.

D'où vient cela ? ô homme ! Ne serait-ce point parce-que vous êtes ici-bas déplacé ; que vous êtes fait pour le ciel ; que votre cœur est plus grand que le monde ; que la terre n'est pas votre patrie ; et que tout ce qui n'est pas Dieu, n'est rien pour vous ? Répondez si vous pouvez, ou plutôt interrogez votre cœur, et vous serez fidèle.

DE LA VIE HUMAINE.

QU'EST-CE que la vie humaine, qu'une mer furieuse et agitée, où nous sommes sans cesse à la merci des flots, et où chaque instant change notre situation et nous donne de nouvelles alarmes ? que sont les hommes eux-mêmes, que les tristes jouets de leurs passions insensées et de la vicissitude éternelle des événements ? Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choses présentes, ils sont avec elles dans un mouvement perpétuel : semblables à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de consistance assurée ; chaque moment est pour eux une situation nouvelle. Ils flottent au gré de l'inconstance des choses humaines, voulant sans cesse se fixer dans les créatures, et sans cesse obligés de s'en déprendre ; croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, et sans cesse forcés de recommencer leur course. Lassés de leur agitation, et cependant toujours emportés par le tourbillon, ils n'ont rien qui les fixe, qui les console, qui les paie de leurs peines, qui leur adoucisse le chagrin des événements ; ni le monde qui le cause, ni leur conscience qui le rend plus amer. Ils boivent jusques à la lie toute l'amertume de leur calice : ils ont beau le verser d'un vase dans un autre, se consoler d'une passion par une autre passion nouvelle ; d'une perte, par un nouvel attachement ; d'une disgrâce, par de nouvelles espérances : l'amertume les suit partout : ils changent de situation, mais ils ne changent pas de supplice.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

VOLTAIRE.

FRANÇOIS-MARIE AROUET DE VOLTAIRE, l'un des écrivains les plus célèbres du dix-huitième siècle, naquit en 1694, au village de Châtenay, près de Sceaux. Poète épique, dramatique, satirique, historien, philosophe, il a réussi dans presque tous les genres. Quelques-unes de ses tragédies, telles que *Zaïre*, *Mérope*, *Oreste*, *Mahomet*, approchent pour la perfection de celles de Racine. Nous lui devons aussi la *Henriade*, le seul poème épique dont la France puisse s'enorgueillir. Son *Histoire de Charles XII.*, celle de *Pierre le Grand*, le *Siècle de Louis XIV.*, etc., le mettent au rang des premiers prosateurs. Mais il est pénible d'avouer que ce génie brillant ternit tant de gloire, par un grand nombre d'écrits où la religion et la morale sont indignement outragées. Il mourut à Paris en 1778, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

BATAILLE DE NARVA.

L'EMPEREUR de Moscovie parut devant Narva à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes, le premier octobre (1700), dans un temps plus rude en ce climat que ne l'est le mois de janvier à Paris. Le czar, qui, dans de pareilles saisons, faisait quelquefois quatre cents lieues en poste à cheval, pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnait pas plus ses troupes que lui-même. Il savait d'ailleurs que les Suédois, depuis le temps de Gustave-Adolphe, faisaient la guerre au cœur de l'hiver, comme dans l'été : il voulut accoutumer aussi les Moscovites à ne point connaître de saisons, et les rendre, un jour, pour le moins égaux aux Suédois. Ainsi, dans un temps où les glaces et les neiges forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à suspendre la guerre, le czar Pierre assiégeait Narva à trente degrés du pôle, et Charles XII. s'avancait pour le secourir. Le czar ne fut pas plus tôt arrivé devant la place, qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venait d'apprendre dans ses voyages. Il traça son camp, le fit fortifier de tous côtés, éleva des redoutes de distance en distance, et ouvrit lui-même la tranchée.

Il avait donné le commandement de son armée au duc de Croi, Allemand, général habile, mais peu secondé alors par les officiers russes. Pour lui, il n'avait dans ses troupes que le rang de simple lieutenant. Il avait donné l'exemple de l'obéissance militaire à sa noblesse, jusque-là indisciplinable, laquelle était en possession de conduire, sans expérience et en tumulte, des esclaves mal armés. Il n'était pas étonnant que celui qui s'était fait charpentier à Amsterdam pour avoir des flottes, fût lieutenant à Narva pour enseigner à sa nation l'art de la guerre.

Les Russes sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suédois ; mais c'est au temps à aguerrir les troupes, et à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls régiments dont on pût espérer quelque chose étaient commandés par des officiers allemands, mais ils étaient en petit nombre. Le reste était composé de barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages, les uns armés de flèches, les autres de massues : il n'y avait pas un bon canonnier dans toute l'armée. Cent cinquante canons, qui auraient dû réduire la petite ville de Narva en cendres, y avaient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renversait à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva était presque sans fortification : le baron de Hoorn, qui y commandait, n'avait pas mille hommes de troupes réglées : cependant cette armée innombrable n'avait pu la réduire en six semaines.

On était déjà au quinze novembre, quand le czar apprit que le roi de Suède, ayant traversé la mer avec deux cents vaisseaux de transport, marchait pour secourir Narva. Les Suédois n'étaient que vingt mille. Le czar n'avait que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avait d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingt mille hommes, il se prépara à lui opposer encore une autre armée ; et à l'arrêter à chaque pas. Il avait déjà mandé près de trente mille hommes, qui s'avançaient de Pleskow à grandes journées. Il fit alors une démarche qui l'eût rendu méprisable, si un législateur qui a fait de si grandes choses pouvait l'être. Il quitta son camp, où sa présence était nécessaire, pour aller chercher ce nouveau corps de

troupes, qui pouvait très-bien arriver sans lui ; et sembla, par cette démarche, craindre de combattre dans un camp retranché, un jeune prince sans expérience, qui pouvait venir l'attaquer.

Quoi qu'il en soit, il voulait enfermer Charles XII. entre deux armées. Ce n'était pas tout : trente mille hommes, détachés du camp devant Narva, étaient postés à une lieue de cette ville, sur le chemin du roi de Suède ; vingt mille strélitz étaient plus loin, sur le même chemin ; cinq mille autres faisaient une garde avancée. Il fallait passer sur le ventre à toutes ces troupes avant que d'arriver devant le camp, qui était muni d'un rempart et d'un double fossé. Le roi de Suède avait débarqué à Pernaw, dans le golfe de Riga, avec environ seize mille hommes d'infanterie et un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avait précipité sa marche jusqu'à Rével, suivi de toute sa cavalerie et seulement de quatre mille fantassins. Il marchait toujours en avant, sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bientôt, avec ses huit mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous, les uns après les autres, sans leur donner le temps d'appréhender à quel petit nombre ils avaient affaire. Les Moscovites, voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui gardait entre des rochers un poste où cent hommes résolus pouvaient arrêter une armée entière, s'enfuit à la première approche des Suédois. Les vingt mille hommes qui étaient derrière, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante, et allèrent porter le désordre dans le camp. Tous les postes furent emportés en deux jours ; et ce qui, en d'autres occasions, eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du roi. Il parut donc enfin, avec ses huit mille hommes, fatigués d'une si longue marche, devant un camp de quatre-vingt mille Russes, bordé de cent cinquante canons. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos, que, sans délibérer, il donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal était deux fusées, et le mot, en allemand, *Avec l'aide de Dieu*. Un officier lui ayant représenté la gran-

deur du péril : “ Quoi ! vous doutez,” dit-il, “ qu’avec mes huit mille braves Suédois je ne passe sur le corps à quatre-vingt mille Moscovites ? ” Un moment après, craignant qu’il n’y eût un peu de fanfaronnade dans ces paroles, il courut lui-même après cet officier : “ N’êtes-vous donc pas de mon avis ? ” lui dit-il ; “ n’ai-je pas deux avantages sur les ennemis ? l’un, que leur cavalerie ne pourra leur servir, et l’autre, que le lieu étant resserré, leur grand nombre ne fera que les incommoder, et ainsi je serai réellement plus fort qu’eux.” L’officier n’eut garde d’être d’un autre avis et l’on marcha aux Moscovites à midi, le 30 novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchements, ils s’avancèrent, la baïonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse, qui donnait au visage des ennemis. Les Russes se firent tuer pendant une demi-heure, sans quitter les revers des fossés. Le roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du czar : il espérait le rencontrer, ne sachant pas que l’empereur lui-même avait été chercher ces quarante mille hommes qui devaient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mousqueterie ennemie, le roi reçut une balle à la gorge ; mais c’était une balle morte, qui s’arrêta dans les plis de sa cravate noire, et qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui. M. de Spaar m’a dit que le roi sauta légèrement sur un autre cheval, en disant : “ Ces gens-ci me font faire mes exercices,” et continua de combattre et de donner les ordres avec la même présence d’esprit. Après trois heures de combat, les retranchements furent forcés de tous côtés. Le roi poursuivit la droite des ennemis jusqu’à la rivière de Narva, avec son aile gauche, si l’on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivaient près de quarante mille. Le pont rompit sous les fuyards ; la rivière fut en ce moment couverte de morts. Les autres, désespérés, retournèrent à leur camp sans savoir où ils allaient : ils trouvèrent quelques baraques, derrière lesquelles ils se mirent. Là ils se défendirent encore, parcequ’ils ne pouvaient pas se sauver ; mais enfin leurs généraux Dolgorouki, Gollofkin, Fédérowitz vinrent se rendre au roi, et mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu’on les lui pré-

sentait, arriva le duc de Croi, général de l'armée, qui venait se rendre lui-même avec trente officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée et un air aussi humain que s'il leur eût fait, dans sa cour, les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers subalternes et les soldats furent conduits jusqu'à la rivière de Narva : on leur fournit des bateaux pour la repasser et pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait ; la droite des Moscovites se battait encore : les Suédois n'avaient pas perdu six cents hommes ; dix-huit mille Moscovites avaient été tués dans leurs retranchements ; un grand nombre était noyé : beaucoup avaient passé la rivière ; il en restait encore assez dans le camp pour exterminer jusqu'au dernier Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui restait pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp et la ville : là il dormit quelques heures sur la terre, enveloppé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre, au point du jour, sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avait point encore été tout à fait rompue. A deux heures du matin, le général Vède, qui commandait cette gauche, ayant su le gracieux accueil que le roi avait fait aux autres généraux, et comment il avait renvoyé tous les officiers subalternes et les soldats, l'envoya supplier de lui accorder la même grâce. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, et venir mettre bas les armes et les drapeaux devant lui. Ce général parut bientôt après avec ses Moscovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nue, soldats et officiers, à travers moins de sept mille Suédois. Les soldats, en passant devant le roi, jetaient à terre leurs fusils et leurs épées, et les officiers portaient à ses pieds les enseignes et les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avait gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Histoire de Charles XII.

DÉFAITE DE CHARLES XII. A PULTAVA.

CE fut le 8 juillet de l'année 1709, que se donna cette bataille décisive de Pultava, entre les deux plus singuliers monarques qui fussent alors dans le monde : Charles XII., illustré par neuf années de victoires ; Pierre Alexiowits, par neuf années de peines prises pour former des troupes égales aux troupes suédoises : l'un glorieux d'avoir donné des états, l'autre d'avoir civilisé les siens : Charles aimant les dangers, et ne combattant que pour la gloire ; Alexiowits ne fuyant point le péril, et ne faisant la guerre que pour ses intérêts : le monarque suédois libéral par grandeur d'âme ; le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vue : celui-là d'une sobriété et d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avait été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation et de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles avait le titre d'Invincible, qu'un moment pouvait lui ôter ; les nations avaient déjà donné à Pierre Alexiowits le nom de Grand, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille, et du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au nord, le camp du roi de Suède au sud, tirant un peu vers l'orient, son bagage derrière lui à environ un mille, et la rivière de Pultava au nord de la ville, coulant de l'orient à l'occident.

Le czar avait passé la rivière à une lieue de Pultava, du côté de l'occident et commençait à former son camp.

À la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie ; le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes ; quatre mille demeurèrent au bagage. De sorte que l'armée suédoise marcha aux ennemis forte d'environ vingt et un mille hommes, dont il y avait environ seize mille Suédois.

Le roi conduisait la marche, porté sur un brancard, à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie

s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis ; la bataille commença par cet engagement à quatre heures et demie du matin : la cavalerie ennemie était à l'occident, à la droite du camp moscovite : le prince Menzikoff, et le comte Gollowin, l'avaient disposée par intervalles, entre des redoutes garnies de canons. Le général Slipenbak, à la tête des Suédois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes suédoises savent qu'il était presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les escadrons moscovites furent rompus et enfoncés. Le czar accourut lui-même pour les rallier ; son chapeau fut percé d'une balle de mousquet ; Menzikoff eut trois chevaux tués sous lui : les Suédois crièrent *victoire* !

Charles ne douta pas que la bataille ne fut gagnée ; il avait envoyé au milieu de la nuit le général Creuts avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaquerait de front ; mais son malheur voulut que Creuts s'égarât, et ne parut point. Le czar, qui s'était cru perdu, eut le temps de rallier sa cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du roi, qui, n'étant point soutenue par le détachement de Creuts, fut rompue à son tour ; Slipenbak même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même temps soixante et douze canons tiraient du camp sur la cavalerie suédoise ; et l'infanterie russe, débouchant de ses lignes, venait attaquer celle de Charles.

Le czar détacha alors le prince Menzikoff pour aller se poster entre Pultava et les Suédois ; le prince Menzikoff exécuta avec habileté et avec promptitude l'ordre de son maître ; non-seulement il coupa la communication entre l'armée suédoise et les troupes restées au camp de Pultava ; mais ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes, il l'enveloppa et le tailla en pièces. Si Menzikoff fit cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dut son salut ; si le czar l'ordonna, il était un digne adversaire de Charles XII. Cependant l'infanterie moscovite sortait de ses lignes, et s'avancait en bataille dans la plaine. D'un autre côté la cavalerie suédoise se ralliait à un quart de lieue de l'armée ennemie : et le roi, aidé de son feld-maréchal Renschild, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restait de troupes ; son infanterie occupant le centre, sa cavalerie les deux ailes. Le czar disposait son armée de même : il avait l'avantage du nombre et celui de soixante et douze canons, tandis que les Suédois ne lui en opposaient que quatre, et qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'empereur moscovite était au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de major-général, et semblait obéir au général Czérémétoff. Mais il allait, comme empereur, de rang en rang, monté sur un cheval turc, qui était un présent du grand seigneur, exhortant les capitaines et les soldats, et promettant à chacun des récompenses.

A neuf heures du matin la bataille recommença ; une des premières volées du canon moscovite emporta les deux chevaux du brancard du roi de Suède ; il en fit atteler deux autres : une seconde volée le mit en pièces, et renversa le roi. De vingt-quatre drabans qui se relayaient pour le porter, vingt et un furent tués. Les Suédois consternés s'ébranlèrent, et le canon ennemi continuant à les écraser, la première ligne se replia sur la seconde, et la seconde s'enfuit. Ce ne fut dans cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie moscovite, qui mit en déroute l'armée suédoise, tant les choses étaient changées.

Déjà le prince de Wirtemberg, le général Renschild et plusieurs officiers principaux étaient prisonniers, le camp devant Pultava forcé, et tout dans une confusion à laquelle il n'y avait plus de ressource. Le comte Piper, avec quelques officiers de la chancellerie, étaient sortis de ce camp, et ne savaient ni ce qu'ils devaient faire ni ce qu'était devenu le roi : ils couraient de côté et d'autre dans la plaine. Un major, nommé Bere, s'offrit de les conduire au bagage : mais les nuages de poussière et de fumée qui couvraient la campagne, et l'égarement d'esprit naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contre-scarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le roi ne voulait point fuir, et ne pouvait se défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le général Poniatowski, colonel de la garde polonaise du roi Stanislas, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de

Charles avait engagé à le suivre en Ukraine, sans aucun commandement. C'était un homme qui, dans toutes les occurrences de sa vie, et dans les dangers où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur-le-champ, et bien, et avec bonheur. Il fit signe à deux drabans, qui prirent le roi par-dessous les bras, et le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowski, quoiqu'il n'eut point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion général par nécessité, rallia cinq cents cavaliers auprès de la personne du roi, les uns étaient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns des simples cavaliers : cette troupe, rassemblée et ranimée par le malheur de son prince, se fit jour à travers plus de dix régiments moscovites, et conduisit Charles, au milieu des ennemis, l'espace d'une lieue ; jusqu'au bagage de l'armée suédoise.

Le roi fuyant et poursuivi, eut son cheval tué sous lui ; le colonel Giéta blessé, et perdant tout son sang, lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans sa fuite ce conquérant, qui n'avait pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un si grand malheur ; mais il fallait fuir plus loin : on trouva dans le bagage le carrosse du comte Piper ; car le roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm. On le mit dans cette voiture, et l'on prit avec précipitation la route du Borystène. Le roi, qui, depuis le moment où on l'avait mis à cheval, jusqu'à son arrivée au bagage, n'avait pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'était devenu le comte Piper. *Il est pris avec toute la chancellerie*, lui répondit-on. *Et le général Renschild ! et le duc de Wirtemberg ?* ajouta-t-il. *Ils sont aussi prisonniers*, lui dit Poniatowski. *Prisonniers chez des Moscovites !* reprit Charles en haussant les épaules. *Allons donc, allons plutôt chez les Turcs.* On ne remarquait pourtant point d'abattement sur son visage : et quiconque l'eût vu alors, et eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il était vaincu et blessé, et qu'il venait de perdre en un jour le fruit de neuf ans de travaux et de près de cent combats.

Histoire de Charles XII.

CHARLES XII. A BENDER.

CHARLES XII. se trouvait réduit aux officiers de sa maison, et à trois cents soldats suédois, contre vingt mille Tartares et six mille Turcs. Il n'y avait plus de provisions dans le camp pour les hommes ni pour les chevaux. Ce prince, sans s'étonner, fit faire des retranchements réguliers par les trois cents Suédois : il y travailla lui-même, Son chancelier, son trésorier, ses secrétaires, ses valets-de-chambre, tous ses domestiques aidaient à l'ouvrage. Les uns barricadaient les fenêtres, les autres enfonçaient des solives derrière les portes en forme d'arcs-boutans.

Quand on eut bien barricadé la maison, et que le roi eut fait le tour de ces prétendus retranchements, il se mit à jouer aux échecs tranquillement avec son favori Grothusen, comme si tout eût été dans une sécurité profonde. . . .

On ne fut pas longtemps sans voir l'armée des Turcs et des Tartares, qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix pièces de canon et deux mortiers. Les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons sonnaient, les cris de *Alla, Alla*, se faisaient entendre de tous côtés. Le baron de Grothusen remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le roi, et qu'ils l'appelaient seulement *Demirbash*, tête de fer. Aussitôt il prend le parti de sortir seul sans armes des retranchements ; il s'avança dans les rangs des janissaires, qui avaient presque tous reçu de l'argent de lui. "Eh quoi ! mes amis," leur dit-il en propres mots, "venez-vous massacrer trois cents Suédois sans défense ? Vous, braves janissaires, qui avez pardonné à cinquante mille Moscovites, quand ils vous ont crié *amman*, pardon ; avez-vous oublié les bienfaits que vous avez reçu de nous, et voulez-vous assassiner ce grand roi de Suède que vous aimez tant, et qui vous a fait tant de libéralités ? Mes amis, il ne demande que trois jours, et les ordres du sultan ne sont pas si sévères qu'on vous le fait croire."

Ces paroles firent un effet que Grothusen n'attendait pas lui-même. Les janissaires jurèrent sur leurs barbes qu'ils n'attaqueraient point le roi, et qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le

signal de l'assaut ; les janissaires, loin d'obéir, menacèrent de se jeter sur leurs chefs, si l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède : ils vinrent en tumulte à la tente du pacha de Bender, criant que les ordres du sultan étaient supposés. A cette sédition inopinée, le pacha n'eut à opposer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuse résolution des janissaires, et leur ordonna de se retirer à Bender. Le kan des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'assaut avec ses troupes : mais le pacha, qui ne prétendait pas que les Tartares eussent seuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il serait puni peut-être de la désobéissance de ses janissaires, persuada au kan d'attendre jusqu'au lendemain.

Le pacha, de retour à Bender, rassembla tous les officiers des janissaires, et les plus vieux soldats : il leur lut et leur fit voir l'ordre positif du Sultan et le *fetfa* (mandement) du muphti.

Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches, vénérables, et qui avaient reçu mille présents des mains du roi, proposèrent d'aller eux-mêmes le supplier de se remettre entre leurs mains, et de souffrir qu'ils lui servissent de gardes.

Le pacha le permit ; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eut pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces soixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des janissaires, quand ils ne vont point au combat : car les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens de porter des épées en temps de paix, et d'entrer armés chez leurs amis et dans leurs églises.

Ils s'adressèrent au baron de Grothusen et au chancelier Mullern : ils leur dirent qu'ils venaient dans le dessein de servir de fidèles gardes au roi ; et que s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au grand seigneur. Dans le temps qu'ils faisaient cette proposition, le roi lisait des lettres qui arrivaient de Constantinople, et que Fabrice, qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir secrètement par un janissaire. Elles étaient du comte de Poniatowski, qui ne pouvait le servir

à Bender, ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople, par ordre de la Porte, depuis l'indiscrète demande des mille bourses. Il mandait au roi que les ordres du sultan pour saisir ou massacrer sa personne royale, en cas de résistance, n'étaient que trop réels ; qu'à la vérité le Sultan était trompé par ses ministres ; mais que plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi ; qu'il fallait céder au temps et plier sous la nécessité ; qu'il prenait la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des ministres par la voie des négociations ; de ne point mettre de l'inflexibilité où il ne fallait que de la douceur, et d'attendre de la politique et du temps le remède à un mal que la violence aggraverait sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux janissaires, ni les lettres de Poniatowski, ne purent donner seulement au roi l'idée qu'il pouvait fléchir sans déshonneur. Il aimait mieux mourir de la main des Turcs, que d'être en quelque sorte leur prisonnier : il renvoya ces janissaires sans les vouloir voir, et leur fit dire que s'ils ne se retiraient, il leur ferait couper la barbe ; ce qui est dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards, remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent, en criant : *Ah ! la tête de fer ! puisqu'il veut périr, qu'il périsse.* Ils vinrent rendre compte au pacha de leur commission, et apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du pacha sans délai, et eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils en avaient eu peur le jour précédent.

L'ordre est donné dans le moment : les Turcs marchent aux retranchements ; les Tartares les attendaient déjà, et les canons commençaient à tirer.

Les janissaires d'un côté, et les Tartares de l'autre, forcèrent en un instant ce petit camp ; à peine vingt Suédois tirèrent l'épée ; les trois cents soldats furent enveloppés et faits prisonniers sans résistance. Le roi était alors à cheval, entre sa maison et son camp, avec les généraux Hord, Dardoff et Spaar ; voyant que tous ses soldats s'étaient laissé prendre en sa présence, il dit de sang froid à ces trois officiers : "Allons défendre la maison ; nous combattons," ajouta-t-il en souriant, "*pro aris et focis.*"

Aussitôt il galoppe avec eux vers cette maison, où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu. Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang-froid, et en plaisantant, se défendre contre dix canons et toute une armée ; ils le suivent avec quelques gardes et quelques domestiques, qui faisaient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de janissaires ; déjà même plus de deux cents Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, et s'étaient rendus maîtres de tous les appartements, à la réserve d'une grande salle, où les domestiques du roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes ; il s'était jeté en bas de son cheval, le pistolet et l'épée à la main, et sa suite en avait fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés ; ils étaient animés par la promesse qu'avait faite le pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait et il tuait tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire qu'il avait blessé lui appuya son mousqueton sur le visage ; si le bras du Turc n'avait fait un mouvement, causé par le foule, qui allait et qui venait comme des vagues, le roi était mort ; la balle glissa sur sa joue, lui emporta un bout de l'oreille, et alla casser le bras au général Hord, dont la destinée était d'être toujours blessé à côté de son maître.

Le roi enfonça son épée dans l'estomac du janissaire ; en même temps ses domestiques, qui étaient enfermés dans la grande salle, en ouvrent la porte : le roi entre comme un trait, suivi de sa petite troupe, on referme la porte dans l'instant, et on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver.

Voilà Charles XII. dans cette salle, enfermé avec toute sa suite, qui consistait en près de soixante hommes, officiers, gardes, secrétaires, valets-de-chambre, domestiques de toute espèce.

Les janissaires et les Tartares pillaient le reste de la

maison, et remplissaient les appartements. "Allons un peu chasser de chez moi ces barbares," dit-il : et se mettant à la tête de son monde, il ouvrit lui-même la porte de la salle, qui donnait dans son appartement à coucher : il entre et fait feu sur ceux qui pillaient.

Les Turcs, chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce roi, qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusque dans les caves ; le roi profitant de leur désordre, et les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuient point, et en un quart d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le roi aperçut, dans la chaleur du combat, deux janissaires qui se cachaient sous son lit : il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon, en criant *amman*. "Je te donne la vie," dit le roi au Turc, "à condition que tu iras faire au pacha un fidèle récit de ce que tu as vu." Le Turc promit aisément ce qu'on voulut, et on lui permit de sauter par la fenêtre, comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maison, refermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes : une chambre basse pleine de mousquets et de poudre, avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires : on s'en servit à propos : les Suédois tiraient à travers les fenêtres, presque à bout portant, sur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison ; mais les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous et ne renversait rien.

Le kan des Tartares et le pacha qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison, pour obliger le roi de se rendre. Ils firent lancer sur les toits, contre les portes et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées. La maison fut en flammes en un moment ; le toit tout embrasé était près de fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le

feu : trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, et aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie : mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage ; l'appartement du roi était consumé ; la grande salle où les Suédois se tenaient, était remplie d'une fumée affreuse mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartements voisins ; la moitié du toit était abîmée dans la maison même, l'autre tombait en dehors, en éclatant, dans les flammes.

Un garde, nommé Walberg, osa dans cette extrémité crier qu'il fallait se rendre. "Voilà un étrange homme," dit le roi, "qui s' imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier." Un autre garde, nommé Rosen, s' avisa de dire que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierre, et était à l'épreuve du feu ; qu'il fallait faire une sortie, gagner cette maison, et s'y défendre. "Voilà un vrai Suédois," s'écria le roi ; il embrassa ce garde, et le créa colonel sur le champ. "Allons, mes amis," dit-il, "prenez avec vous le plus de poudre et de plomb que vous pourrez, et gagnons la chancellerie l'épée à la main."

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison toute embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suédois n'en sortaient point ; mais leur étonnement fut encore plus grand, lorsqu'ils virent ouvrir les portes, et le roi et les siens fondre sur eux en désespérés. Charles et ses principaux officiers étaient armés d'épées et de pistolets ; chacun tira deux coups à la fois, à l'instant que la porte s'ouvrit ; et dans le même clin d'œil jetant leurs pistolets, et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas. Mais le moment d'après cette petite troupe fut entourée ; le roi, qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons, et tomba ; vingt et un janissaires se jettent aussitôt sur lui ; il jette en l'air son épée, pour s'épargner la douleur de la rendre ; les Turcs l'emmènent au quartier du pacha, les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras,

comme on porte un malade, que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament, et la fureur où un combat si long et si terrible avaient dû le mettre, firent place tout-à-coup à la douceur et à la tranquillité. Il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère. Il regardait les janissaires en souriant, et ceux-ci le portaient, en criant *Alla*, avec une indignation mêlée de respect. Les officiers furent pris au même temps, et dépouillés par les Turcs et par les Tartares; ce fut le 12 février de l'an 1713, qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singulières.

Histoire de Charles XII.

GUILLAUME III. ET LOUIS XIV.

GUILLAUME III. laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire, et d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite, et jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appelait, comme on sait, le stathouder des Anglais, et le roi des Hollandais. Il savait toutes les langues de l'Europe, et n'en parlait aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Son caractère était en tout l'opposé de Louis XIV.; sombre, retiré, sévère, sec, silencieux autant que Louis était affable. Il haïssait les femmes autant que Louis les aimait. Louis faisait la guerre en roi, et Guillaume en soldat. Il avait combattu contre le grand Condé et contre Luxembourg, laissant la victoire indécise entre Condé et lui à Seneffe, et réparant en peu de temps ses défaites à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinde; aussi fier que Louis XIV., mais de cette fierté triste et mélancolique qui rebute plus qu'elle n'impose. Si les beaux-arts

fleurirent en France par les soins de son roi, ils furent négligés en Angleterre, où l'on ne connut plus qu'une politique dure et inquiète, conforme au génie du prince.

Ceux qui estiment plus le mérite d'avoir défendu sa patrie, et l'avantage d'avoir acquis un royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné souverainement la Hollande sans la subjugué, d'avoir été l'âme et le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un général et la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple et modeste dans ses mœurs ; ceux-là sans doute donneront le nom de grand à Guillaume plutôt qu'à Louis. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs et de l'éclat d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner ; qui sont plus frappés de cette hauteur avec laquelle des ministres et des généraux ont ajouté des provinces à la France, sur un ordre de leur roi ; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un seul état résister à tant de puissances ; ceux qui estiment plus un roi de France qui sait donner l'Espagne à son petit-fils qu'un gendre qui détrône son beau-père ; enfin, ceux qui admirent davantage le protecteur que le persécuteur du roi Jacques, ceux-là donneront à Louis XIV. la préférence.

Siècle de Louis XIV.

BUFFON.

GEORGES-LOUIS LECLERC, COMTE DE BUFFON, un des plus célèbres naturalistes de l'Europe, naquit en 1707 au château de Montbard (Côte-d'Or). A trente-deux ans il fut nommé intendant du *Jardin des Plantes*, et ce fut alors qu'il conçut le plan de cette admirable *Histoire naturelle*, chef-d'œuvre d'éloquence et de style qui nous est envié par toute l'Europe. Il mourut à Paris en 1788, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

LE CHIEN.

LE chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher, et au désir de plaire. Il vient, en rampant, mettre aux pieds de son maître, son courage, sa force, ses talents ; il attend ses ordres pour en faire usage ; il le consulte, il l'interroge, il le supplie : un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment ; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections ; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire ; il est tout zèle, tout ardeur, tout obéissance : plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements, il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage ; loin de s'irriter ou de fuir, il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvements, aux

manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent ; il prend le ton de la maison qu'il habite ; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands, et rustre à la campagne. Toujours empressé pour son maître, et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférents, et se déclare contre ceux qui, par état, ne sont faits que pour importuner ; il les connaît aux vêtements, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié, pendant la nuit, la garde de la maison, il devient plus fier et quelquefois plus féroce ; il veille, il fait la ronde ; il sent de loin les étrangers, et, pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et par des aboiements réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat. Aussi furieux contre les hommes de proie, que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforcent d'enlever : mais content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité.

On sentira de quelle importance cette espèce est dans l'ordre de la nature, en supposant un instant qu'elle n'eût jamais existé. Comment l'homme aurait-il pu, sans le secours du chien, conquérir, dompter, réduire en esclavage les autres animaux ? Comment pourrait-il encore aujourd'hui, découvrir, chasser, détruire les bêtes sauvages et nuisibles ? Pour se mettre en sûreté, et pour se rendre maître de l'univers vivant, il a fallu commencer par se faire un parti parmi les animaux, se concilier avec douceur et par caresses, ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher et d'obéir, afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du chien, et le fruit de cet art, la conquête et la possession paisible de la terre.

La plupart des animaux ont plus d'agilité, plus de force, et même plus de courage que l'homme : la nature les a mieux munis, mieux armés ; ils ont aussi les sens, et surtout l'odorat, plus parfaits. Avoir gagné une

espèce courageuse et docile, comme celle du chien, c'est avoir acquis de nouveaux sens, et les facultés qui nous manquent. Les machines, les instruments que nous avons imaginés pour perfectionner les autres sens, pour en augmenter l'étendue, n'approchent pas de ces machines toutes faites que la nature nous présente, et qui, en suppléant à l'imperfection de notre odorat, nous ont fourni de grands et d'éternels moyens de vaincre et de régner : et le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux ; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté, l'ordre et la discipline sont le fruit de sa vigilance et de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière. Les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports ; il annonce par ses mouvements et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre ; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il recherche ses traces, il les suit pas à pas, et par des accents différents indique le temps, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Intimidé, pressé, désespérant de trouver son salut dans la fuite, l'animal se sert aussi de toutes ses facultés ; il oppose la ruse à la sagacité : jamais les ressources de l'instinct ne furent plus admirables. Pour faire perdre sa trace, il va, vient et revient sur ses pas ; il fait des bonds, il voudrait se détacher de la terre et supprimer les espaces ; il franchit d'un saut les routes, les haies, passe à la nage les ruisseaux, les rivières ; mais toujours poursuivi, et ne pouvant anéantir son corps, il cherche à

en mettre un autre à sa place : il va lui-même troubler le repos d'un voisin plus jeune et moins expérimenté, le faire lever, marcher, fuir avec lui ; et lorsqu'ils ont confondu leurs traces, lorsqu'il croit l'avoir substitué à sa mauvaise fortune, il le quitte plus brusquement encore qu'il ne l'a joint, afin de le rendre seul l'objet et la victime de l'ennemi trompé. Mais le chien, par cette supériorité que donnent l'exercice et l'éducation, par cette finesse de sentiment qui n'appartient qu'à lui, ne perd pas l'objet de sa poursuite ; il démêle les points communs, délie les nœuds du fil tortueux qui seul peut y conduire ; il voit, de l'odorat, tous les détours du labyrinthe, toutes les fausses routes où l'on a voulu l'égarer ; et, loin d'abandonner l'ennemi pour un indifférent, après avoir triomphé de la ruse, il s'indigne, il redouble d'ardeur, arrive enfin, l'attaque, et le mettant à mort, étanche dans le sang sa soif et sa haine.

L'on peut dire que le chien est le seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve ; le seul qui connaisse toujours son maître et les amis de la maison ; le seul qui, lorsqu'il arrive un inconnu, s'en aperçoive ; le seul qui entende son nom, et qui reconnaisse la voix domestique ; le seul qui ne se confie pas à lui-même ; le seul qui, lorsqu'il a perdu son maître, et qu'il ne peut le trouver, l'appelle par ses gémissements ; le seul qui, dans un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois, se souvienne du chemin, et retrouve la route ; le seul enfin, dont les talents naturels soient évidents, et l'éducation toujours heureuse.

Histoire naturelle.

LE CYGNE.

DANS toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans, la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que le

cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix : la grandeur, la majesté, la douceur, avec des puissances, des forces, du courage, et la volonté de n'en pas abuser et de ne les employer que pour la défense. Il sait combattre et vaincre, sans jamais attaquer : roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air ; il attend l'aigle, sans le provoquer, sans le craindre ; il repousse ses assauts, en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide, et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi ; tous les oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature ; il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques qui toutes semblent se ranger sous sa loi ; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel ; il plaît à tous les yeux ; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente ; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire ; nulle espèce ne le mérite mieux. La nature, en effet, n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages : coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvements flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon, tout dans le cygne respire la volupté, l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté ; tout nous l'annonce, tout le peint comme l'oiseau de l'amour ; tout justifie la spirituelle et riante mythologie d'avoir donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle des mortelles.

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître, non-seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé, et sa poitrine relevée et arrondie, semblent en effet figurer la

proue du navire fendant l'onde ; son large estomac en présente la carène ; son corps, penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière, et se relève en poupe ; sa queue est un vrai gouvernail ; ses pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes, demi-ouvertes au vent et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages ; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards, et il les captive en effet, soit que, voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée ; soit que, s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près, en étalant ses beautés, et développant ses grâces par mille mouvements doux, ondulants et suaves.

Aux avantages de la nature le cygne réunit ceux de la liberté ; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer ; libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'y établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité ; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large, ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées ; puis, quittant sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art en place des beautés vives de la nature, les cygnes étaient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau ; ils animaient, égayaient les tristes fossés des châteaux, décoraient la plupart des rivières, et même celle de la capitale, et l'on vit l'un des plus sensibles et des plus aimables de nos princes mettre au nombre de ses plaisirs celui de peupler de ces beaux oiseaux les bassins de ses maisons royales.

Histoire naturelle.

J. J. ROUSSEAU.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, l'écrivain le plus éloquent du dix-huitième siècle, né à Genève en 1712, était fils d'un horloger. Il a écrit une foule d'ouvrages du plus grand mérite, comme compositions littéraires, et dont la lecture est attrayante, mais dangereuse pour la jeunesse.

Parmi ses ouvrages on distingue son *Émile*, ou de l'éducation ; la *Nouvelle Héloïse*, ses *Confessions*, le *Contrat social*, des *Rêveries*, etc. Il mourut en 1778 à Ermenonville, à l'âge de soixante-six ans. Il fut enterré dans l'île des Peupliers, d'où son corps fut plus tard transporté au Panthéon à Paris.

LE DUEL.

GARDEZ-VOUS de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats.

En quoi consiste ce préjugé ? Dans l'opinion la plus extravagante et la plus barbare qui jamais entra dans l'esprit humain, savoir : que tous les devoirs de la société sont suppléés par la bravoure ; qu'un homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur ; qu'il est civil, humain, poli, quand il sait se battre ; que le mensonge se change en vérité ; que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, sitôt qu'on soutient tout cela le fer à la main ; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, et qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaires où la gentillesse se mêle à la cruauté, et où l'on ne tue les gens que par hasard : c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang ! Grand Dieu ! et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce ? Le veux-tu boire ?

Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers ? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques ; et le

plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer d'un bâton ? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais ; mais n'y en a-t-il que de bonnes, et n'oserait-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur ? Non, cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés ; il ne peut ni passer, ni renaître : il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est point une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme doit se régler sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre ! Que ferait celui qui veut s'y asservir dans les lieux où règne un usage contraire ? A Messine ou à Naples, il irait attendre son homme au coin d'une rue, et le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, et l'honneur n'y consiste pas à s'y faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

L'homme droit dont toute la vie est sans tache, et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre, en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée : il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récuse, et, dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres.

Les hommes si ombrageux et si prompts à provoquer les autres sont, pour la plupart, de très-malhonnetes gens, qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le

mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière.

Tel fait un effort et se présente une fois pour avoir le droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être ; il ne faut ni l'exciter ni le retenir ; l'homme de bien le porte partout avec lui, au combat contre l'ennemi, dans un cercle en faveur des absents et de la vérité, dans son lit contre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'âme qui l'inspire est d'usage dans tous les temps ; elle met toujours la vertu au-dessus des événements, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre.

Nouvelle Héloïse.

BONHEUR DE J. J. ROUSSEAU

DANS LA SOLITUDE.

QUELS temps croyez-vous que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves ? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse ; ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, et sont déjà trop loin de moi : ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bien-aimé, ma vieille chatte, les oiseaux de la campagne, les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable auteur. En me levant avant le soleil pour aller contempler son lever dans mon jardin, quand je voyais commencer une belle journée, mon premier souhait était que ni lettres ni visites n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné les matinées à divers soins, que je remplissais tous avec plaisir, parceque je pouvais les remettre à un autre temps, je me hâtais de dîner pour échapper aux importuns et me ménager une

plus longue après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardents, je partais par le grand soleil avec le fidèle Achate, pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi avant que je pusse m'esquiver; mais quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétillement de joie je commençais à respirer en me sentant sauvé, en me disant : Me voilà maître de moi le reste de ce jour ! J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert, où rien, en me montrant la main de l'homme, ne m'annonçait la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, et où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi : c'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur ; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes que je foulais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration ; le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse, et me faisait souvent redire à moi-même : *Non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.*

Mon imagination ne laissait pas longtemps déserte la terre ainsi parée ; je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur ; et, chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportais dans les asiles de la nature des hommes dignes de les habiter ; je m'en formais une société charmante dont je ne me sentais pas indigne ; je me faisais un siècle d'or à ma fantaisie, et remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie qui m'avaient laissé de doux souvenirs, et de toutes celles que mon cœur désirait encore, je m'attendrissais jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité : plaisirs délicieux si près de nous, et qui sont désormais si loin des hommes ! Oh ! si dans ces moments quelque idée de Paris, de mon siècle et de ma petite gloriole d'auteur, venait troubler mes rêveries, avec quel dédain

je les chassais à l'instant, pour me livrer sans distraction aux sentiments exquis dont mon âme était pleine ! Cependant, au milieu de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimères venait quelquefois me contrister tout à coup ; quand tous mes rêves se seraient tournés en réalité, ils ne m'auraient pas suffi : j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore : je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un certain élanement de mon cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas idée, et dont pourtant je sentais le besoin : hé bien, monsieur, cela même était une jouissance, puisque j'en étais pénétré d'un sentiment très-vif, et d'une tristesse attirante que je n'aurais pas voulu ne pas avoir.

Bientôt, de la surface de la terre j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'Être suprême qui embrassa tout ; alors, l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas : je me sentais avec une sorte de volupté accablé du poids de cet univers ; je me livrais avec attendrissement à la confusion des grandes idées ; j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace ; mon cœur resserré même dans les bornes des êtres s'y trouvait trop à l'étroit, j'étouffais dans l'univers. J'aurais voulu m'élancer dans l'infini ; je crois que, si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue, et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier quelquefois : *O grand être ! ô grand être !* sans pouvoir dire ni penser rien de plus.

Ainsi s'écoulaient dans un délire continuel les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées ; et, quand le coucher du soleil me faisait songer à la retraite, étonné de la rapidité du temps, je croyais n'avoir pas mis assez à profit ma journée ; je pensais en pouvoir jouir davantage encore, et, pour réparer le temps perdu, je me disais : *Je reviendrai demain.*

Je revenais à petits pas, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content. Je me reposais agréablement au retour en me livrant à l'impression des objets, mais sans penser, sans imaginer, sans rien faire autre chose que sentir le

calme et le bonheur de ma situation. Je trouvais mon couvert mis sur la terrasse, je soupais de grand appétit : dans mon petit domestique, nulle image de servitude et de dépendance ne troublait la bienveillance qui nous unissait tous ; mon chien lui-même était mon ami, non mon esclave ; nous avions toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a obéi ; ma gaieté durant toute la soirée témoignait que j'avais vécu seul tout le jour ; j'étais bien différent quand j'avais vu compagnie ; j'étais rarement content des autres, et jamais de moi ; le soir, j'étais grondeur et taciturne : cette remarque est de ma gouvernante ; et, depuis qu'elle me l'a dite, je l'ai toujours trouvée juste en m'observant. Enfin, après avoir fait encore le soir quelques tours dans mon jardin, ou chanté quelque air sur mon épinette, je trouvais dans mon lit un repos de corps et d'âme cent fois plus doux que le sommeil encore.

Ce sont là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie : bonheur sans amertume, sans ennui, sans regrets, et auquel j'aurais borné volontiers tout celui de mon existence. Oui, que de pareils jours remplissent pour moi l'éternité, je n'en demande point d'autres, et n' imagine pas que je sois beaucoup moins heureux dans ces ravissantes contemplations que les intelligences célestes ; mais un corps qui souffre ôte à l'esprit sa liberté : désormais je ne suis plus seul, j'ai un hôte qui m'importune ; il faut m'en délivrer pour être à moi, et l'essai que j'ai fait de ces douces jouissances ne sert plus qu'à me faire attendre avec moins d'effroi le moment de les goûter sans distraction.

Correspondance.

B A R T H É L E M Y.

L'ABBÉ JEAN-JACQUES BARTHÉLEMY, célèbre antiquaire, élégant et judicieux écrivain, naquit en 1716 à Cassis en Provence. Son chef-d'œuvre, le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, est un ouvrage immense de recherches, et qui décèle une érudition profonde. Le succès qu'obtint cet ouvrage lui ouvrit, en 1789, les portes de l'Académie française.

Il mourut en 1795, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

ÉPAMINONDAS.

ÉPAMINONDAS fut peut-être le plus grand homme que la Grèce ait produit. Et pourquoi ne pas accorder ce titre au général qui perfectionna l'art de la guerre, qui effaça la gloire des généraux les plus célèbres, et ne fut jamais vaincu que par la fortune ; à l'homme d'État qui donna aux Thébains une supériorité qu'ils n'avaient jamais eue, et qu'ils perdirent à sa mort ; au négociateur qui prit toujours dans les diètes l'ascendant sur les autres députés de la Grèce, et qui sut retenir dans l'alliance de Thèbes, sa patrie, les nations jalouses de l'accroissement de cette nouvelle puissance ; à celui qui fut aussi éloquent que la plupart des orateurs d'Athènes, aussi dévoué à sa patrie que Léonidas, et plus juste peut-être qu'Aristide lui-même ?

Le portrait fidèle de son esprit et de son cœur serait le seul éloge digne de lui ; mais qui pourrait développer cette philosophie sublime qui éclairait et dirigeait ses actions ; ce génie si étincelant de lumières, si fécond en ressources ; ces plans concertés avec tant de prudence, exécutés avec tant de promptitude ? Comment représenter encore cette égalité d'âme, cette intégrité de mœurs, cette dignité dans le maintien, et dans les manières, son attention à respecter la vérité jusque dans les moindres choses, sa douceur, sa bonté, la patience avec laquelle il supportait les injustices du peuple et celles de quelques-uns de ses amis.

Dans une vie où l'homme privé n'est pas moins admirable que l'homme public, il suffira de choisir au hasard quelques traits, qui serviront à caractériser l'un et l'autre.

Sa maison était moins l'asile que le sanctuaire de la pauvreté. Elle y régnait avec la joie pure de l'innocence, avec la paix inaltérable du bonheur, au milieu des autres vertus auxquelles elle prêtait de nouvelles forces, et qui la paraient de leur éclat. Elle y régnait dans un dénûment si absolu, qu'on aurait de la peine à le croire. Prêt à faire une irruption dans le Péloponèse, Épaminondas fut obligé de travailler à son équipage. Il emprunta cinquante drachmes ; et c'était à peu près dans le même temps qu'il rejetait avec indignation cinquante pièces d'or qu'un prince de Thessalie avait osé lui offrir. Quelques Thébains essayèrent vainement de partager leur fortune avec lui ; mais il leur faisait partager l'honneur de soulager les malheureux.

Il disait un jour à plusieurs de ses amis qu'il avait rassemblés : "Sphodrias a une fille en âge d'être mariée. Il est trop pauvre pour lui constituer une dot. Je vous ai taxés chacun en particulier suivant vos facultés. Je suis obligé de rester quelques jours chez moi ; mais, à ma première sortie, je vous présenterai cet honnête citoyen. Il est juste qu'il reçoive de vous ce bienfait, et qu'il en connaisse les auteurs." Tous souscrivirent à cet arrangement, et le quittèrent en le remerciant de sa confiance. Timagène, inquiet de ce projet de retraite, lui en demanda le motif. Il répondit simplement : "Je suis obligé de faire blanchir mon manteau." En effet, il n'en avait qu'un.

Pendant qu'il commandait l'armée, il apprit que son écuyer avait vendu la liberté d'un captif. "Rendez-moi mon bouclier," lui dit-il ; "depuis que l'argent a souillé vos mains, vous n'êtes plus fait pour me suivre dans les dangers."

Zélé disciple de Pythagore, il en imitait la frugalité. Il s'était interdit l'usage du vin, et prenait souvent un peu de miel pour toute nourriture. La musique, qu'il avait apprise sous les plus habiles maîtres, charmait quelquefois ses loisirs. Il excellait dans le jeu de la flûte ; et, dans les repas où il était prié, il chantait à son tour en s'accompagnant de la lyre.

Jamais il ne brigua ni ne refusa les charges publiques. Plus d'une fois il servit comme simple soldat sous des

généraux sans expérience, que l'intérêt lui avait fait préférer. Plus d'une fois les troupes, assiégées dans leur camp et réduites aux plus fâcheuses extrémités, implorèrent son secours. Alors il dirigeait les opérations, repoussait l'ennemi, et ramenait tranquillement l'armée, sans se souvenir de l'injustice de sa patrie, ni du service qu'il venait de lui rendre.

Il ne négligeait aucune circonstance pour relever le courage de sa nation et la rendre redoutable aux autres peuples. Avant sa première campagne du Péloponèse il engagea quelques Thébains à lutter contre les Lacédémoniens qui se trouvaient à Thèbes : les premiers eurent l'avantage ; et dès ce moment ses soldats commencèrent à ne plus craindre les Lacédémoniens. Il campait en Arcadie ; c'était en hiver. Les députés d'une ville voisine vinrent lui proposer d'y entrer, et d'y prendre des logements. "Non," dit Épaminondas à ses officiers ; "s'ils nous voyaient assis auprès du feu, ils nous prendraient pour des hommes ordinaires. Nous resterons ici malgré la rigueur de la saison. Témoins de nos luttes et de nos exercices, ils seront frappés d'étonnement."

Épaminondas, sans ambition, sans vanité, sans intérêt, éleva en peu d'années sa nation au point de grandeur où nous avons vu les Thébains. Il opéra ce prodige, d'abord par l'influence de ses vertus et de ses talents : en même temps qu'il dominait sur les esprits par la supériorité de son génie et de ses lumières, il disposait à son gré des passions des autres, parcequ'il était maître des siennes. Mais ce qui accéléra ses succès, ce fut la force de son caractère. Son âme indépendante et altière fut indignée de bonne heure de la domination que les Lacédémoniens et les Athéniens avaient exercée sur les Grecs en général, et sur les Thébains en particulier. Il leur voua une haine qu'il aurait renfermée en lui-même : mais, dès que sa patrie lui eut confié le soin de sa vengeance, il brisa les fers des nations, et devint conquérant par devoir. Il forma le projet aussi hardi que nouveau d'attaquer les Lacédémoniens jusque dans le centre de leur empire, et de les dépouiller de cette prééminence dont ils jouissaient depuis tant de siècles ; il le suivit avec obstination, au mépris de leur puissance, de leur gloire, de leurs alliés, de

leurs ennemis, qui voyaient d'un œil inquiet ces progrès rapides des Thébains.

Si la mort n'avait terminé ses jours au milieu d'un triomphe * qui ne laissait plus de ressources aux Lacédémoniens, il aurait demandé raison aux Athéniens des victoires qu'ils avaient remportées sur les Grecs, et enrichi, comme il le disait lui-même, la citadelle de Thèbes des monuments qui décorent celle d'Athènes.

Voyage d'Anacharsis.

COMBAT DES THERMOPYLES.

LÉONIDAS pressait sa marche : il voulait, par son exemple, retenir dans le devoir plusieurs villes prêtes à se déclarer pour les Perses ; il passa par les terres des Thébains, dont la foi était suspecte, et qui lui donnèrent néanmoins quatre cents hommes avec lesquels il alla se camper aux Thermopyles.

Ce pas est l'unique voie par laquelle une armée puisse pénétrer de la Thessalie dans la Locride, la Phocide, la Béotie, l'Attique, et les régions voisines.

Le chemin n'offre d'abord que la largeur nécessaire pour le passage d'un chariot ; il se prolonge ensuite entre des marais que forment les eaux de la mer et des rochers presque inaccessibles qui terminent la chaîne des montagnes connues sous le nom d'Œta.

Léonidas plaça son armée auprès du bourg d'Anthéla, rétablit le mur des Phocéens, et jeta en avant quelques troupes pour en défendre les approches. Mais il ne suffisait pas de garder le passage qui est au pied de la montagne ; il existait sur la montagne même un sentier qui commençait à la plaine de Trachis, et qui, après différents détours, aboutissait auprès du bourg d'Alpénus. Léonidas en confia la défense aux mille Phocéens qu'il avait avec lui, et qui allèrent se placer sur les hauteurs du mont Œta.

Ces dispositions étaient à peine achevées, que l'on vit l'armée de Xercès se répandre dans la Trachinie, et

* Il tomba percé d'un javelot, à la bataille de Mantinée.

couvrir la plaine d'un nombre infini de tentes. A cet aspect, les Grecs délibérèrent sur le parti qu'ils avaient à prendre. La plupart des chefs proposaient de se retirer à l'isthme ; mais Léonidas ayant rejeté cet avis, on se contenta de faire partir des courriers pour presser le secours des villes alliées.

Alors parut un cavalier perse, envoyé par Xercès pour reconnaître les ennemis. Le poste avancé des Grecs était, ce jour-là, composé des Spartiates : les uns s'exerçaient à la lutte ; les autres peignaient leur chevelure ; car leur premier soin, dans ces sortes de dangers, est de parer leurs têtes. Le cavalier eut tout le loisir d'en approcher, de les compter, de se retirer, sans qu'on daignât prendre garde à lui. Comme le mur lui dérobait la vue du reste de l'armée, il ne rendit compte à Xercès que des trois cents hommes qu'il avait vus à l'entrée du défilé.

Le roi, étonné de la tranquillité des Lacédémoniens, attendit quelques jours pour leur laisser le temps de la réflexion. Le cinquième, il écrivit à Léonidas : " Si tu veux te soumettre, je te donnerai l'empire de la Grèce." Léonidas répondit : " J'aime mieux mourir pour ma patrie, que de l'asservir." Une seconde lettre du roi ne contenait que ces mots : " Rends-moi tes armes." Léonidas écrivit au-dessous : " Viens les prendre."

Xercès, outré de colère, fait marcher les Mèdes et les Cissiens, avec ordre de prendre ces hommes en vie, et de les lui amener sur-le-champ. Quelques soldats courent à Léonidas, et lui disent : " Les Perses sont près de nous." Il répond froidement : " Dites plutôt que nous sommes près d'eux." Aussitôt il sort du retranchement avec l'élite de ses troupes et donne le signal du combat. Les Mèdes s'avancent en fureur ; leurs premiers rangs tombent percés de coups ; ceux qui les remplacent éprouvent le même sort. Les Grecs, pressés les uns contre les autres, et couverts de grands boucliers, présentent un front hérissé de longues piques. De nouvelles troupes se succèdent vainement pour les rompre. Après plusieurs attaques infructueuses, la terreur s'empare des Mèdes ; ils fuient, et sont relevés par le corps des dix mille Immortels que commandait

Hydarnès. L'action devint alors plus meurtrière. La valeur était peut-être égale de part et d'autre ; mais les Grecs avaient pour eux l'avantage des lieux et la supériorité des armes. Les piques des Perses étaient trop courtes, et leurs boucliers trop petits ; ils perdirent beaucoup de monde, et Xercès, témoin de leur fuite, s'élança, dit-on, plus d'une fois de son trône, et craignit pour son armée.

Le lendemain le combat recommença, mais avec si peu de succès de la part des Perses, que Xercès désespérait de forcer le passage. L'inquiétude et la honte agitaient son âme orgueilleuse et pusillanime, lorsqu'un habitant de ces cantons, nommé Épialtès, vint lui découvrir le sentier fatal par lequel on pouvait tourner les Grecs. Xercès, transporté de joie, détacha aussitôt Hydarnès avec le corps des Immortels. Épialtès leur sert de guide : ils partent au commencement de la nuit ; ils pénètrent dans le bois de chênes dont les flancs de ces montagnes sont couverts, et parviennent vers les lieux où Léonidas avait placé un détachement de son armée.

Hydarnès le prit pour un corps de Spartiates ; mais, rassuré par Épialtès qui reconnut les Phocéens, il se préparait au combat, lorsqu'il vit ces derniers, après une légère défense, se réfugier sur les hauteurs voisines. Les Perses continuèrent leur route.

Pendant la nuit, Léonidas avait été instruit de leur projet par des transfuges échappés du camp de Xercès ; et, le lendemain matin, il le fut de leurs succès par des sentinelles accourues du haut de la montagne. A cette terrible nouvelle, les chefs des Grecs s'assemblèrent. Comme les uns étaient d'avis de s'éloigner des Thermopyles, les autres d'y rester, Léonidas les conjura de se réserver pour des temps plus heureux, et déclara que, quant à lui et à ses compagnons, il ne leur était pas permis de quitter un poste que Sparte leur avait confié. Les Thespiens protestèrent qu'ils n'abandonneraient point les Spartiates ; les quatre cents Thébains, soit de gré, soit de force, prirent le même parti ; le reste de l'armée eut le temps de sortir du défilé.

Cependant Léonidas se disposait à la plus hardie des

entreprises : "Ce n'est point ici," dit-il à ses compagnons, "que nous devons combattre ; il faut marcher à la tente de Xercès, l'immoler, ou périr au milieu de son camp." Les soldats ne répondirent que par un cri de joie. Il leur fait prendre un repas frugal, en ajoutant : "Nous en prendrons bientôt un autre chez Pluton." Toutes ses paroles laissaient une impression profonde dans les esprits. Près d'attaquer l'ennemi, il est ému sur le sort de deux Spartiates qui lui étaient unis par le sang et par l'amitié : il donne au premier une lettre, au second une commission secrète pour les magistrats de Lacédémone. "Nous ne sommes pas ici," lui disent-ils, "pour porter des ordres, mais pour combattre ;" sans attendre sa réponse, ils vont se placer dans les rangs qu'on leur avait assignés.

Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur tête, sortent du défilé, avancent à pas redoublés dans la plaine, renversent les postes avancés, et pénètrent dans la tente de Xercès, qui avait déjà pris la fuite : ils entrent dans les tentes voisines, se répandent dans le camp, et se rassasient de carnage. La terreur qu'ils inspirent se reproduit à chaque pas, à chaque instant, avec des circonstances plus effrayantes. Des bruits sourds, des cris affreux, annoncent que les troupes d'Hydarnès sont détruites ; que toute l'armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grèce. Les plus courageux des Perses ne pouvant entendre la voix de leurs généraux, ne sachant où porter leurs pas, où diriger leurs coups, se jetaient au hasard dans la mêlée, et périssaient par les mains les uns des autres, lorsque les premiers rayons du soleil offrirent à leurs yeux le petit nombre des vainqueurs. Ils se forment aussitôt, et attaquent les Grecs de toutes parts. Léonidas tombe sous une grêle de traits. L'honneur d'enlever son corps engage un combat terrible entre ses compagnons et les troupes les plus aguerries de l'armée persane. Deux frères de Xercès, quantité de Perses, plusieurs Spartiates y perdirent la vie. • A la fin, les Grecs, quoique épuisés et affaiblis par leurs pertes, enlèvent leur général, repoussent quatre fois l'ennemi dans leur retraite ; et, après avoir gagné le défilé, franchissent le retranchement, et vont se placer sur la petite colline

qui est auprès d'Anthéa : il s'y défendirent encore quelques moments, et contre les troupes qui les suivaient, et contre celles qu'Hydarnès amenait de l'autre côté du détroit.

Pardonnez, ombres généreuses, votre mémoire subsistera plus longtemps que l'empire des Perses, auquel vous avez résisté ; et jusqu'à la fin des siècles, votre exemple produira dans les cœurs qui chérissent leur patrie le recueillement ou l'enthousiasme de l'admiration.

Avant que l'action fût terminée, quelques Thébains, à ce qu'on prétend, se rendirent aux Perses. Les Thespiens partagèrent les exploits et la destinée des Spartiates ; et cependant la gloire des Spartiates a presque éclipsé celle des Thespiens. Parmi les causes qui ont influé sur l'opinion publique, on doit observer que la résolution de périr aux Thermopyles fut dans les premiers un projet conçu, arrêté et suivi avec autant de sang-froid que de constance : au lieu que dans les seconds ce ne fut qu'une saillie de bravoure et de vertu excitée par l'exemple. Les Thespiens ne s'élevèrent au-dessus des autres hommes que parceque les Spartiates s'étaient élevés au-dessus d'eux-mêmes.

Lacédémone s'enorgueillit de la perte de ses guerriers. Tout ce qui les concerne inspire de l'intérêt. Pendant qu'ils étaient aux Thermopyles, un Trachinien, voulant leur donner une haute idée de l'armée de Xercès, leur disait que le nombre de leurs traits suffirait pour obscurcir le soleil. "Tant mieux," répondit le Spartiate Diénécès, "nous combattons à l'ombre." Un autre, envoyé par Léonidas à Lacédémone, était détenu au bourg d'Alpénus par une fluxion sur les yeux. On vint lui dire que le détachement d'Hydarnès était descendu de la montagne et pénétrait dans le défilé : il prend aussitôt ses armes, ordonne à son esclave de le conduire à l'ennemi, l'attaque au hasard, et reçoit la mort qu'il en attendait.

Deux autres, également absents par ordre du général, furent soupçonnés, à leur retour, de n'avoir pas fait tous leurs efforts pour se trouver au combat. Ce doute les couvrit d'infamie. L'un s'arracha la vie ; l'autre n'eut

d'autre ressource que de la perdre quelque temps après la bataille de Platée.

Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante : il apprit aux Grecs le secret de leurs forces, aux Perses celui de leur faiblesse. Xercès, effrayé d'avoir une si grande quantité d'hommes et si peu de soldats, ne le fut pas moins d'apprendre que la Grèce renfermait dans son sein une multitude de défenseurs aussi intrépides que les Thespiens, et huit mille Spartiates semblables à ceux qui venaient de périr. D'un autre côté, l'étonnement dont ces derniers remplirent les Grecs se changea bientôt en un désir violent de les imiter. L'ambition de la gloire, l'amour de la patrie, toutes les vertus furent portées au plus haut degré, et les âmes à une élévation jusqu'alors inconnue. C'est là le temps des grandes choses, et ce n'est pas celui qu'il faut choisir pour donner des fers à des peuples animés de si nobles sentiments.

Voyage d'Anacharsis.

MARMONTEL.

JEAN-FRANÇOIS MARMONTEL, membre et secrétaire-perpétuel de l'Académie française, littérateur distingué, naquit à Bord en Limousin en 1719, et mourut en 1799. Il a fait des opéras et des tragédies, mais ses ouvrages les plus connus sont les *Contes moraux*, *Bélisaire*, les *Incas*, et ses *Éléments de littérature*.

BÉLISAIRE

DANS UN CHÂTEAU DE LA THRACE.

DANS la vieillesse de Justinien, l'empire, épuisé par de longs efforts, approchait de sa décadence. Toutes les parties de l'administration étaient négligées ; les lois étaient en oubli, les finances au pillage, la discipline militaire à l'abandon. L'empereur, lassé de la guerre, achetait

de tous côtés la paix au prix de l'or, et laissait dans l'inaction le peu de troupes qui lui restaient, comme inutiles et à charge à l'état. Les chefs de ces troupes délaissées se dissipaient dans les plaisirs; et la chasse, qui leur retraçait la guerre, charmait l'ennui de leur oisiveté.

Un soir, après cet exercice, quelques-uns d'entre eux soupaient ensemble dans un château de la Thrace, lorsqu'on vint leur dire qu'un vieillard aveugle, conduit par un enfant, demandait l'hospitalité. La jeunesse est compatissante; ils firent entrer le vieillard. On était en automne; et le froid, qui déjà se faisait sentir, l'avait saisi: on le fit asseoir auprès du feu.

Le souper continue; les esprits s'animent; on commence à parler des malheurs de l'état. Ce fut un champ vaste pour la censure; et la vanité mécontente se donna toute liberté. Chacun exagérait ce qu'il avait fait et ce qu'il aurait fait encore, si l'on n'eût pas mis en oubli ses services et ses talents. Tous les malheurs de l'empire venaient, à les en croire, de ce qu'on n'avait pas su employer des hommes comme eux. Ils gouvernaient le monde en buvant, et chaque nouvelle coupe de vin rendait leurs vues plus infaillibles.

Le vieillard, assis au coin du feu, les écoutait, et souriait avec pitié. L'un d'eux s'en aperçut, et lui dit: "Bon homme, vous avez l'air de trouver plaisant ce que nous disons là?"—"Plaisant: non," dit le vieillard, "mais un peu léger, comme il est naturel à votre âge." Cette réponse les interdit: "Vous croyez avoir à vous plaindre," poursuivit-il, "et je crois comme vous qu'on a tort de vous négliger; mais c'est le plus petit mal du monde. Plaignez-vous de ce que l'empire n'a plus sa force et sa splendeur; de ce qu'un prince, consumé de soins, de veilles et d'années, est obligé, pour voir et pour agir, d'employer des yeux et des mains infidèles. Mais dans cette calamité générale, c'est bien la peine de penser à vous!"—"Dans votre temps," reprit l'un des convives, "ce n'était donc pas l'usage de penser à soi? Hé bien! la mode en est venue, et l'on ne fait plus que cela."—"Tant pis," dit le vieillard; "et s'il en est ainsi, en vous négligeant on vous rend justice."—"Est-ce pour insulter les gens," lui dit le même, "qu'on leur demande l'hospitalité?"—"Je ne vous insulte point," dit le

vieillard ; “ je vous parle en ami, et je paie mon asile en vous disant la vérité.”

Le jeune Tibère, qui depuis fut un empereur vertueux, était du nombre des chasseurs. Il fut frappé de l'air vénérable de cet aveugle à cheveux blancs. “ Vous nous parlez,” lui dit-il, “ avec sagesse, mais avec un peu de rigueur ; et ce dévouement que vous exigez est une vertu, mais non pas un devoir.” — “ C'est un devoir de votre état,” reprit l'aveugle avec fermeté, “ ou plutôt c'est la base de vos devoirs et de toute vertu militaire. Celui qui se dévoue pour sa patrie doit la supposer insolvable ; car ce qu'il expose pour elle est sans prix. Il doit même s'attendre à la trouver ingrate ; car si le sacrifice qu'il lui fait n'était pas généreux, il serait insensé. Il n'y a que l'amour de la gloire, l'enthousiasme de la vertu qui soient dignes de vous conduire. Et alors que vous importe comment vos services seront reçus ? La récompense en est indépendante des caprices d'un ministre et du discernement d'un souverain. Que le soldat soit attiré par le vil appât du butin ; qu'il s'expose à mourir pour avoir de quoi vivre : je le conçois. Mais vous, qui, nés dans l'abondance, n'avez qu'à vivre pour jouir, en renonçant aux délices d'une molle oisiveté pour aller essuyer tant de fatigues et affronter tant de périls, estimez-vous assez peu ce noble dévouement pour exiger qu'on vous le paie ? ne voyez-vous pas que c'est l'avilir ? Quiconque s'attend à un salaire est esclave : la grandeur du prix n'y fait rien ; et l'âme qui s'apprécie un talent est aussi vénale que celle qui se donne pour une obole. Ce que je dis de l'intérêt, je le dis de l'ambition ; car les honneurs, les titres, le crédit, la faveur du prince, tout cela est une solde, et qui l'exige se fait payer. Il faut se donner ou se vendre ; il n'y a point de milieu. L'un est un acte de liberté, l'autre un acte de servitude : c'est à vous de choisir celui qui vous convient.” — “ Ainsi, bon homme, vous mettez,” lui dit-on, “ les souverains bien à leur aise.” — “ Si je parlais aux souverains,” reprit l'aveugle, “ je leur dirais que si votre devoir est d'être généreux, le leur est d'être justes.” — “ Vous avouez donc qu'il est juste de récompenser les services ? ” — “ Oui ; mais c'est à celui qui les a reçus d'y penser : tant pis pour lui s'il les oublie. Et puis, qui de

nous est sûr, en pesant les siens, de tenir la balance égale? Par exemple, dans votre état, pour que tout le monde se crût placé et fût content, il faudrait que chacun commandât, et que personne n'obéît : or cela n'est guère possible. Croyez-moi, le gouvernement peut quelquefois manquer de lumières et d'équité ; mais il est encore plus juste et plus éclairé dans ses choix, que si chacun de vous en était cru sur l'opinion qu'il a de lui-même.” — “Et qui êtes-vous, pour nous parler ainsi?” lui dit, en haussant le ton, le jeune maître du château.

— “Je suis Bélisaire,” répondit le vieillard.

Qu'on s'imagine, au nom de ce héros tant de fois vainqueur dans les trois parties du monde, quels furent l'étonnement et la confusion de ces jeunes gens. L'immobilité, le silence, exprimèrent d'abord le respect dont ils étaient frappés ; et, oubliant que Bélisaire était aveugle, aucun d'eux n'osait lever les yeux sur lui. “O grand homme !” lui dit enfin Tibère, “que la fortune est injuste et cruelle ! Quoi ! vous, à qui l'empire a dû pendant trente ans sa gloire et ses prospérités, c'est vous que l'on ose accuser de révolte et de trahison, vous qu'on a traîné dans les fers, qu'on a privé de la lumière ! Et c'est vous qui venez nous donner des leçons de dévouement et de zèle !” — “Et qui voulez-vous donc qui vous en donne ?” dit Bélisaire, “les esclaves de la faveur ?” — “Ah, quelle honte ! ah, quel excès d'ingratitude !” poursuivit Tibère : l'ave nir ne le croira jamais.” — “Il est vrai,” dit Bélisaire, “qu'on m'a un peu surpris : je ne croyais pas être si mal traité. Mais je comptais mourir en servant l'état ; et mort ou aveugle, cela revient au même. Quand je me suis dévoué à ma patrie, je n'ai pas excepté mes yeux. Ce qui m'est plus cher que la lumière et que la vie, ma renommée, et surtout, ma vertu, n'est pas au pouvoir de mes persécuteurs. Ce que j'ai fait peut être effacé de la mémoire de la cour ; il ne le sera point de la mémoire des hommes : et quand il le serait, je m'en souviens, et c'est assez.”

Les convives, pénétrés d'admiration, pressèrent le héros de se mettre à table : “Non,” leur dit-il : “à mon âge, la bonne place est le coin du feu.” On voulut lui faire accepter le meilleur lit du château ; il ne voulut que de la

paille : “ J’ai couché plus mal quelquefois,” dit-il ; “ ayez seulement soin de cet enfant qui me conduit, et qui est plus délicat que moi.”

Le lendemain, Bélisaire partit dès que le jour put éclairer son guide, et avant le réveil de ses hôtes, que la chasse avait fatigués. Instruits de son départ, ils voulaient le suivre et lui offrir un char commode, avec tous les secours dont il aurait besoin. “ Cela est inutile,” dit le jeune Tibère ; “ il ne nous estime pas assez pour daigner accepter nos dons.” C’était sur l’âme de ce jeune homme que l’extrême vertu, dans l’extrême malheur, avait fait le plus d’impression.

Bélisaire.

T H O M A S.

ANTOINE-LÉONARD THOMAS, littérateur distingué, naquit à Clermont-Ferrand en 1732. Il fut d’abord professeur au collège Beauvais, à Paris, et obtint ensuite une sinécure qui lui permit de se livrer à son goût pour la littérature. Il remporta cinq fois le prix d’éloquence à l’Académie française, où il fut admis en 1767.

Nous avons de lui les *Éloges* de quelques grands hommes, des *Épîtres* et des *Odes* dont la plus remarquable est celle sur le temps. Il mourut en 1785, à l’âge de cinquante-trois ans.

DESTINÉE DES GRANDS HOMMES.

HOMMES de génie, de quelque pays que vous soyez, voilà votre sort : les malheurs, les persécutions, les injustices, le mépris des cours, l’indifférence du peuple, les calomnies de vos rivaux ou de ceux qui croiront l’être, l’indigence, l’exil, et peut-être une mort obscure à cinq cents lieues de votre patrie, voilà ce que je vous annonce. Faut-il que pour cela vous renonciez à éclairer les hommes ? Non, sans doute ; et, quand vous le voudriez, en êtes-vous les maîtres ? Êtes-vous les maîtres de dompter votre génie et de résister à cette impulsion rapide et terrible qu’il vous donne ? N’êtes-vous pas nés

pour penser, comme le soleil pour répandre sa lumière ? n'avez-vous pas reçu comme lui votre mouvement ? Obéissez donc à la loi qui vous domine, et gardez-vous de vous croire infortunés. Que sont tous vos ennemis auprès de la vérité ? Elle est éternelle, et le reste passe. La vérité fait votre récompense ; elle est l'aliment de votre génie, elle est le soutien de vos travaux. Des milliers d'hommes, ou insensés, ou indifférents, ou barbares, vous persécutent ou vous méprisent ; mais, dans le temps, il y a des âmes avec qui les vôtres correspondent d'un bout de la terre à l'autre. Songez qu'elles souffrent et pensent avec vous ; songez que les Socrate et les Platon, morts il y a deux mille ans, sont vos amis ; songez que dans les siècles à venir, il y aura d'autres âmes qui vous entendront de même, et que leurs pensées seront les vôtres. Vous ne formez qu'un peuple et qu'une famille avec tous les grands hommes qui furent autrefois ou qui seront un jour. Votre sort n'est pas d'exister dans un point de l'espace ou de la durée ; vivez pour tous les pays et pour tous les siècles ; étendez votre vie sur celle du genre humain ; portez vos idées encore plus haut : ne voyez-vous point le rapport qui est entre Dieu et votre âme ? Prenez devant lui cette assurance qui sied si bien à un ami de la vérité. Quoi ! Dieu vous voit, vous entend, vous approuve, et vous seriez malheureux ! Enfin, s'il vous faut le témoignage des hommes, j'ose encore vous le promettre, non point faible et incertain comme il l'est pendant ce rapide instant de la vie, mais universel et durable pendant la vie des siècles. Voyez la postérité qui s'avance, et qui dit à chacun de vous : "Essuie tes larmes ; je viens te rendre justice et finir tes maux ; c'est moi qui fais la vie des grands hommes ; c'est moi qui ai vengé Descartes de ceux qui l'outrageaient ; c'est moi qui, du milieu des rochers et des glaces, ai transporté ses cendres dans Paris ; c'est moi qui flétris les calomniateurs et anéantis les hommes qui abusent de leur pouvoir ; c'est moi qui regarde avec mépris ces mausolées élevés dans plusieurs temples à des hommes qui n'ont été que puissants, et qui honore comme sacrée la pierre brute qui couvre la cendre de l'homme de génie. Souviens-toi que ton âme est immortelle, et que ton nom le sera. Le

temps fuit, les moments se succèdent, le songe de la vie s'écoule. Attends, et tu vas vivre, et tu pardonneras à ton siècle ses injustices, aux oppresseurs leur cruauté, à la nature de t'avoir choisi pour instruire et pour éclairer les hommes."

Éloge de Descartes.

BERNARDIN DE ST.-PIERRE.

JACQUES-HENRI BERNARDIN DE SAINT-PIERRE naquit au Havre, le 19 janvier 1737. Il fut nommé intendant du *Jardin des Plantes* en 1792, professeur à l'*École normale* en 1794, et membre de l'Institut en 1795.

Il a laissé un nom justement célèbre par des écrits pleins de grâce, de sentiment et de fraîcheur. Nous lui devons les *Études de la Nature*, les *Harmonies de la Nature*, la *Chaumière Indienne*, et *Paul et Virginie*, vrai diamant de la littérature française.

Il mourut à Éragny, aux bords de l'Oise, en 1814, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

LA SOLITUDE.

LA solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés, divisées par tant de préjugés, l'âme est dans une agitation continuelle; elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes et contradictoires, dont les membres d'une société ambitieuse et misérable cherchent à se subjuguier les uns les autres. Mais, dans la solitude, elle dépose ces illusions étrangères qui la troublent; elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature et de son auteur. Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa première

limpidité, et, redevenue transparente, réfléchit, avec ses propres rivages, la verdure de la terre et la lumière des cieux.

Je passe donc mes jours loin des hommes que j'ai voulu servir, et qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe et quelques cantons de l'Amérique et de l'Afrique, je me suis fixé dans cette île peu habitée, séduit par sa douce température et par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt, au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains, une rivière qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins et à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celle de quelques bons livres qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde même que j'ai quitté : ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitans si misérables ; et, par la comparaison que je fais de leur sort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde. Mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, et que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus, je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours, par mes conseils, comme un passant, sur le bord d'un torrent, tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guère trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes ; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce vain fantôme qui l'égare, et il se plaint ensuite au ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût enivré de ses propres misères. Ils m'écoutaient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderais à acquérir de la gloire ou de la fortune ; mais, voyant que je ne voulais leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvaient moi-même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur : ils blâmaient ma vie solitaire : ils prétendaient qu'eux seuls étaient

utiles aux hommes ; et ils s'efforçaient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais si je me communique à tout le monde, je ne m'en livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour servir de leçon à moi-même. Je repasse, dans le calme présent, les agitations passées de ma propre vie auxquelles j'ai donné tant de prix ; les protections, la fortune, la réputation, les voluptés, et les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vus disputer avec fureur ces chimères, et qui ne sont plus, aux flots de ma rivière, qui se brisent en écumant contre les rochers de son lit et disparaissent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au fleuve du temps, vers l'océan de l'avenir qui n'a plus de rivages ; et, par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son auteur, et j'espère dans un autre monde de plus heureux destins.

Paul et Virginie.

UN NAUFRAGE A L'ÎLE-DE-FRANCE.

Nous nous mîmes en route vers le nord de l'île. Il faisait une chaleur étouffante. La lune était levée ; on voyait autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel était d'une obscurité affreuse. On distinguait, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassaient vers le milieu de l'île, et venaient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre ; mais ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étaient des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvais douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout ; et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avait précédé.

Nous nous hâtions d'avancer, sans dire un mot, et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit

nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la poudre-d'Or. Les flots s'y brisaient avec un bruit épouvantable ; ils en couvraient les rochers et les grèves d'écume d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avait tirées bien avant sur le sable

Tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguait au zénith étaient, à leur centre, d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissait des cris des paille-en-cus, des frégates, des coupeurs d'eau, et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venaient, de tous les points de l'horizon, chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : Voilà l'ouragan ! et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal. Le Saint-Géran parut alors à découvert avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenue sur son arrière. Il était mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en-deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'Ile-de-France, et qu'il avait franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avait passé avant lui. Il présentait son avant aux flots qui venaient de la pleine mer, et à chaque lame d'eau qui s'engageait dans le canal, sa proue se soulevait tout entière, de sorte qu'on en voyait la carène en l'air ; mais, dans ce mouvement, sa poupe, venant à plonger, disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position, où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage, dont il était séparé par de hauts-fonds semés de récifs. Chaque lame qui venait briser sur la côte s'avancait en mugissant, jusqu'au fond des anses, et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans les terres ; puis

venant à se retirer, elle découvrait une grande partie du lit du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses à plus de six pieds de hauteur, et le vent, qui balayait la surface, les portait, par-dessus l'escarpement du rivage, à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit de la neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête ; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament ; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva. Les câbles de son avant rompirent ; et, comme il n'était plus retenu que par une seule aussière, il fut jeté sur les rochers à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. O jour affreux ! hélas ! tout fut englouti.

Paul et Virginie.

CONSOLATIONS ADRESSÉES A PAUL,

APRÈS LA PERTE DE VIRGINIE.

LA mort, mon fils, est un bien pour tous les hommes ; elle est la nuit de ce jour inquiet qu'on appelle la vie. C'est dans le sommeil de la mort que reposent pour jamais les maladies, les douleurs, les chagrins, les craintes, qui agitent sans cesse les malheureux vivans. Examinez les hommes qui paraissent les plus heureux ; vous verrez qu'ils ont acheté leur prétendu bonheur bien chèrement : la considération publique, par des maux

domestiques ; la fortune, par la perte de la santé ; le plaisir si rare d'être aimé, par des sacrifices continuels ; et souvent, à la fin d'une vie sacrifiée aux intérêts d'autrui, ils ne voient autour d'eux que des amis faux et des parents ingrats. Mais Virginie a été heureuse jusqu'au dernier moment. Elle l'a été avec nous par les biens de la nature ; loin de nous, par ceux de la vertu ; et même, dans le moment terrible où nous l'avons vue périr, elle était encore heureuse ; car, soit qu'elle jetât les yeux sur une colonie entière, à qui elle causait une désolation universelle, ou sur vous qui couriez avec tant d'intrépidité à son secours, elle a vu combien elle nous était chère à tous. Elle s'est fortifiée contre l'avenir par le souvenir de l'innocence de sa vie, et elle a reçu le prix que le ciel réserve à la vertu, un courage supérieur au danger. Elle a présenté à la mort un visage serein.

Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les événements de la vie à supporter, pour faire voir qu'elle seule peut en faire usage, et y trouver du bonheur et de la gloire. Quand il lui réserve une réputation illustre, il l'élève sur un grand théâtre, et la met aux prises avec la mort ; alors son courage sert d'exemple, et le souvenir de ses malheurs reçoit à jamais un tribut de larmes de la postérité. Voilà le monument immortel qui lui est réservé sur une terre où tout passe, et où la mémoire même de la plupart des rois est bientôt ensevelie dans un éternel oubli.

Mais Virginie existe encore. Mon fils, voyez que tout change sur la terre ; et que rien ne s'y perd. Aucun art humain ne pourrait anéantir la plus petite particule de matière, et ce qui fut raisonnable, sensible, aimant, vertueux, religieux, aurait péri, lorsque les élémens dont il était revêtu sont indestructibles ! Ah ! si Virginie a été heureuse avec nous, elle l'est maintenant bien davantage. Il y a un Dieu, mon fils : toute la nature l'annonce ; je n'ai pas besoin de vous le prouver. Il n'y a que la méchanceté des hommes qui leur fasse nier une justice qu'ils craignent. Son sentiment est dans votre cœur, ainsi que ses ouvrages sont sous vos yeux. Croyez-vous que cette même puissance, qui avait revêtu cette

âme si noble d'une forme si belle, où vous sentiez un art divin, n'aurait pu la tirer des flots ? que celui qui a arrangé le bonheur actuel des hommes par des lois que vous ne connaissez pas, ne puisse en préparer un autre à Virginie par des lois qui vous sont également inconnues ? Quand nous étions dans le néant, si nous eussions été capables de penser, aurions-nous pu nous former une idée de notre existence ? et maintenant que nous sommes dans cette existence ténébreuse et fugitive, pouvons-nous prévoir ce qu'il y a au-delà de la mort, par où nous en devons sortir ? Dieu a-t-il besoin, comme l'homme, du petit globe de notre terre pour servir de théâtre à son intelligence et à sa bonté ? et n'a-t-il pu propager la vie humaine que dans les champs de la mort ? Il n'y a pas dans l'Océan une seule goutte d'eau qui ne soit pleine d'êtres vivans qui ressortissent à nous ; et il n'existerait rien pour nous parmi tant d'astres qui roulent sur nos têtes ! Quoi ! il n'y aurait d'intelligence suprême et de bonté divine précisément que là où nous sommes ; et, dans ces globes rayonnans et innombrables, dans ces champs infinis de lumière qui les environnent, que ni les orages ni les nuits n'obscurcissent, jamais il n'y aurait qu'un espace vain et un néant éternel ! Si nous, qui ne nous sommes rien donné, osions assigner des bornes à la puissance de laquelle nous avons tout reçu, nous pourrions croire que nous sommes ici sur les limites de son empire, où la vie se débat avec la mort, et l'innocence avec la tyrannie.

Sans doute il est quelque part un lieu où la vertu reçoit sa récompense. Virginie maintenant est heureuse. Ah ! si du séjour des anges elle pouvait se communiquer à vous, elle vous dirait, comme dans ses adieux : O Paul ! la vie n'est qu'une épreuve. J'ai été trouvée fidèle aux lois de la nature, de l'amour et de la vertu. J'ai traversé les mers pour obéir à mes parents ; j'ai renoncé aux richesses pour conserver ma foi ; et j'ai mieux aimé perdre la vie que de violer la pudeur. Le ciel a trouvé ma carrière suffisamment remplie. J'ai échappé pour toujours à la pauvreté, à la calomnie, aux tempêtes, au spectacle des douleurs d'autrui. Aucun des maux qui effraient les hommes ne peut plus désormais m'atteindre ; et

vous me plaignez ! Je suis pure et inaltérable comme une particule de lumière ; et vous me rappelez dans la nuit de la vie ! O Paul ! ô mon ami ; souviens-toi de ces jours de bonheur, où dès le matin nous goûtions la volupté des cieux, se levant avec le soleil sur les pitons de ces rochers, et se répandant avec ses rayons au sein de nos forêts. Nous éprouvions un ravissement dont nous ne pouvions comprendre la cause. Dans nos souhaits innocents nous désirions être tout vue, pour jouir des riches couleurs de l'aurore ; tout odorat, pour sentir les parfums de nos plantes ; tout ouïe, pour entendre les concerts de nos oiseaux ; tout cœur, pour reconnaître ces bienfaits. Maintenant à la source de la beauté d'où découle tout ce qui est agréable sur la terre, mon âme voit, goûte, entend, touche immédiatement ce qu'elle ne pouvait sentir alors que par de faibles organes. Ah ! quelle langue pourrait décrire ces rivages d'un orient éternel que j'habite pour toujours ! Tout ce qu'une puissance infinie et une bonté céleste ont pu créer pour consoler un être malheureux, tout ce que l'amitié d'une infinité d'êtres, réjouis de la même félicité, peut mettre d'harmonie dans des transports communs, nous l'éprouvons sans mélange. Soutiens donc l'épreuve qui t'est donnée, afin d'accroître le bonheur de ta Virginie par des amours qui n'auront plus de terme, par un hymen dont les flambeaux ne pourront plus s'éteindre. Là j'apaiserai tes regrets ; là j'essuierai tes larmes. O mon ami ! mon jeune époux : élève ton âme vers l'infini pour supporter des peines d'un moment.

Paul et Virginie.

LA VIE D'UN PARIA DANS L'INDE.

J'ALLAIS dans les bois et le long des rivières chercher à manger ; mais je n'y recueillais le plus souvent que quelque fruit sauvage, et j'avais à craindre les bêtes féroces : ainsi je connus que la nature n'avait presque rien fait pour l'homme seul, et qu'elle avait attaché mon existence à cette même société qui me rejetait de son sein. Je fréquentais alors les champs abandonnés, qui

sont en grand nombre dans l'Inde, et j'y rencontrais toujours quelque plante comestible qui avait survécu à la ruine de ses cultivateurs. Je voyageais ainsi de province en province, assuré de trouver partout ma subsistance dans les débris de l'agriculture. Quand je trouvais les semences de quelque végétal utile, je les ressemais, en disant : Si ce n'est pas pour moi ce sera pour d'autres. Je me trouvais moins misérable en voyant que je pouvais faire quelque bien. Il y avait une chose que je désirais passionnément, c'était d'entrer dans quelques villes. J'admiraïs de loin leurs remparts et leurs tours, le concours prodigieux de barques sur leurs rivières, et de caravanes sur leurs chemins, chargées de marchandises qui y abordaient de tous les points de l'horizon ; les troupes de gens de guerre, qui y venaient monter la garde du fond des provinces ; les marches des ambassadeurs avec leurs suites nombreuses, qui y arrivaient des royaumes étrangers pour y notifier des événements heureux, ou pour y faire des alliances. Je m'approchais le plus qu'il m'était permis de leurs avenues, contemplant avec étonnement les longues colonnes de poussière que tant de voyageurs y faisaient lever, et je tressaillais de désir à ce bruit confus qui sort des grandes villes, et qui, dans les campagnes voisines, ressemble au murmure des flots qui se brisent sur les rivages de la mer. Je me disais : Une congrégation d'hommes de tant d'états différents, qui mettent en commun leur industrie, leurs richesses, et leur joie, doit faire d'une ville un séjour de délices. Mais, s'il ne m'est pas permis d'en approcher pendant le jour, qui m'empêche d'y entrer pendant la nuit ? Une faible souris, qui a tant d'ennemis, va et vient où elle veut à la faveur des ténèbres ; elle passe de la cabane du pauvre dans les palais des rois. Pour jouir de la vie, il lui suffit de la lumière des étoiles ; pourquoi me faut-il celle du soleil ?

C'était aux environs de Delhi que je faisais ces réflexions ; elles m'enhardirent au point que j'entrai dans la ville avec la nuit : j'y pénétrai par la porte de Lahor. D'abord je parcourus une longue rue solitaire, formée, à droite et à gauche, de maisons bordées de terrasses, portées par des arcades, où sont les boutiques des marchands.

De distance à autre, je rencontrais de grands caravansérails bien fermés, et de vastes bazars ou marchés, où régnait le plus grand silence. En approchant de l'intérieur de la ville, je traversai le superbe quartier des omrhas, rempli de palais et de jardins situés le long de la Gemna. Tout y retentissait du bruit des instruments et des chansons des bayadères, qui dansaient sur les bords du fleuve à la lueur des flambeaux. Je me présentai à la porte d'un jardin pour jouir d'un si doux spectacle, mais j'en fus repoussé par des esclaves, qui en chassaient les misérables à coups de bâton. En m'éloignant du quartier des grands, je passai près de plusieurs pagodes de ma religion, où un grand nombre d'infortunés, prosternés à terre, se livraient aux larmes. Je me hâtai de fuir à la vue de ces monuments de la superstition et de la terreur. Plus loin, les voix perçantes des mollahs, qui annonçaient du haut des airs les heures de la nuit, m'apprirent que j'étais au pied des minarets d'une mosquée. Près de là étaient les factoreries des Européens avec leurs pavillons, et des gardiens qui criaient sans cesse Kaber-dar! prenez garde à vous! Je côtoyai ensuite un grand bâtiment, que je reconnus pour une prison, au bruit des chaînes et aux gémissements qui en sortaient. J'entendis bientôt les cris de la douleur dans un vaste hôpital, d'où l'on sortait des chariots pleins de cadavres. Chemin faisant, je rencontrai des voleurs qui fuyaient le long des rues; des patrouilles de garde qui couraient après eux; des groupes de mendiants qui, malgré les coups de rotin, sollicitaient aux portes des palais quelques débris de leurs festins. Enfin, après une longue marche dans la même rue, je parvins à une place immense, qui entoure la forteresse habitée par le grand-mogol. Elle était couverte des tentes des rajahs ou nababs de sa garde, et de leurs escadrons, distingués les uns des autres par des flambeaux, des étendards, et de longues cannes terminées par des queues de vaches du Thibet. Un large fossé plein d'eau, et hérissé d'artillerie, faisait, comme la place, le tour de la forteresse. Je considérais, à la clarté des feux de la garde, les tours du château qui s'élevaient jusqu'aux nues, et la longueur de ses remparts qui se perdaient dans l'horizon. J'aurais

bien voulu y pénétrer, mais de grands korahs, ou fouets, suspendus à des poteaux, m'ôtèrent même le désir de mettre le pied dans la place. Je me tins donc à une de ses extrémités, auprès de quelques nègres esclaves, qui me permirent de me reposer auprès d'un feu autour duquel ils étaient assis. De là je considérai avec admiration le palais impérial, et je me dis : C'est donc ici que demeure le plus heureux des hommes ! c'est pour son obéissance, que tant de religions prêchent ; pour sa gloire, que tant d'ambassadeurs arrivent ; pour ses trésors, que tant de provinces s'épuisent ; pour ses voluptés, que tant de caravanes voyagent ; et pour sa sûreté, que tant d'hommes armés veillent en silence !

Pendant que je faisais ces réflexions, une longue colonne de feu s'éleva tout-à-coup des cuisines du sérail : ses tourbillons de fumée se confondaient avec les nuages, et sa lueur rouge éclairait les tours de la forteresse, ses fossés, la place, les minarets des mosquées, et s'étendait jusqu'à l'horizon. Aussitôt les grosses timbales de cuivre, et les karnas ou grands hautbois de la garde, sonnèrent l'alarme avec un bruit épouvantable : des escadrons de cavalerie se répandirent dans la ville, enfonçant les portes des maisons voisines du château, et forçant, à grands coups de korahs, leurs habitants d'accourir au feu. J'éprouvai aussi moi-même combien le voisinage des grands est dangereux aux petits. Les grands sont comme le feu, qui brûle même ceux qui lui jettent de l'encens, s'ils en approchent de trop près. Je voulus m'échapper ; mais toutes les avenues de la place étaient fermées. Il m'eût été impossible d'en sortir, si, par la providence de Dieu, le côté où je m'étais mis n'eût été celui du sérail. Comme les eunuques en déménageaient les femmes sur des éléphants, ils facilitèrent mon évasion ; car si partout les gardes obligeaient, à coups de fouet, les hommes de venir au secours du château, les éléphants, à coups de trompe, les forçaient de s'en éloigner. Ainsi, tantôt poursuivi par les uns, tantôt repoussé par les autres, je sortis de cet affreux chaos ; et, à la clarté de l'incendie, je gagnai l'autre extrémité du faubourg, où, sous des huttes, loin des grands, le peuple reposait en paix de ses travaux. Ce fut là que je commençai à respirer. Je me dis : J'ai donc vu une ville ! j'ai vu le demeure des

maîtres des nations ! Oh ! de combien de maîtres ne sont-ils pas eux-mêmes les esclaves ! ils obéissent, jusque dans le temps du repos, aux voluptés, à l'ambition, à la superstition, à l'avarice : ils ont à craindre, même dans le sommeil, une foule d'êtres misérables et malfaisants dont ils sont entourés, des voleurs, des mendiants, des incendiaires, et jusqu'à leurs soldats, leurs grands, et leurs prêtres. Que doit-ce être d'une ville pendant le jour, si elle est ainsi troublée pendant la nuit ? Les maux de l'homme croissent avec ses jouissances : combien l'empereur, qui les réunit toutes, n'est-il pas à plaindre ! Il a à redouter les guerres civiles et étrangères, et les objets mêmes qui font sa consolation et sa défense, ses généraux, ses gardes, ses mollahs, ses femmes, et ses enfants. Les fossés de sa forteresse ne sauraient arrêter les fantômes de la superstition ; ni ses éléphants, si bien dressés, repousser loin de lui les noirs soucis. Pour moi, je ne crains rien de tout cela : aucun tyran n'a d'empire ni sur mon corps, ni sur mon âme. Je puis servir Dieu suivant ma conscience, et je n'ai rien à redouter d'aucun homme, si je ne me tourmente moi-même : en vérité, un paria est moins malheureux qu'un empereur. En disant ces mots, les larmes me vinrent aux yeux ; et tombant à genoux, je remerciai le ciel, qui, pour m'apprendre à supporter mes maux, m'en avait montré de plus intolérables que les miens.

Depuis ce temps, je n'ai fréquenté dans Delhi que les faubourgs. De là je voyais les étoiles éclairer les habitations des hommes et se confondre avec leurs feux, comme si le ciel et la ville n'eussent fait qu'un même domaine. Quand la lune venait éclairer ce paysage, j'y apercevais d'autres couleurs que celles du jour. J'admirais les tours, les maisons, et les arbres, à la fois argentés et couverts de crêpes, qui se reflétaient au loin dans les eaux de la Gemna. Je parcourais en liberté de grands quartiers solitaires et silencieux, et il me semblait alors que toute la ville était à moi. Cependant l'humanité m'y aurait refusé une poignée de riz, tant la religion m'y avait rendu odieux ! Ne pouvant donc trouver à vivre parmi les vivants, j'en cherchais parmi les morts ; j'allais dans les cimetières manger sur les tombeaux les mets offerts par la piété des parents. C'était dans ces lieux que j'aimais à réfléchir.

Je me disais : C'est ici la ville de la paix ; ici ont disparu la puissance et l'orgueil ; l'innocence et la vertu sont en sûreté ; ici sont mortes toutes les craintes de la vie, même celle de mourir : c'est ici l'hôtellerie où pour toujours le charretier a dételé, et où le paria repose. Dans ces pensées, je trouvais la mort désirable, et je venais à mépriser la terre. Je considérais l'orient d'où sortait à chaque instant une multitude d'étoiles. Quoique leurs destins me fussent inconnus, je sentais qu'ils étaient liés avec ceux des hommes, et que la nature qui a fait ressortir à leurs besoins tant d'objets qu'ils ne voient pas, y avait au moins attaché ceux qu'elle offrait à leur vue. Mon âme s'élevait donc dans le firmament avec les astres ; et lorsque l'aurore venait joindre à leurs douces et éternelles clartés ses teintes de rose, je me croyais aux portes du ciel. Mais dès que ses feux doraient les sommets des pagodes, je disparaissais comme une ombre ; j'allais, loin des hommes, me reposer dans les champs au pied d'un arbre, où je m'endormais au chant des oiseaux.

La chaumière indienne.

FLORIAN.

JEAN-PIERRE CLARIS, chevalier de FLORIAN, naquit en 1755, au château de Florian, dans les Cévennes. Il suivit d'abord la carrière des armes, qu'il quitta bientôt pour celle des lettres.

Ses principaux ouvrages sont : *Estelle et Némorin*, charmante pastorale ; *Gonzalve de Cordoue*, *Guillaume Tell*, *Numa Pompilius*, et un recueil de *Fables* qui l'ont placé immédiatement après La Fontaine.

Il mourut à Scéaux en 1794, peu de temps après être sorti de prison, où il avait été jeté comme suspect.

GUILLAUME TELL.

AU milieu de l'antique Helvétie, dans ce pays si renommé par la valeur de ses habitants, trois cantons, dont l'enceinte étroite est fermée de toutes parts de rochers inaccessibles, avaient conservé ces cœurs simples que le Créateur du monde donna d'abord à tous les humains pour

les défendre contre le vice. Le travail, la frugalité, la bonne foi, la pudeur, toutes les vertus poursuivies par les conquérants, les rois de la terre, vinrent se cacher derrière ces montagnes. Elles y demeurèrent long-temps inconnues, et ne se plaignirent point de leur heureuse obscurité. La liberté vint à son tour s'asseoir sur le haut de ces rochers ; et, depuis ce jour fortuné, le vrai sage, le vrai héros, ne prononcent qu'avec respect les noms d'Uri, de Schwitz, d'Underwald.

Non loin d'Altorf, leur capitale, sur le rivage du lac qui donne son nom à la ville, s'élève une haute montagne, d'où le voyageur fatigué d'une longue et pénible marche découvre une foule de vallées, ceintes inégalement par des monts et par des rochers. Des ruisseaux, des torrents rapides, tantôt tombant en cascades, et bondissant à travers les rocs, tantôt serpentant dans un lit de mousse, descendent ou se précipitent, arrivent dans les vallons, se mêlent, confondent leurs eaux, arrosent de longues prairies couvertes de troupeaux immenses, et vont se jeter dans les lacs limpides où les taureaux viennent se laver.

Sur la cime de cette montagne était une pauvre chaumière, environnée d'un modique champ, d'un plant de vignes, d'un verger. Un laboureur, un héros, qui s'ignorait encore lui-même, qui ne connaissait de son cœur que son amour pour son pays, Guillaume Tell, à peine à vingt ans, reçut de son père cet héritage. "Mon fils," lui dit le vieillard mourant, "j'ai travaillé, j'ai vécu. Soixante hivers se sont écoulés dans cet asile paisible, sans que le vice ait osé franchir le seuil de ma porte, sans qu'une seule de mes nuits ait été troublée par les remords. Travaille comme moi, mon fils ; comme moi choisis une femme sage, de qui l'amour, la confiance, la douce et patiente amitié doublent tes plaisirs innocents, prennent la moitié de tes peines. Marie-toi, ô mon cher Guillaume : l'homme vertueux sans épouse n'est vertueux qu'à demi. Adieu, modère ta douleur. La mort est facile pour l'homme de bien. Sois bien aux lieux où je te laisse, sois-y bien tant que tu seras libre ; mais si jamais un tyran osait porter la moindre atteinte à notre antique liberté, Guillaume, meurs pour ton pays, tu verras que la mort est douce."

Ces paroles restèrent gravées dans l'âme sensible de

Tell. Après avoir rendu les derniers devoirs au vieillard, après avoir creusé sa tombe au pied d'un sapin, près de sa maison, il se fit serment à lui-même, et jamais il ne viola ce serment, de se rendre seul, chaque soir, sur cette tombe sacrée, de se rappeler toutes ses actions, toutes ses pensées du jour, et de demander à son père s'il était content de son fils.

La nature, en douant Guillaume d'une âme pure et si belle, avait voulu lui donner encore l'adresse, la force du corps. Il surpassait de toute la tête les plus grands de ses compagnons : il gravissait les rocs escarpés, franchissait les larges torrents, s'élançait sur les cimes glacées, prenait les chamois à la course. Les jours de fêtes, au milieu des jeux que célébraient les jeunes archers, Tell, qui n'avait point d'égal dans l'art de lancer les flèches, se voyait forcé de rester oisif afin que les prix fussent disputés. Mais, quand les carquois étaient épuisés, sans qu'on eût atteint la colombe, lorsque l'oiseau, fatigué de se débattre inutilement, se reposait sur le haut du mât, et regardait d'un œil tranquille ses impuissants ennemis, Guillaume seul se levait ; Guillaume prenait son grand arc, ramassait à terre trois flèches : la première frappant le mât, faisait revoler la colombe ; la seconde coupait le cordon qui retenait son pénible vol ; la troisième allait la chercher jusqu'au milieu de la nue, et la rapportait palpitante aux pieds des juges étonnés.

Sans s'enorgueillir de tant d'avantages, préférant aux plus éclatants succès la plus obscure des bonnes actions, Tell se reprochait sa lenteur à obéir aux ordres de son père. Tell voulut devenir époux, et la jeune Edmée attira ses vœux. Edmée était la plus chaste, la plus belle des filles d'Uri. L'air qui vient avant la lumière agiter les feuilles des arbrisseaux, la source qui filtre du roc, et dont chaque goutte brillante réfléchit les premiers rayons, étaient moins purs que le cœur d'Edmée. La paix, la douceur, la raison, l'avaient choisie pour leur sanctuaire. La vertu qu'elle possédait sans en connaître même le nom, était pour elle l'existence. Son âme n'aurait pas compris que l'on pût cesser d'être sage autrement qu'en cessant de vivre.

Orpheline et sans fortune, élevée depuis son enfance

chez un vieillard, dernier parent de son indigente famille, Edmée gardait les troupeaux de ce vieillard vertueux. Avant que l'aurore vînt éclairer la cime des sombres sapins, Edmée était sur les montagnes, environnée de ses brebis, et faisant tourner le fuseau qui filait l'habit de son bienfaiteur.

Cet hymen fixa le bonheur dans la chaumière de Tell. Le travail eut pour lui plus de charmes, parcequ'Edmée en recueillait le fruit ; le bien qu'il faisait lui sembla plus doux, parcequ'Edmée en était instruite.

Un fils vint bientôt serrer leurs liens, et ces noms si chers de père et de mère furent une source nouvelle de délices encore inconnues. Le jeune, le charmant Gemmi fut confié d'abord à Edmée ; elle voulut être seule chargée des soins de sa première enfance ; mais, aussitôt qu'il eut atteint sa sixième année, Guillaume ne le quitta plus. Il le conduisait avec lui dans les champs, dans les pâturages ; lui montrait la terre couverte d'épis, les montagnes, les eaux, les forêts, et, ramenant ses yeux vers le ciel, il lui faisait prononcer avec crainte le nom sublime de Dieu ; il lui disait que ce Dieu, juge et témoin de toutes nos pensées, ne demandait à l'homme que d'être bon pour le rendre à jamais heureux.

Ce même enfant, grave, réfléchi, lorsqu'il travaille ou qu'il s'entretient avec Guillaume, n'est plus qu'un fils doux et timide, dès qu'en rentrant à la maison il court se jeter entre les bras de sa mère. Tendre, attentif, caressant, il cherche dans les yeux d'Edmée le moindre désir qu'elle va former. Il le pressent, le pénètre ; Edmée ne l'a pas exprimé, il est accompli par Gemmi. O combien cet enfant si cher rendait heureuse sa bonne mère !

Tell joignait à tant de biens le bien le plus nécessaire dans le bonheur et dans le malheur ; Tell possédait un ami. Cet ami, presque de son âge, habitait parmi les rochers qui séparent Uri d'Underwald. La ressemblance de leurs cœurs, et non de leurs caractères, les avait unis dès l'enfance. Melctal, aussi pur, aussi brave, aussi généreux que Tell, aimait autant que lui la vertu, la liberté, la patrie ; mais son amour, moins réfléchi, moins concentré dans un foyer brûlant, était capable de grandes actions sans l'être de longues souffrances. Tous deux abhorraient l'injustice ;

mais l'un se bornait à tonner contre elle, à donner sa vie pour la punir ; l'autre la suivait en silence, afin de la réparer.

Melctal et Guillaume traversaient souvent le court espace qui les séparait pour réunir leurs familles, pour passer ensemble les jours de repos. Ces jours, attendus par les deux amis, se partageaient entre eux également. Tantôt c'était la bonne Edmée, avec son époux et son fils, qui se mettaient en chemin, et s'en allaient porter à Melctal des fruits, du lait, des prémices de leur vigne ou de leur verger. Tantôt Melctal arrivait, donnant le bras à son vieux père, et conduisant par la main sa fille, unique gage qui lui fût resté d'une épouse qu'il pleurait encore.

Claire et Gemmi grandissaient tous deux. Déjà les jours heureux qu'ils passaient ensemble revenaient trop tard au gré de leurs vœux. Gemmi, pendant les longues semaines qui s'écoulaient sans qu'il vît son amie, cherchait, inventait des prétextes pour s'échapper de sa maison, pour voler à celle de Claire. Tantôt il venait dire à Melctal qu'un ours avait paru dans la montagne, que les troupeaux étaient menacés ; tantôt il venait lui apprendre que, dans la précédente nuit, le vent du nord avait fané les jeunes bourgeons de la vigne. Melctal l'écoutait avec un sourire, le remerciait de ses soins, de son attentive amitié. Claire s'empressait de lui présenter un vase rempli d'un lait écumant. Gemmi le buvait lentement ; ses yeux ne se détachaient point des yeux de celle qu'il aimait ; et satisfait de ce regard, content de sa course et de sa journée, il revenait chez son père en s'occupant d'une occasion nouvelle de refaire le même chemin.

Ainsi vivaient les deux familles ; ainsi vivait un peuple de frères, dont les vieillards, les enfants, les mères, et les époux ne connaissaient d'autre richesse, d'autre bonheur, d'autre plaisir, que le travail, l'innocence, l'amour, et l'égalité. Tout-à-coup la mort de Rodolphe vint leur arracher tous ces biens. Rodolphe, élevé par la fortune sur le trône des Césars, avait toujours respecté la liberté de la Suisse. Son successeur, le superbe Albert, enorgueilli de ses vains titres, de ses héritages immenses, s'indigna que, dans ses états, quelques pâtres, quelques laboureurs, fussent exempts du nom de sujets. Un

gouverneur fut nommé par lui pour aller opprimer les Cantons; et ce gouverneur fut Gesler, le plus barbare, le plus lâche des courtisans du jeune empereur.

Gesler, suivi d'esclaves armés, dont il faisait à son choix des bourreaux, vint s'établir dans Altorf. Ardent, impétueux, inquiet, dévoré d'une activité que le mal seul pouvait satisfaire, Gesler se tourmenta lui-même pour se perfectionner dans l'art de tourmenter les humains. Frémissant au nom de la liberté comme le loup, poursuivi des chasseurs, frémit au sifflement des flèches, il se promet, il se jura d'anéantir jusqu'à ce nom.

Dès l'arrivée de Gesler, Tell avait pressenti les maux dont sa patrie allait être accablée. Sans le dire même à Melctal, sans alarmer sa famille, sa grande âme se prépara, non à souffrir, mais à délivrer son pays. Les crimes se multiplièrent; les trois Cantons, frappés d'épouvante, tremblèrent aux pieds de Gesler; Guillaume ne trembla pas, Guillaume ne fut point surpris. Il vit les forfaits d'un tyran comme il voyait sur l'aride roc la ronce se couvrir d'épines.

Guillaume marche, en suivant la rive du lac. Il veut, avant de retourner auprès d'Edmée, visiter ses amis d'Altorf, les instruire de ses grands desseins. Le soleil brillait déjà lorsqu'il arrive dans la ville. Il s'avance jusqu'à la place, où le premier objet qui frappe sa vue est une longue pique élevée, au bout de laquelle il distingue un riche bonnet brodé d'or. Autour de la pique des soldats nombreux se promènent en silence, et semblent garder avec respect ce nouveau signe de puissance. Guillaume s'avance étonné; bientôt il voit le peuple d'Altorf se prosterner bassement devant ce bonnet, devant cette pique, et les satellites armés courber plus près de la terre, avec le fer de leurs lances, les fronts de ceux qui s'humiliaient. Maître à peine de son indignation, Tell s'arrête à ce spectacle: il n'en peut croire ses yeux, il demeure muet, immobile, appuyé sur son grand arc, et regardant avec dédain ce peuple lâche et ces vils soldats.

Sarnem, qui commande la garde, Sarnem, dont le zèle féroce se plaît à surpasser les ordres qu'il a reçus du tyran, distingue bientôt cet homme, qui seul, au milieu du peuple courbé, lève une tête droite et fière. Il vole.

le joint, et le regardant avec des yeux brûlants de fureur : " Qui que tu sois," lui dit-il, " tremble que je ne punisse ta lenteur à obéir aux ordres de Gesler ! Ne sais-tu pas la loi proclamée, qui oblige tout habitant d'Altorf à saluer avec respect ce signe de sa puissance ? " " Je l'ignorais," répond Guillaume, " et je n'aurais jamais pensé que l'ivresse du pouvoir suprême pût en venir à cet excès de tyrannie et de démente : mais il est justifié par la lâcheté de ce peuple. J'excuse, j'approuve Gesler : il doit nous traiter en esclaves ; il ne peut pas assez mépriser des hommes assez bas pour se soumettre à des caprices aussi dégradants. Quant à moi, je ne baisse mon front que devant la Divinité." " Téméraire," reprend Sarnem, " tu vas expier tant d'audace. Tombe à genoux, et désarme le bras qui va te punir." " Le mien me punirait moi-même," lui dit Tell en le regardant, " si j'étais capable de t'obéir."

A ce mot, à un signe qu'a fait le cruel Sarnem, une foule de ses satellites se jettent aussitôt sur Guillaume. On lui arrache son arc, on le dépouille de son carquois. Environné de glaives brillants dirigés tous contre son sein, on le conduit, on l'entraîne au palais du gouverneur.

Tranquille au milieu des soldats, sourd à leurs menaces grossières, les bras croisés sur sa poitrine, Guillaume paraît devant le tyran. Il le considère d'un œil dédaigneux, laisse parler sans l'interrompre celui qui se hâte de l'accuser, et, dans un silence impassible, attend que Gesler l'interroge.

Son air, son front, son visage calmes, étonnent, troublent le gouverneur. Une terreur involontaire, un pressentiment secret semblent l'avertir qu'il voit devant lui celui qui doit punir ses crimes. Il craint de fixer sur lui ses regards, il hésite à l'interroger ; enfin d'une voix altérée : " Quel motif," dit-il, " a pu te porter à désobéir à mes ordres, à refuser au signe, quel qu'il soit, de mon pouvoir, le respect, l'hommage que tu me dois ? Parle, défends-toi, je peux pardonner." A ce mot, Tell le regarde avec un sourire amer : " Punis-moi," lui répond-il, " et ne me demande pas ma pensée. Tu n'entendis jamais la vérité, tu ne pourrais la soutenir." " Je veux l'entendre de ta bouche ; je veux que tu

m'instruises toi-même de mes fautes et de mes devoirs." "Je n'instruis point les tyrans ; mais l'horreur que m'inspire leur présence n'ôte rien à mon courage ; mais je leur rappelle leurs crimes, et je leur prédis leur sort. Écoute-moi donc, Gesler, puisque tu consens à m'entendre.

"La mesure est bientôt comblée ; la coupe du malheur, que le ciel irrité contre nous voulut remettre dans tes mains, déborde de toutes parts. Dieu épuisa sur nous, par tes mains, tous les traits de sa colère ; sa justice va te frapper. Gesler, je te l'annonce, les prières de tout un peuple, les cris de tant d'innocents persécutés, dépouillés, frappés, immolés par ton ordre, le sang répandu sans cesse par tes mains, et dont la vapeur épaisse forme un nuage autour de toi, ce sang est monté jusqu'au ciel : nos voix plaintives sont arrivées au trône du Tout-Puissant ; sa justice va te frapper, ma patrie touche à sa délivrance. Je t'ai satisfait ; je n'ai plus rien à te dire."

Gesler écoutait en silence ; sa colère se contenait pour mieux assurer ses coups, sa rage était suspendue par l'espérance de trouver, d'inventer un nouveau supplice qui le vengeât mieux de cet homme qui semblait mépriser la mort. Il songeait à ces deux enfants que la veille il fit mettre aux fers. Il se rappelle leurs discours hardis ; et, les comparant à ceux qu'il entend, son ingénieuse fureur, soupçonne, pressent, devine que ces enfants, déjà si fiers, si pénétrés de la haine des tyrans, ne peuvent appartenir qu'à celui qui vient de le braver. Il veut s'en éclaircir sur l'heure, et donne l'ordre secret qu'on amène les deux enfants.

Sarnem a couru les chercher. Sarnem revient conduisant Claire et Gemmi. Dès que Tell aperçoit son fils, il pousse un cri, s'élance vers lui : "O Gemmi," dit-il, "ô mon fils ! je peux t'embrasser encore ! et dans quels lieux . . . pourquoi . . . comment ?" Gesler, dont les yeux farouches observent tous leurs mouvements, Gesler, qui vient de pénétrer le mystère qu'il voulait connaître, jouit à la fois de la crainte, de la surprise, des douleurs et du père et des enfants.

Une horrible joie se peint sur son front ; ses regards brillent d'un feu sombre. "On ne m'abuse point," dit-il :

“Guillaume Tell, je te connais, voilà ton fils, et ce fils m’a offensé; ma patience, depuis long-temps, a souffert ici tes outrages : afin de trouver une peine qui fût égale à ta témérité, je vais la prononcer, écoute :

“Je veux, même en te punissant, rendre hommage à ce talent rare que vante ton heureux pays ; je veux qu’en contemplant ma justice le peuple d’Altorf admire ton adresse ; on va te rendre ton arc ; on placera ton fils devant toi, à la distance de cent pas ; une pomme sera sur sa tête, et deviendra le but de ta flèche. Si ta main, sûre de ses coups, enlève avec le trait la pomme, je vous fais grâce à tous deux, et je vous rends la liberté ; si tu refuses cette épreuve, ton fils, à tes yeux, va mourir.” — “Barbare,” lui répond Tell, “quel démon sorti de l’enfer peut t’inspirer cette affreuse idée ? O Dieu juste, qui nous entendez, souffrirez-vous cet horrible excès du génie de la cruauté ? Écoute, Gesler, tes gardes nombreux, l’exemple de tout un peuple, la certitude, la vue du supplice, n’ont pu me faire fléchir devant toi ; j’ai préféré la mort, à cette bassesse ; hé bien ! pour obtenir cette mort, pour échapper à l’affreux danger de percer moi-même le cœur de mon fils, je vais plier le genou devant toi : promets-moi le trépas, Gesler, et je m’abaisse devant ton orgueil.”

Gesler, sans être ému de ce spectacle, répète son ordre terrible, offre pour la dernière fois à Guillaume le choix affreux de voir périr son fils, ou de se soumettre à l’épreuve. Guillaume l’écoute, la tête baissée, demeure quelques instants sans répondre, tenant Gemmi qui s’est jeté dans ses bras ; puis relevant tout-à-coup la tête, et regardant le gouverneur avec des yeux étincelant d’indignation : “J’obéirai,” répond-il ; “que l’on me conduise à la place.”

Le père et le fils, se tenant par la main, sont aussitôt environnés de gardes. Ils descendent ensemble du palais sous la conduite de Sarnem. Tout le peuple, informé déjà de l’affreux spectacle qu’on va lui donner, se précipite vers la place. Presque tous gémissent au fond de leur âme, mais aucun d’eux n’ose exprimer le sentiment de la pitié.

L’espace est déjà mesuré par le farouche Sarnem ; une double haie de soldats ferme de trois côtés cet espace.

Le peuple se presse derrière eux : Gemmi, debout à l'extrémité, considère tous ces apprêts d'un œil tranquille et serein. Gesler, loin derrière Tell, se tient au milieu de sa garde, observant d'un air inquiet le silence morne du peuple ; et Guillaume, entouré de lances, demeure immobile, les yeux vers la terre. On lui présente son arc avec une seule flèche ; après en avoir essayé la pointe, il la brise, la rejette, et demande son carquois : on le lui apporte ; il le vide à ses pieds, cherche, choisit parmi tous ses traits, demeure longtemps baissé, saisit un instant favorable, et cache une flèche sous ses vêtements ; il en tient une autre à la main, c'est celle qui doit lui servir. Sarnem fait enlever les autres, et Guillaume, avec lenteur, bande la corde de son grand arc.

Il regarde son fils, s'arrête, lève les yeux vers le ciel, jette son arc et sa flèche, et demande à parler à Gemmi. Quatre soldats le mènent vers lui : " Mon fils," dit-il, " j'ai besoin de venir t'embrasser encore, de te répéter ce que je t'ai dit. Sois immobile, mon fils ; pose un genou en terre, tu seras plus sûr, ce me semble, de ne point faire de mouvement ; tu prieras Dieu, mon fils, de protéger ton malheureux père. Ah ! ne le prie que pour toi, que mon idée ne vienne pas t'attendrir, affaiblir peut-être ce mâle courage que j'admire sans l'imiter. O mon enfant ! oui, je ne puis me montrer aussi grand que toi. Soutiens, soutiens cette fermeté dont je voudrais te donner l'exemple. Oui, demeure ainsi, mon enfant, te voilà comme je te veux... Comme je te veux ! malheureux que je suis !... Ecoute... Détourne la tête... Tu ne sais pas, tu ne peux prévoir l'effet que produira sur toi cette pointe, ce fer brillant dirigé contre ton front. Détourne la tête, mon fils, et ne me regarde pas." " Non, non," lui répond l'enfant, " ne craignez rien, je veux vous regarder, je ne verrai point la flèche, je ne verrai que mon père." " Ah ! mon cher fils," s'écrie Tell, " ne me parle pas ! ta voix, ton accent m'ôterait ma force. Tais-toi, prie Dieu, ne remue pas."

Guillaume l'embrasse en disant : " Tu ne veux pas que je t'embrasse encore, répète ces dernières paroles, pose la pomme sur sa tête, et se détournant brusquement, regagne sa place à pas précipités.

Là, il reprend son arc, sa flèche, reporte ses yeux vers ce but si cher, essaie deux fois de lever son arc, et deux fois ses mains paternelles le laissent retomber. Enfin, rappelant toute son adresse, toute sa force, tout son courage, il essuie les larmes qui viennent toujours obscurcir sa vue; il invoque le Tout-Puissant, qui du haut du ciel veille sur les pères; et raidissant son bras qui tremble, il force, accoutume son œil à ne regarder que la pomme. Profitant de ce seul instant, aussi rapide que la pensée, où il parvient à oublier son fils, il vise, tire, lance son trait, et la pomme emportée vole avec lui.

La place retentit de cris de joie; Gemmi vole embrasser son père. Celui-ci, pâle, immobile, épuisé de l'effort qu'il a fait, ne lui rend point ses caresses. Il le regarde avec des yeux éteints, il ne peut parler, il entend à peine tout ce que lui dit son fils, il chancelle, est prêt à tomber; il tombe dans les bras de Gemmi, qui se hâte de le secourir, et qui découvre la flèche cachée sous son vêtement.

Déjà Gesler était près de lui; Gesler s'empare de la flèche. Guillaume reprend ses sens, et détourne promptement la vue à l'aspect du cruel Gesler. "Archer sans pareil," lui dit celui-ci, "j'acquitterai ma promesse, je te paierai le prix de ta rare habileté; mais auparavant, réponds-moi: que voulais-tu faire de cette flèche que tu dérobaux à mes yeux? Une seule t'était nécessaire; pourquoi gardais-tu celle-ci?" "Pour te percer le cœur, tyran, si ma malheureuse main avait tranché les jours de mon fils." A ce mot, qu'un père n'a pu retenir, le gouverneur effrayé rentre au milieu de ses satellites. Il révoque sa promesse, il ordonne au cruel Sarnem de faire aussitôt enchaîner Guillaume, et de le conduire dans le fort. On obéit: on vient l'arracher aux embrassements de Gemmi, qui veut en vain accompagner son père; les gardes repoussent Gemmi. Le peuple murmure, s'élève; Gesler se hâte de se retirer dans son palais, fait prendre les armes à toutes ses troupes. Dès pelotons nombreux d'Autrichiens parcourent toute la ville, forcent les habitants effrayés de se cacher dans leurs maisons. La terreur règne dans Altorf, et les bourreaux, déjà prêts, attendent de nouvelles victimes.

Cependant le tyran, inquiet, alarmé des mouvements qu'il a vus dans le peuple, craignant pour son prisonnier, tremblant pour sa propre vie, avait fait appeler Sarnem pour lui donner cet ordre nouveau.

“ Ami,” lui dit-il, “ je quitte ces lieux, où tu commanderas en mon absence. Je te laisse mes braves soldats, qui n'obéiront qu'à ta voix. Ce vil peuple, que je dois punir de son insolent murmure, sera bientôt écrasé par les renforts que je vais chercher. Fais-moi préparer une grande barque, où cinquante hommes, choisis dans ma garde, puissent partir ce soir avec moi. Dès que la nuit voilera la terre, tu feras conduire dans cette barque ce téméraire Guillaume, qui n'a pas craint de me braver ; surtout qu'il soit chargé de fers, qu'il soit au milieu de ma garde. Je veux le conduire moi-même dans le fort château de Kusnack, à l'extrémité du lac de Lucerne. Là, mieux gardé que dans ces lieux, il attendra dans les cachots que, de retour avec mes troupes, je puisse, par ses longs tourments, apprendre aux habitants d'Altorf ce que l'on gagne à m'outrager.”

Sarnem, fier de se voir choisi pour remplacer le gouverneur, se hâte d'obéir à ses ordres. Bientôt la barque est préparée ; bientôt cinquante archers d'élite sont guidés par Sarnem lui-même à la porte du cachot de Tell. Le héros, chargé de chaînes pesantes qui lui laissent à peine la faculté de se mouvoir, est mis sous la garde des cinquante archers ; et, dès que la nuit a voilé la terre, on le conduit en silence, on le traîne vers le rivage, où Gesler, seul et déguisé, s'était rendu en secret. Gesler fait jeter le captif au fond de la barque, l'environne de ses archers, s'assied à la proue, fait prodiguer de l'or et du vin à ses soldats, à ses rameurs, et part sans être aperçu.

Tout favorise Gesler. Il parcourt l'étroite longueur du premier lac des quatre Cantons, se dirige droit vers Brunen, pour traverser le détroit qui doit le conduire dans le second lac. Tell, pendant ce temps, accablé de ses chaînes, Tell, couché par terre, au milieu des gardes, reconnaît sur la rive gauche les rochers déserts de Grutty, et cette caverne où, la veille encore, il méditait avec ses amis la liberté de sa patrie. Cette vue, ce souvenir, font

chanceler son courage. Guillaume détourne la tête, Guillaume regarde le ciel qui semble l'abandonner. Dans ce moment, du côté d'Altorf, il découvre une lueur rougeâtre. Bientôt cette lueur s'augmente, et Tell aperçoit une longue flamme qui s'élève au-dessus d'Uri. Son cœur tressaille à cette vue ; il ne peut comprendre d'où vient ce signal, dont il n'a confié le secret à personne. Il doute, examine, s'assure que cette flamme semble partir de la montagne où est sa maison. Il en remercie le ciel, sans savoir encore si c'est un bienfait : il n'espère point, il ne croit pas que cet événement peut sauver ses jours : mais il peut sauver sa patrie ; cette idée lui fait oublier son propre péril.

Gesler presse ses rameurs ; Gesler, impatient d'arriver, ordonne qu'on redouble d'efforts. La barque tourne à l'occident, passe le détroit, vogue dans les eaux plus profondes du lac dangereux d'Underwald. Là, tout-à-coup le vent du midi cesse de pousser la rapide barque. L'aquilon et le vent d'ouest règnent dans les airs agités. L'un, précédé des tempêtes, soulève, amoncelle les flots ; les porte, les brise en sifflant contre les flancs de la barque, qui, cédant à sa furie, à ses coups violents, redoublés, dérive, malgré les rameurs, et fuit penchée vers la côte ; l'autre, amenant les frimas, et les nuages, et la neige, couvre le ciel d'un voile funèbre, répand les ténèbres sur l'onde, frappe le visage, les mains des rameurs, de pointes piquantes de glaces, les force de quitter la manœuvre, dérobe à leurs yeux abaissés jusqu'à la vue de leurs périls ; remplit la barque de glaçons mêlés à l'abondante neige ; s'oppose de front à sa marche, et combattant avec l'aquilon qui l'attaque par le côté, la fait tourner rapidement sur sa quille, la tient ainsi suspendue sur le sommet des vagues blanchies, et l'abandonnant par instants, la précipite au fond des abîmes.

Les soldats, pâles, consternés, ne doutant plus d'une mort prochaine, tombent à genoux, implorent le Dieu qu'ils ont oublié si long-temps. Le lâche Gesler, plus tremblant encore, va, vient, demande aux rameurs, en leur promettant ses trésors, s'ils ont l'espérance de sauver ses jours. Les rameurs, immobiles, mornes, ne lui répondent que par le silence. Des pleurs, des pleurs dés-

honorants de faiblesse et de lâcheté, baignent pour la première fois les yeux féroces du gouverneur. Il va périr, il en est sûr ; ses richesses et sa puissance, et ses supplices et ses bourreaux ne peuvent le sauver du trépas : il pleure, il regrette la vie, il ne pourra plus s'enivrer de sang.

Lorsqu'un des rameurs, tout-à-coup s'adressant à cet homme cruel : "Nous sommes perdus," dit-il ; "il n'est plus en notre puissance de contenir au milieu des flots la barque emportée par le vent du nord, qui, dans un instant, va la briser en pièces contre les rochers du rivage. Un seul homme, le plus renommé, le plus habile de nos trois Cantons dans l'art de braver les tempêtes du lac, peut nous sauver de la mort. Cet homme est ici : le voilà ! le voilà chargé de tes chaînes ! Choisis, Gesler, choisis promptement entre le trépas ou sa liberté, si son adresse nous amène au port."

Les soldats, les rameurs s'empresent de rendre libre Guillaume. Ses fers sont tombés ; il se lève, et, sans prononcer un seul mot, il s'empare du gouvernail. Faisant mouvoir sous sa main la barque comme l'enfant fait plier la baguette qu'il tourne à son gré, il oppose la proue aux deux vents, dont les forces ainsi divisées la tiennent en équilibre. Profitant ensuite d'un moment de calme, aussi rapide que l'éclair, il tourne de la proue à la poupe, contient la barque dans la direction qui seule peut la sauver, fait prendre les rames à deux seuls rameurs, dont il dirige les efforts, et s'avance, malgré les vents, malgré les flots et la tempête, vers le détroit qu'il veut repasser. Les ténèbres empêchent Gesler de s'apercevoir qu'il retourne aux mêmes lieux d'où il est parti.

Enfin l'orient se colore, et la tempête semble s'apaiser aux premiers rayons de l'aurore. Le jour naissant découvre à Tell les roches voisines d'Altorf avant que le tyran, qu'il craint, ait eu le temps de les reconnaître. Guillaume y dirige sa barque, et la fait marcher plus rapidement. Gesler, dont la férocité revient à mesure que le danger s'éloigne, observe Guillaume avec des yeux sombres. Il veut, il n'ose pas encore le faire charger de liens. Ses soldats et ses matelots reconnaissent bientôt où ils sont, en instruisent le gouverneur, qui, s'avançant

vers Tell avec colère, lui demande d'une voix terrible. pourquoi la barque qu'il a guidée a repris le chemin d'Altorf. Guillaume, sans lui répondre, pousse la barque droit à un rocher peu éloigné de la rive, saisit d'une main prompte l'arc et la flèche qu'un archer tenait à la main, et, rapide comme l'éclair, s'élance de la barque sur le rocher. Là, sans s'arrêter, il bondit comme le chamois des montagnes, saute sur un autre roc, qui le fait voler au rivage, gravit aussitôt la roche escarpée, et se montre sur le sommet, semblable à l'aigle des Alpes, quand il se repose auprès des nuages, et qu'il promène ses yeux perçants sur les troupeaux des vallons.

Le gouverneur, étonné, pousse un cri de fureur, de rage. Il commande aussitôt qu'on débarque, et que ses soldats dispersés environnent de toutes parts le roc où il voit le héros. On obéit ; les archers descendent et préparent déjà leurs arcs. Gesler, qui marche au milieu d'eux, veut que leurs flèches réunies s'abreuvent toutes du sang de Guillaume. Guillaume aussi a ses desseins. Il ne s'arrête, il ne se montre que pour attirer l'ennemi. Il laisse approcher cette troupe armée jusqu'à la juste distance où le trait qu'il tient peut donner la mort. Il regarde, fixe Gesler, pose sa flèche sur sa corde, et, l'adressant au cœur du tyran, il la fait voler dans les airs. La flèche vole, siffle, frappe au milieu du cœur de Gesler. Le tyran tombe, vomit un sang noir, bégaye sa fureur, sa rage ; et son âme atroce s'exhale au milieu des imprécations.

Guillaume Tell.

ROME GUERRIÈRE.

NUMA s'éloignait à regret du lieu qui l'avait vu naître ; mille pensées douloureuses l'agitaient. J'abandonne mon père, disait-il, dans l'âge où il avait besoin de ma tendresse : je renonce à des devoirs, à des loisirs doux à mon cœur ; je quitte les compagnons, les amis de mon enfance, pour aller habiter un pays où personne ne m'aimera. Ah ! je sens bien que je n'y pourrai vivre ; je languirai comme un jeune olivier transplanté dans un terrain qui ne lui convient pas : le soleil et la rosée lui

sont inutiles, ses feuilles flétries tombent le long de ses branches, ses racines ne prennent plus de nourriture ; il a commencé de mourir en quittant la terre qu'il aimait.

Il marche, il traverse le pays des Fidénates, et arrive bientôt sur le territoire de Rome. Il le distingue aisément de celui de ses voisins : les campagnes y sont désertes ; les terres incultes n'y produisent que de l'ivraie ; les troupeaux, faibles, dispersés, y trouvent à peine leur nourriture : point de moissonneurs qui recueillent les présens de Cérès ; point de glaneuses qui suivent en chantant la famille du laboureur ; point de berger qui, sur le penchant d'un coteau, tranquille sur ses brebis, que son chien fidèle empêche de s'écarter, chante sur la flûte la beauté d'Amaryllis, ou les douceurs de la vie champêtre. Tout est triste, morne, silencieux. Les villages dépeuplés n'offrent que des femmes et des vieillards. Celle-ci pleure son époux, celle-là son frère, tués dans les combats. Ici c'est un père accablé par les années, qui va mourir sans consolation et sans secours : il n'a plus d'enfants ; le dernier vient de lui être enlevé pour servir dans l'armée de Romulus. Ce vieillard, au désespoir, jette des cris plaintifs, se meurtrit le visage, arrache ses cheveux blancs, et maudit les armes de son roi. Là c'est une mère qui fuit avec le seul fils qui lui reste : elle est sûre qu'on viendrait l'arracher de ses bras : elle aime mieux quitter son pays, sa maison, le champ qui la nourrissait, pour aller mendier du pain chez un peuple qui lui laissera du moins son fils. Partout la tristesse, la pauvreté, la désolation étalent leur affreuse image ; et les sujets de Romulus, depuis que leur maître connaît la gloire, ne connaissent plus ni le repos ni le bonheur.

O dieux immortels ! s'écria Numa, voilà donc ce peuple si fier, si envié de ses voisins, et que ses victoires rendent déjà si célèbre, si redoutable ! Voilà malheureux, pauvre, cent fois plus à plaindre que ceux qu'il a vaincus ! Tel est donc le prix de la gloire ! ou, plutôt telle est la justice céleste : les dieux ont voulu que les conquérants souffrissent eux-mêmes des maux qu'ils font, et qu'ils achetassent de leur infortune celle dont ils accablent leurs voisins.

Numa comparait alors en lui-même le bonheur dont jouissaient les paisibles Sabins, l'abondance, la gaieté qui régnaient dans leurs campagnes, avec le spectacle qui frappait ses yeux. Il se rappelait tout ce que Tullus lui avait dit de la guerre ; il adressait des vœux aux immortels, pour qu'ils fissent naître des rois pacifiques, quand tout-à-coup l'aspect de Rome vient frapper et étonner ses regards. Ce mont Palatin, l'ancien asile des pâtres et des troupeaux, maintenant bordé de murailles, hérissé de tours menaçantes, ces fossés larges et profonds qui en défendent l'approche, ces remparts inaccessibles, et ce fameux Capitole qui domine toute la ville, sur le haut duquel on distingue le temple de Jupiter, tout en impose à Numa : il regarde, admire et s'avance.

Les portes sont occupées par une foule de jeunes guerriers couverts d'armes étincelantes, appuyés sur leurs lances, la tête haute, et rejetant en arrière le panache qui ombrage leurs casques. Ils semblent déjà savoir qu'ils doivent soumettre le monde ; et leur air belliqueux glace d'effroi ceux mêmes qu'ils ne menacent pas. Numa pénètre dans la ville : partout il voit l'image de la guerre ; partout il entend le bruit des armes. Ici c'est une garde qu'on relève ; là de jeunes soldats qu'on exerce : plus loin l'on accoutume des coursiers au son aigu de la trompette. Les métaux coulent dans les fournaises ; les boucliers, les cuirasses résonnent sur l'enclume ; l'airain gémit sous les marteaux. Il semble que tous les feux de l'Etna soient allumés dans Rome, et que les Cyclopes y travaillent à forger des chaînes pour l'univers.

Numa Pompilius.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

MADAME DE STAËL.

ANNE-LOUISE-GERMAINE NECKER, baronne de STAËL, un des plus célèbres publicistes dont s'honore la France, naquit à Paris en 1766. Elle était fille de Necker, premier ministre de Louis XVI. Elle épousa en 1786 le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède à Paris. Elle commença à écrire de très bonne heure, et ses premiers essais révélèrent les talents qui lui ont assuré une place si élevée parmi nos littérateurs.

Nous avons de Madame de Staël, *Corinne ou l'Italie*, son chef-d'œuvre littéraire ; *Lettres sur J. J. Rousseau*, *De l'influence des passions*, *Delphine*, *de l'Allemagne*, *Considérations sur la révolution française*. Exilée par Napoléon en 1803, elle revint en France en 1815, et mourut en 1817.

SAINT-PIERRE DE ROME.

La place de Saint-Pierre est entourée de colonnes, légères de loin, massives de près. Le terrain, qui va toujours un peu en montant jusqu'au portique de l'église, ajoute encore à l'effet qu'elle produit. Un obélisque de quatre-vingts pieds de haut, qui paraît à peine élevé en présence de la coupole de Saint-Pierre, est au milieu de la place. La forme des obélisques elle seule a quelque chose qui plaît à l'imagination ; leur sommet se perd dans les airs, et semble porter jusqu'au ciel une grande pensée de l'homme. Ce monument, qui vint d'Égypte pour orner les bains de Caligula, et que Sixte-Quint a fait transporter ensuite au pied du temple de Saint-Pierre ; ce contemporain de tant de siècles, qui n'ont pu rien contre lui, inspire un sentiment de respect : l'homme se sent tellement passager, qu'il a toujours de l'émotion en présence de ce qui est immuable. A quelque distance des deux côtés de l'obélisque, s'élèvent deux fontaines dont l'eau jaillit perpétuellement, et retombe avec abondance en cascade dans les airs. Ce murmure des ondes, qu'on a coutume d'entendre au milieu de la campagne, produit dans cette enceinte une sensation toute nouvelle ;

mais cette sensation est en harmonie avec celle que fait naître l'aspect d'un temple majestueux.

La peinture, la sculpture, imitant le plus souvent la figure humaine, ou quelque objet existant dans la nature, réveillent dans notre âme des idées parfaitement claires et positives ; mais un beau monument d'architecture n'a point, pour ainsi dire, de sens déterminé ; et l'on est saisi, en le contemplant, par cette rêverie sans calcul et sans but, qui mène si loin la pensée. Le bruit des eaux convient à toutes ces impressions vagues et profondes ; il est uniforme, comme l'édifice est régulier.

L'éternel mouvement et l'éternel repos

sont ainsi rapprochés l'un de l'autre. C'est dans ce lieu surtout que le temps est sans pouvoir ; car il ne tarit pas plus ces sources jaillissantes qu'il n'ébranle ces immobiles pierres. Les eaux qui s'élancent en gerbe de ces fontaines sont si légères et si nuageuses, que, dans un beau jour, les rayons du soleil y produisent de petits arcs-en-ciel formés des plus belles couleurs.

Arrêtez-vous un moment ici, dit Corinne à Oswald, comme il était déjà sous le portique de l'église ; arrêtez-vous, avant de soulever le rideau qui couvre la porte du temple : votre cœur ne bat-il pas à l'approche de ce sanctuaire ? et ne ressentez-vous pas, au moment d'entrer, tout ce que ferait éprouver l'attente d'un événement solennel ? — Corinne elle-même souleva le rideau, et le retint pour laisser passer Oswald. Il s'avança dans le temple ; et l'impression qu'il reçut sous ces voûtes immenses fut si profonde et si religieuse que le sentiment même de l'amour ne suffisait plus pour remplir en entier son âme. Il marchait lentement à côté de Corinne : l'un et l'autre se taisaient. Là tout commande le silence ; le moindre bruit retentit si loin, qu'aucune parole ne semble digne d'être ainsi répétée dans une demeure presque éternelle ! La prière seule, l'accent du malheur, de quelque faible voix qu'il parte, émeut profondément dans ces vastes lieux. Et quand, sous ces dômes immenses, on entend de loin venir un vieillard, dont les pas tremblants se traînent sur ces beaux marbres arrosés par tant de pleurs, l'on sent que l'homme est imposant par cette

infirmité même de sa nature, qui soumet son âme divine à tant de souffrances, et que le culte de la douleur, le christianisme, contient le vrai secret du passage de l'homme sur la terre.

Vous avez vu des églises gothiques en Angleterre et en Allemagne ; vous avez dû remarquer qu'elles ont un caractère beaucoup plus sombre que cette église. Il y avait quelque chose de mystique dans le catholicisme des peuples septentrionaux. Le nôtre parle à l'imagination par les objets extérieurs. Michel-Ange a dit, en voyant la coupole du Panthéon : "Je la placerai dans les airs." Et en effet, Saint-Pierre est un temple posé sur une église. Il y a quelque alliance des religions antiques et du christianisme, dans l'effet que produit sur l'imagination l'intérieur de cet édifice. Je vais m'y promener souvent, pour rendre à mon âme la sérénité qu'elle perd quelquefois. La vue d'un tel monument est comme une musique continuelle et fixée, qui vous attend pour vous faire du bien quand vous vous en approchez ; et certainement il faut mettre au nombre des titres de notre nation à la gloire, la patience, le courage et le désintéressement des chefs de l'Eglise, qui ont consacré cent cinquante années, tant d'argent et tant de travaux, à l'achèvement d'un édifice dont ceux qui l'élevaient ne pouvaient se flatter de jouir. C'est un service rendu, même à la morale publique, que de faire don à une nation d'un monument qui est l'emblème de tant d'idées nobles et généreuses.

Regardez ces statues placées sur les tombeaux, ces tableaux en mosaïque, patientes et fidèles copies des chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. Je n'examine jamais Saint-Pierre en détail, parce que je n'aime pas à y trouver ces beautés multipliées qui dérangent un peu l'impression de l'ensemble. Mais qu'est-ce donc qu'un monument où les chefs-d'œuvre de l'esprit humain eux-mêmes paraissent des ornements superflus ? Ce temple est comme un monde à part. On y trouve un asile contre le froid et la chaleur : il a ses saisons à lui, son printemps perpétuel, que l'atmosphère du dehors n'altère jamais. Une église souterraine est bâtie sous le parvis de ce temple ; les papes et plusieurs souverains des pays

étrangers y sont ensevelis ; Christine, après son abdication ; les Stuarts, depuis que leur dynastie est renversée. Rome depuis longtemps est l'asile des exilés du monde ; Rome elle-même n'est-elle pas détronée ! son aspect console les rois dépouillés comme elle.

Placez-vous près de l'autel, au milieu de la coupole, vous apercevrez à travers les grilles de fer l'église des morts qui est sous nos pieds ; et, en relevant les yeux, vos regards atteindront à peine au sommet de la voûte. Ce dôme, en le considérant même d'en bas, fait éprouver un sentiment de terreur : on croit voir des abîmes suspendus sur sa tête. Tout ce qui est au-delà d'une certaine proportion, cause à l'homme, à la créature bornée, un invincible effroi. Ce que nous connaissons, est aussi inexplicable que l'inconnu ; mais nous avons, pour ainsi dire, pratiqué notre obscurité habituelle, tandis que de nouveaux mystères nous épouvantent, et mettent le trouble dans nos facultés.

Toute cette église est ornée de marbres antiques ; et ses pierres en savent plus que nous sur les siècles écoulés. Voici la statue de Jupiter, dont on a fait un saint Pierre, en lui mettant une auréole sur la tête. L'expression générale de ce temple caractérise parfaitement le mélange des dogmes sombres et des cérémonies brillantes ; un fond de tristesse dans les idées, mais, dans l'application, la mollesse, et la vivacité du Midi ; des intentions sévères, mais des interprétations très-douces ; la théologie chrétienne et les images du paganisme, enfin la réunion la plus admirable de l'éclat et de la majesté que l'homme peut donner à son culte envers la Divinité.

Les tombeaux décorés par les merveilles des beaux arts ne présentent point la mort sous un aspect redoutable. Ce n'est pas tout-à-fait comme les anciens, qui sculptaient sur les sarcophages des danses et des jeux ; mais la pensée est détournée de la contemplation d'un cercueil par les chefs-d'œuvre du génie. Ils rappellent l'immortalité sur l'autel même de la mort ; et l'imagination, animée par l'admiration qu'ils inspirent, ne sent pas, comme dans le Nord, le silence et le froid, immuables gardiens des sépulcres.

Encore un dernier coup-d'œil vers ce sanctuaire im-

mense ; Voyez comme l'homme est peu de chose en présence de la religion, alors même que nous sommes réduits à ne considérer que son emblème matériel ! Voyez quelle immobilité, quelle durée les mortels peuvent donner à leurs œuvres, tandis qu'eux-mêmes ils passent si rapidement, et ne se survivent que par le génie ! Ce temple est une image de l'infini ; il n'y a point de terme aux sentiments qu'il fait naître, aux idées qu'il retrace, à l'immense quantité d'années qu'il rappelle à la réflexion, soit dans le passé, soit dans l'avenir ; et, quand on sort de son enceinte, il semble qu'on passe des pensées célestes aux intérêts du monde, et de l'éternité religieuse à l'air léger du temps.

Corinne.

LA TERRE DE NAPLES.

LA terre de Naples, cette campagne heureuse, est comme séparée du reste de l'Europe, et par la mer qui l'entoure, et par cette contrée dangereuse (les marais Pontins) qu'il faut traverser pour y arriver. On dirait que la nature s'est réservé le secret de ce séjour de délices, et qu'elle a voulu que les abords en fussent périlleux. Rome n'est point encore le Midi : on en pressent les douceurs ; mais son enchantement ne commence véritablement que sur le territoire de Naples. Non loin de Terracine est le promontoire choisi par les poètes, comme la demeure de Circé : et derrière Terracine s'élève le mont Anxur, où Théodoric, roi des Goths, avait placé l'un des châteaux-forts dont les guerriers du Nord couvrirent la terre. Il y a très-peu de traces de l'invasion des barbares en Italie ; ou du moins, là où ces traces consistent en destructions, elles se confondent avec l'effet du temps. Les nations septentrionales n'ont point donné à l'Italie cet aspect guerrier que l'Allemagne a conservé. Il semble que la molle terre de l'Ausonie n'ait pu garder les fortifications et les citadelles dont les pays du Nord sont hérissés. Rarement un édifice gothique, un château féodal, s'y rencontre encore ; et les souvenirs des antiques

Romains règnent seuls à travers les siècles, malgré les peuples qui les ont vaincus.

Toute la montagne qui domine Terracine est couverte d'orangers et de citronniers, qui embaument l'air d'une manière délicieuse. Rien ne ressemble, dans nos climats, au parfum méridional des citronniers en pleine terre : il produit sur l'imagination presque le même effet qu'une musique mélodieuse ; il donne une disposition poétique, excite le talent, et l'enivre de la nature. Les aloës, les cactus à larges feuilles, que vous rencontrez à chaque pas, ont une physionomie particulière, qui rappelle ce que l'on sait des redoutables productions de l'Afrique. Ces plantes causent une sorte d'effroi : elles ont l'air d'appartenir à une nature violente et dominatrice. Tout l'aspect du pays est étranger : on se sent dans un autre monde, dans un monde qu'on n'a connu que par les descriptions des poètes de l'antiquité, qui ont tout à la fois, dans leurs peintures, tant d'imagination et d'exactitude. En entrant à Terracine, les enfants jetèrent dans la voiture de Corinne une immense quantité de fleurs qu'ils cueillaient au bord du chemin, qu'ils allaient chercher sur la montagne, et qu'ils répandaient au hasard ; tant ils se confiaient dans la prodigalité de la nature ! Les chariots qui rapportaient la moisson des champs étaient ornés tous les jours avec des guirlandes de roses : et quelquefois les enfants entouraient leur coupe de fleurs : car l'imagination du peuple même devient poétique sous un beau ciel. On voyait, on entendait, à côté de ces riants tableaux, la mer dont les vagues se brisaient avec fureur. Ce n'était point l'orage qui l'agitait, mais les rochers, obstacle habituel qui s'opposait à ses flots, et dont sa grandeur était irritée.

Ce mouvement sans but, cette force sans objet, qui se renouvelle pendant l'éternité, sans que nous puissions connaître ni sa cause ni sa fin, nous attire sur le rivage où ce grand spectacle s'offre à nos regards ; et l'on éprouve comme un besoin, mêlé de terreur, de s'approcher des vagues, et d'étourdir sa pensée par leur tumulte.

Vers le soir, tout se calma. Corinne et Oswald se promènèrent lentement et avec délices dans la cam-

pagne. Chaque pas, en pressant les fleurs, faisait sortir des parfums de leur sein. Les rossignols venaient se reposer plus volontiers sur les arbustes qui portaient les roses. Ainsi les chants les plus purs se réunissaient aux odeurs les plus suaves ; tous les charmes de la nature s'attiraient mutuellement : mais ce qui est surtout ravissant et inexprimable, c'est la douceur de l'air qu'on respire. Quand on contemple un beau site dans le Nord, le climat, qui se fait sentir, trouble toujours un peu le plaisir qu'on pourrait goûter. C'est comme un son faux dans un concert, que ces petites sensations de froid et d'humidité qui détournent plus ou moins votre attention de ce que vous voyez : mais en approchant de Naples, vous éprouvez un bien-être si parfait, une si grande amitié de la nature pour vous, que rien n'altère les sensations agréables qu'elle vous cause. Tous les rapports de l'homme dans nos climats sont avec la société. La nature, dans les pays chauds, nous met en relation avec les objets extérieurs ; et les sentiments s'y répandent doucement au dehors. Ce n'est pas que le Midi n'ait aussi sa mélancolie : dans quels lieux la destinée de l'homme ne produit-elle pas cette impression ! Mais il n'y a, dans cette mélancolie, ni mécontentement, ni anxiété, ni regret. Ailleurs, c'est la vie qui, telle qu'elle est, ne suffit pas aux facultés de l'âme : ici, ce sont les facultés de l'âme qui ne suffisent pas à la vie, et la surabondance des sensations inspire une rêveuse indolence, dont on se rend à peine compte en l'éprouvant.

Pendant la nuit, des mouches luisantes se montraient dans les airs ; on eût dit que la montagne étincelait, et que la terre brûlante laissait échapper quelques-unes de ses flammes. Ces mouches volaient à travers les arbres, se reposaient quelquefois sur les feuilles ; et le vent balançait ces petites étoiles, et variait de mille manières leurs lumières incertaines. Le sable aussi contenait un grand nombre de petites pierres ferrugineuses, qui brillaient de toutes parts ; c'était la terre de feu, conservant encore dans son sein les traces du soleil, dont les derniers rayons venaient de l'échauffer. Il y a tout à la fois dans cette nature une vie et un repos qui satisfont en entier les vœux divers de l'existence.

Ils arrivèrent à Naples, de jour, au milieu de cette immense population qui est si animée et si oisive tout à la fois. Ils traversèrent d'abord la rue de Tolède, et virent les lazzaroni couchés sur les pavés, ou retirés dans un panier d'osier, qui leur sert d'habitation jour et nuit. Cet état sauvage qui se voit là, mêlé avec la civilisation, a quelque chose de très-original. Il en est, parmi ces hommes, qui ne savent pas même leur propre nom, et vont à confesse avouer des péchés anonymes, ne pouvant dire comment s'appelle celui qui les a commis. Il existe à Naples une grotte sous terre, où des milliers de lazzaroni passent leur vie, en sortant seulement à midi pour voir le soleil, et dormant le reste du jour, pendant que leurs femmes filent.

On voit des Calabrais qui se mettent en marche pour aller cultiver les terres, avec un joueur de violon à leur tête, et dansant de temps en temps pour se reposer de marcher. Il y a tous les ans, près de Naples, une fête consacrée à la Madone de la grotte, dans laquelle les jeunes filles dansent au son du tambourin et des castagnettes ; et il n'est pas rare qu'elles fassent mettre pour condition, dans leur contrat de mariage, que leurs époux les conduiront tous les ans à cette fête. On voit à Naples, sur le théâtre, un acteur âgé de quatre-vingts ans, qui, depuis soixante ans, fait rire les Napolitains dans leur rôle comique national, le Polichinelle.

Le peuple Napolitain, à quelques égards, n'est point du tout civilisé ; mais il n'est point vulgaire à la manière des autres peuples. Sa grossièreté même frappe l'imagination. La rive africaine, qui borde la mer de l'autre côté, se fait presque déjà sentir ; et il y a je ne sais quoi de Numide dans les cris sauvages qu'on entend de toutes parts. Ces visages bruns, ces vêtements formés de quelques morceaux d'étoffe rouge ou violette, dont la couleur foncée attire les regards ; ces lambeaux d'habillements, que ce peuple artiste drape encore avec art, donnent quelque chose de pittoresque à la populace, tandis qu'ailleurs l'on ne peut voir en elle que les misères de la civilisation. Un certain goût pour la parure et les décorations se trouve souvent à Naples, à côté du manque absolu des choses nécessaires ou commodes. Les boutiques sont

ornées agréablement avec des fleurs et des fruits. Quelques-unes ont un air de fête qui ne tient ni à l'abondance ni à la félicité publique, mais seulement à la vivacité de l'imagination ; on veut réjouir les yeux avant tout. La douceur du climat permet aux ouvriers, en tout genre, de travailler dans la rue. Les tailleurs y font des habits, les traiteurs leurs repas ; et les occupations de la maison, se passant ainsi au dehors, multiplient le mouvement de mille manières. Les chants, les danses, des jeux bruyants, accompagnent assez bien tout ce spectacle ; et il n'y a point de pays où l'on sente plus clairement la différence de l'amusement au bonheur ; enfin, l'on sort de l'intérieur de la ville pour arriver sur les quais, d'où l'on voit, et la mer et le Vésuve, et l'on oublie alors tout ce que l'on sait des hommes.

Les ruines de Pompéia sont proches du Vésuve : et c'est par ces ruines que Corinne et Oswald commencèrent leur voyage. A Rome, l'on ne trouve guère que les débris des monuments publics ; et ces monuments ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés : mais à Pompéia, c'est la vie privée des anciens qui s'offre à vous telle qu'elle était. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres l'a préservée des outrages du temps. Jamais des édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus ; et ce souvenir enfoui s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes, étaient encore dans leur beauté première ; et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant ; la farine qui allait être pétrie, est encore là : les restes d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublé ; et ses bras desséchés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues ; et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps de garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient

pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloutir.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous les côtés la ville qui subsiste encore presque en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître soit prêt à venir ; et l'apparence même de vie qu'offre ce séjour, fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons, qui ont été ensevelies par d'autres laves. Ainsi, ruines sur ruines, et tombeaux sur tombeaux ! Cette histoire du monde, où les époques se comptent de débris en débris, cette vie humaine, dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l'ont consumée, remplissent le cœur d'une profonde mélancolie. Qu'il y a long-temps que l'homme existe ! qu'il y a long-temps qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt ! Où peut-on retrouver ses sentiments et ses pensées ? L'air qu'on respire dans ces ruines en est-il encore empreint ? ou sont elles pour jamais déposées dans le ciel où règne l'immortalité ? Quelques feuilles brûlées des manuscrits qui ont été trouvés à Herculanum et à Pompéia, et que l'on essaie de dérouler à Portici, sont tout ce qui nous reste pour interpréter ce que furent les malheureuses victimes que le volcan, la foudre de la terre, a dévorées. Mais en passant près de ces cendres que l'art parvient à ranimer, on tremble de respirer, de peur qu'un souffle n'enlève cette poussière, où de nobles idées sont peut-être encore empreintes.

En sortant de Pompéia et repassant à Portici, Corinne et Oswald furent bientôt entourés par les habitants, qui les engageaient à grands cris à venir voir la montagne ; c'est ainsi qu'ils appellent le Vésuve. A-t-il besoin d'être nommé ? Il est pour les Napolitains la gloire et la patrie ; leur pays est signalé par cette merveille.

Au pied du Vésuve, la campagne est la plus fertile et la mieux cultivée que l'on puisse trouver dans le royaume de Naples, c'est-à-dire dans la contrée de l'Europe la plus favorisée du ciel. La vigne célèbre dont le vin est appelé *Lacryma Christi*, se trouve dans cet endroit, et tout à côté des terres dévastées par la lave. On dirait que la nature a fait un dernier effort, en ce lieu voisin du

volcan, et s'est parée de ses plus beaux dons avant de périr. A mesure que l'on s'élève, on découvre, en se retournant, Naples et l'admirable pays qui l'environne. Les rayons du soleil font scintiller la mer comme des pierres précieuses ; mais toute la splendeur de la création s'éteint par degrés, jusqu'à la terre de cendre et de fumée qui annonce l'approche du volcan. Les laves ferrugineuses des années précédentes tracent sur le sol leur large et noir sillon ; et tout est aride autour d'elles. A une certaine hauteur, les oiseaux ne volent plus ; à telle autre, les plantes deviennent très-rares ; puis les insectes mêmes ne trouvent plus rien pour subsister dans cette nature consumée. Enfin tout ce qui a vie, disparaît ; vous entrez dans l'empire de la mort, et la cendre de cette terre pulvérisée roule seule sous vos pieds mal affermis.

Le feu du torrent est d'une couleur funèbre ; néanmoins quand il brûle les vignes ou les arbres, on en voit sortir une flamme claire et brillante : mais la lave même est sombre, tel qu'on se représente un fleuve de l'enfer ; elle roule lentement comme un sable, noir de jour, et rouge la nuit. On entend, quand elle approche, un petit bruit d'étincelles qui fait d'autant plus de peur qu'il est léger, et que la ruse semble se joindre à la force : le tigre royal arrive ainsi secrètement, à pas comptés. Cette lave avance sans jamais se hâter, et sans perdre un instant : si elle rencontre un mur élevé, un édifice quelconque qui s'oppose à son passage, elle s'arrête, elle amoncelle devant l'obstacle ses torrents noirs et bitumineux, et l'ensevelit enfin sous ses vagues brûlantes. Sa marche n'est point assez rapide pour que les hommes ne puissent pas fuir devant elle ; mais elle atteint, comme le temps, les imprudents et les vieillards qui, la voyant venir lourdement et silencieusement, s'imaginent qu'il est aisé de lui échapper. Son éclat est si ardent, que la terre se réfléchit dans le ciel, et lui donne l'apparence d'un éclair continu : ce ciel, à son tour, se répète dans la mer, et la nature est embrasée par cette triple image du feu.

Le vent se fait entendre et se fait voir par des tourbillons de flamme, dans le gouffre d'où sort la lave. On

a peur de ce qui se passe au sein de la terre ; et l'on sent que d'étranges fureurs la font trembler sous nos pas. Les rochers qui entourent la source de la lave sont couverts de soufre, de bitume, dont les couleurs ont quelque chose d'inferral. Un vert livide, un jaune brun, un rouge sombre, forment comme une dissonnance pour les yeux, et tourmentent la vue, comme l'ouïe serait déchirée par ces sons aigus que faisaient entendre les sorcières, quand elles appelaient, de nuit, la lune sur la terre.

Tout ce qui entoure le volcan rappelle l'enfer ; et les descriptions des poètes sont sans doute empruntées de ces lieux. C'est là que l'on conçoit comment les hommes ont cru à l'existence d'un génie malfaisant qui contrariait les desseins de la Providence.

Corinne.

VENISE.

On s'embarque sur la Brenta pour arriver à Venise, et des deux côtés du canal on voit les palais des Vénitiens, grands et un peu délabrés, comme la magnificence italienne. Ils sont ornés d'une manière bizarre, et qui ne rappelle en rien le goût antique. L'architecture vénitienne se ressent du commerce avec l'Orient ; c'est un mélange de moresque et de gothique, qui attire la curiosité sans plaire à l'imagination. Le peuplier, cet arbre régulier comme l'architecture, borde le canal presque partout. Le ciel est d'un bleu vif qui contraste avec le vert éclatant de la campagne ; ce vert est entretenu par l'abondance excessive des eaux : le ciel et la terre sont ainsi de deux couleurs si fortement tranchées que cette nature elle-même a l'air d'être arrangée avec une sorte d'apprêt ; et l'on n'y trouve point le vague mystérieux qui fait aimer le midi de l'Italie. L'aspect de Venise est plus étonnant qu'agréable : on croit d'abord voir une ville submergée ; et la réflexion est nécessaire pour admirer le génie des mortels qui ont conquis cette demeure sur les eaux. Naples est bâtie en amphithéâtre au bord de la mer : mais Venise étant sur un terrain tout-à-fait plat, les clochers ressemblent aux mâts d'un vaisseau qui

resterait immobile au milieu des ondes. Un sentiment de tristesse s'empare de l'imagination en entrant dans Venise. On prend congé de la végétation : on ne voit pas même une mouche en ce séjour ; tous les animaux en sont bannis ; et l'homme seul est là pour lutter contre la mer.

Le silence est profond dans cette ville, dont les rues sont des canaux, et le bruit des rames est l'unique interruption à ce silence : ce n'est pas la campagne, puisqu'on n'y voit pas un arbre ; ce n'est pas la ville, puisqu'on n'y entend pas le moindre mouvement ; ce n'est pas même un vaisseau, puisqu'on n'avance pas : c'est une demeure dont l'orage fait une prison ; car il y a des moments où l'on ne peut sortir ni de la ville ni de chez soi. On trouve des hommes du peuple, à Venise, qui n'ont jamais été d'un quartier à l'autre, qui n'ont pas vu la place Saint-Marc, et pour qui la vue d'un cheval ou d'un arbre serait une véritable merveille. Ces gondoles noires, qui glissent sur les canaux, ressemblent à des cercueils ou à des berceaux, à la dernière et à la première demeure de l'homme. Le soir on ne voit passer que le reflet des lanternes qui éclairent les gondoles ; car, alors, leur couleur noire empêche de les distinguer. On dirait que ce sont des ombres qui glissent sur l'eau, guidées par une petite étoile. Dans ce séjour tout est mystère, le gouvernement, les costumes, et l'amour. Sans doute il y a beaucoup de jouissances pour le cœur et la raison, quand on parvient à pénétrer dans tous ces secrets ; mais les étrangers doivent trouver l'impression du premier moment singulièrement triste.

Corinne.

LA GLOIRE DE L'ITALIE !

IMPROVISATION DE CORINNE AU CAPITOLE.

ITALIE, empire du Soleil ; Italie, maîtresse du monde ; Italie, berceau des lettres, je te salue. Combien de fois la race humaine te fut soumise, tributaire de tes armes, de tes beaux-arts et de ton ciel !

Un Dieu quitta l'Olympe pour se réfugier en Ausonie ; l'aspect de ce pays fit rêver les vertus de l'âge d'or, et l'homme y parut trop heureux pour l'y supposer coupable.

Rome conquit l'univers par son génie, et fut reine par la liberté. Le caractère romain s'imprima sur le monde ; et l'invasion des barbares, en détruisant l'Italie, obscurcit l'univers entier.

L'Italie reparut, avec les divins trésors que les Grecs fugitifs rapportèrent dans son sein ; le ciel lui révéla ses lois ; l'audace de ses enfants découvrit un nouvel hémisphère : elle fut reine encore par le sceptre de la pensée ; mais ce sceptre de lauriers ne fit que des ingrats.

L'imagination lui rendit l'univers qu'elle avait perdu. Les peintres, les poètes enfantèrent pour elle une terre, un Olympe, des enfers et des cieux : et le feu qui l'anime, mieux gardé par son génie que par le dieu des païens, ne trouva point dans l'Europe un Prométhée qui le ravit.

Pourquoi suis-je au Capitole ? pourquoi mon humble front va-t-il recevoir la couronne que Pétrarque a portée, et qui reste suspendue au cyprès funèbres du Tasse ? pourquoi . . . ? si vous n'aimiez assez la gloire, ô mes concitoyens, pour récompenser son culte autant que ses succès !

Eh bien, si vous l'aimez cette gloire, qui choisit trop souvent ses victimes parmi les vainqueurs qu'elle a couronnés, pensez avec orgueil à ces siècles qui virent la renaissance des arts. Le Dante, l'Homère des temps modernes, poète sacré de nos mystères religieux, héros de la pensée, plongea son génie dans le Styx, pour aborder à l'enfer ; et son âme fut profonde comme les abîmes qu'il a décrits.

L'Italie au temps de sa puissance, revit tout entière dans le Dante. Animé par l'esprit des républiques, guerrier aussi bien que poète, il souffle la flamme des actions parmi les morts ; et ses ombres ont une vie plus forte que les vivants d'aujourd'hui.

Les souvenirs de la terre les poursuivent encore ; leurs passions sans but s'acharnent à leur cœur ; elles s'agitent sur le passé, qui leur semble encore moins irrévocable que leur éternel avenir.

On dirait que le Dante, banni de son pays, a transporté dans les régions imaginaires les peines qui le dévoraient. Ses ombres demandent sans cesse des nouvelles de l'existence, comme le poète s'informe lui-même de sa patrie ; et l'enfer s'offre à lui sous les couleurs de l'exil.

Tout à ses yeux se revêt du costume de Florence. Les morts antiques qu'il évoque, semblent renaître aussi Toscans que lui ; ce ne sont point les bornes de son esprit, c'est la force de son âme qui fait entrer l'univers dans le cercle de sa pensée.

Un enchaînement mystique de cercles et de sphères le conduit de l'enfer au purgatoire, du purgatoire au paradis : historien fidèle de sa vision, il inonde de clartés les régions les plus obscures ; et le monde qu'il crée dans son triple poème est complet, animé, brillant comme une planète nouvelle, aperçue dans le firmament.

A sa voix, tout sur la terre se change en poésie ; les objects, les idées, les lois, les phénomènes, semblent un nouvel Olympe de nouvelles divinités : mais cette mythologie de l'imagination s'anéantit, comme le paganisme, à l'aspect du paradis, de cet océan de lumières, étincelant de rayons et d'étoiles, de vertus et d'amour.

Les magiques paroles de notre plus grand poète sont le prisme de l'univers : toutes ses merveilles s'y réfléchissent s'y divisent, s'y recomposent ; les sons imitent les couleurs, les couleurs se fondent en harmonie ; la rime, sonore ou bizarre, rapide ou prolongée, est inspirée par cette divination poétique, beauté suprême de l'art, triomphe du génie, qui découvre dans la nature tous les secrets en relation avec le cœur de l'homme.

Le Dante espérait de son poème la fin de son exil : il comptait sur la renommée pour médiateur, mais il mourut trop tôt pour recueillir les palmes de la patrie. Souvent la vie passagère de l'homme s'use dans les revers ; et si la gloire triomphe, si l'on aborde enfin sur une plage plus heureuse, la tombe s'ouvre derrière le port, et le destin aux mille formes annonce souvent la fin de la vie par le retour du bonheur.

Ainsi le Tasse infortuné, que vos hommages, Romains, devaient consoler de tant d'injustices, beau, sensible, chevaleresque, rêvant les exploits, éprouvant l'amour qu'il

chantait, s'approcha de ces murs, comme ses héros de Jérusalem, avec respect et reconnaissance. Mais la veille du jour choisi pour le couronner, la mort l'a réclamé pour sa terrible fête : le ciel est jaloux de la terre, et rappelle ses favoris des rives trompeuses du temps.

Dans un siècle plus fier et plus libre que celui du Tasse, Pétrarque fut aussi, comme le Dante, le poète valeureux de l'indépendance italienne. Ailleurs on ne connaît de lui que ses amours : ici des souvenirs plus sévères honorent à jamais son nom ; et la patrie l'inspira mieux que Laure elle-même.

Il ranima l'antiquité par ses veilles : et, loin que son imagination mit obstacle aux études les plus profondes, cette puissance créatrice, en lui soumettant l'avenir, lui révéla les secrets des siècles passés. Il éprouva que connaître sert beaucoup pour inventer ; et son génie fut d'autant plus original, que, semblable aux forces éternelles, il sut être présent à tous les temps.

Notre air serein, notre climat riant, ont inspiré l'Arioste. C'est l'arc-en-ciel qui parut après nos longues guerres : brillant et varié comme ce messager du beau temps, il semble se jouer familièrement avec la vie ; et sa gaîté légère et douce est le sourire de la nature, et non pas l'ironie de l'homme.

Michel-Ange, Raphaël, Pergolèse, Galilée, et vous, intrépides voyageurs, avides de nouvelles contrées, bien que la nature ne pût vous offrir rien de plus beau que la vôtre, joignez aussi votre gloire à celle des poètes ! Artistes, savants, philosophes, vous êtes comme eux enfants de ce soleil qui tour à tour développe l'imagination, anime la pensée, excite le courage, endort dans le bonheur, et semble tout promettre ou tout faire oublier.

Connaissez-vous cette terre, où les orangers fleurissent, que les rayons des cieux fécondent avec amour ? Avez-vous entendu les sons mélodieux qui célèbrent la douceur des nuits ? avez-vous respiré ces parfums, luxe de l'air déjà si pur et si doux ? Répondez, étrangers, la nature est-elle chez vous belle et bienfaisante ?

Ailleurs, quand des calamités sociales affligent un pays, les peuples doivent s'y croire abandonnés par la Divinité : mais ici nous sentons toujours la protection du ciel ; nous

voyons qu'il s'intéresse à l'homme, et qu'il a daigné le traiter comme une noble créature.

Ce n'est pas seulement de pampres et d'épis que notre nature est parée ; mais elle prodigue sous les pas de l'homme, comme à la fête d'un souverain, une abondance de fleurs et de plantes inutiles qui, destinées à plaire, ne s'abaissent point à servir.

Les plaisirs délicats, soignés par la nature, sont goûtés par une nation digne de les sentir ; les mets les plus simples lui suffisent, elle ne s'enivre point aux fontaines de vin que l'abondance lui prépare : elle aime son soleil, ses beaux-arts, ses monuments, sa contrée tout à la fois antique et printanière : les plaisirs raffinés d'une société brillante, les plaisirs grossiers d'un peuple avide, ne sont pas faits pour elle.

Ici, les sensations se confondent avec les idées ; la vie se puise tout entière à la même source, et l'âme, comme l'air, occupe les confins de la terre et du ciel. Ici le génie se sent à l'aise, parce que la rêverie y est douce ; s'il agite, elle calme ; s'il regrette un but, elle lui fait don de mille chimères ; si les hommes l'oppriment, la nature est là pour l'accueillir.

Ainsi, toujours elle répare, et sa main secourable guérit toutes les blessures. Ici l'on se console des peines même du cœur, en admirant un Dieu de bonté, en pénétrant le secret de son amour : les revers passagers de notre vie éphémère se perdent dans le sein fécond et majestueux de l'immortel univers.

Il est des peines cependant que notre ciel consolateur ne saurait effacer ; mais dans quel séjour les regrets peuvent-ils porter à l'âme une impression plus douce et plus noble que dans ces lieux !

Ailleurs, les vivants trouvent à peine assez de place pour leurs rapides courses et leurs ardents désirs ; ici, les ruines, les déserts, les palais inhabités, laissent aux ombres un vaste espace. Rome maintenant n'est-elle pas la patrie des tombeaux !

Le Colysée, les obélisques, toutes les merveilles qui, du fond de l'Égypte et de la Grèce, de l'extrémité des siècles, depuis Romulus jusqu'à Léon X., se sont réunies ici, comme si la grandeur attirait la grandeur, et qu'un

même lieu dût renfermer tout ce que l'homme a pu mettre à l'abri du temps ; toutes ces merveilles sont consacrées aux monuments funèbres. Notre indolente vie est à peine aperçue ; le silence des vivants est un hommage pour les morts : ils durent, et nous passons.

Eux seuls sont honorés, eux seuls sont encore célèbres ; nos destinées obscures relèvent l'éclat de nos ancêtres, notre existence actuelle ne laisse debout que le passé ; il ne se fait aucun bruit autour des souvenirs. Tous nos chefs-d'œuvre sont l'ouvrage de ceux qui ne sont plus : et le génie lui-même est compté parmi les illustres morts.

Peut-être un des charmes secrets de Rome est-il de réconcilier l'imagination avec le long sommeil. On s'y résigne pour soi ; l'on en souffre moins pour ce qu'on aime. Les peuples du Midi se représentent la fin de la vie sous des couleurs moins sombres que les habitants du Nord. Le soleil, comme la gloire, réchauffe même la tombe.

Le froid et l'isolement du sépulcre sous ce beau ciel, à côté de tant d'urnes funéraires, poursuivent moins les esprits effrayés. On se croit attendu par la foule des ombres ; et, de notre ville solitaire à la ville souterraine, la transition semble assez douce.

Ainsi la pointe de la douleur est émoussée, non que le cœur soit blasé, non que l'âme soit aride ; mais une harmonie plus parfaite, un air plus odoriférant, se mêlent à l'existence. On s'abandonne à la nature avec moins de crainte, à cette nature dont le Créateur a dit : Les lis ne travaillent ni ne filent ; et cependant, quels vêtements des rois pourraient égaler la magnificence dont j'ai revêtu ces fleurs !

Corinne.

J. DE MAISTRE.

JOSEPH comte de MAISTRE naquit à Chambéry en 1753, d'une famille d'origine française. Il fut pendant longtemps ambassadeur de Sardaigne à Saint-Petersbourg, où il s'acquit une haute réputation comme diplomate.

Nous avons de lui plusieurs ouvrages excellents, dont le plus remarquable est celui qui a pour titre : *Soirées de Saint-Petersbourg*, son chef-d'œuvre, ouvrage philosophique d'une grande profondeur d'idées ; *Considérations sur la France ; de l'Eglise gallicane*, &c.

Il mourut en 1821, à l'âge de soixante-huit ans.

UNE NUIT D'ÉTÉ A SAINT-PÉTERSBOURG.

RIEN n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur, qu'une belle nuit d'été à Saint-Petersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier, soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

Le soleil, qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident, et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule, comme un char enflammé, sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés, qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique : ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et, dans toute l'étendue de la ville, elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens : on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle

les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux de l'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers : ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or, sans compter, à l'avide marchand.

Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous, une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à un peuple qui ne soit pas ancienne.

Une foule d'hommes vivants ont connu l'inventeur, dont le nom réveille constamment dans sa patrie l'idée de l'antique hospitalité, du luxe élégant et des nobles plaisirs. Singulière mélodie ! emblème éclatant fait pour occuper l'esprit bien plus que l'oreille. Qu'importe à l'œuvre que les instruments sachent ce qu'ils font : vingt ou trente automates agissant ensemble produisent une pensée étrangère à chacun d'eux ; le mécanisme aveugle est dans l'individu : le calcul ingénieux, l'imposante harmonie sont dans le tout.

La statue équestre de Pierre Ier s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'Isaac. Son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation créée par le génie du fondateur. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre, n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées, d'où la nature semblait avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore

étendu sur leur postérité, qui se presse autour de l'auguste effigie. On regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protège ou menace.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éteignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblent se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

Soirées de Saint-Petersbourg.

VOLNEY.

CONSTANTIN-FRANÇOIS CHASSEBOEUF, comte de VOLNEY, naquit en 1755 à Craon en Anjou. Il fut d'abord professeur d'histoire à l'École normale, et fit ensuite plusieurs voyages où il s'occupa beaucoup des langues orientales. Il était membre de l'Académie française et pair de France.

Le plus connu de ses ouvrages est celui qui a pour titre *les Ruines*, composition admirable de style, mais où règne un athéisme qui fait tort à son auteur.

Il mourut en 1820 à l'âge de soixante-cinq ans.

LES RUINES DE PALMYRE.

La onzième année du règne d'Abdul-Kamid, fils d'Ahmed, empereur des Turcs, je voyageais dans l'empire des Ottomans, et je parcourais les provinces qui jadis furent les royaumes d'Égypte et de Syrie.

Portant toute mon attention sur ce qui concerne le bonheur des hommes dans l'état social, j'entrais dans les villes, et j'étudiais les mœurs de leurs habitants; je pénétrais dans les palais, et j'observais la conduite de ceux qui gouvernent; je m'écartais dans les campagnes, et j'examinais la condition des hommes qui cultivent; et partout ne voyant que brigandage et dévastation, que

tyrannie et que misère, mon cœur était oppressé de tristesse et d'indignation.

Chaque jour je trouvais sur ma route des champs abandonnés, des villages désertés, des villes en ruines. Souvent je rencontrais d'antiques monuments, des débris de temples, de palais et de forteresses ; des colonnes, des aqueducs, des tombeaux : et ce spectacle tourna mon esprit vers la méditation des temps passés, et suscita dans mon cœur des pensées graves et profondes.

J'arrivai à la ville de Hems, sur les bords de l'Orontes ; et là, me trouvant rapproché de celle de Palmyre, située dans le désert, je résolus de connaître par moi-même ses monuments si vantés ; et, après trois jours de marche dans des solitudes arides, ayant traversé une vallée remplie de grottes et de sépulcres, tout-à-coup, au sortir de cette vallée, j'aperçus dans la plaine la scène de ruines la plus étouffante : c'était une multitude innombrable de superbes colonnes debout, qui, telles que les avenues de nos parcs, s'étendaient à perte de vue, en files symétriques. Parmi ces colonnes étaient de grands édifices, les uns entiers, les autres à demi-écroulés. De toutes parts, la terre était jonchée de semblables débris, de corniches, de chapiteaux, de fûts, d'entablements, de pilastres, tous de marbre blanc, d'un travail exquis. Après trois quarts d'heure de marche le long de ces ruines, nous entrâmes dans l'enceinte d'un vaste édifice, qui fut jadis un temple dédié au Soleil ; et je pris l'hospitalité chez de pauvres paysans arabes, qui ont établi leurs chaumières sur le parvis même du temple ; et je résolus de demeurer pendant quelques jours pour considérer en détail la beauté de tant d'ouvrages.

Chaque jour je sortais pour visiter quelqu'un des monuments qui couvrent la plaine ; et un soir que, l'esprit occupé de réflexions, je m'étais avancé jusqu'à la vallée des sépulcres, je montai sur les hauteurs qui la bordent, et d'où l'œil domine à la fois l'ensemble des ruines et l'immensité du désert. Le soleil venait de se coucher ; un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon lointain des monts de la Syrie : la pleine lune à l'orient s'élevait sur un fond bleuâtre, aux planes rives de l'Euphrate ; le ciel était pur, l'air calme et serein ; l'éclat

mourant du jour tempérait l'horreur des ténèbres ; la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée ; les pâtres avaient retiré leurs chameaux ; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la plaine monotone et grisâtre ; un vaste silence régnait sur le désert ; seulement à de longs intervalles l'on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques chacals. . . . L'ombre croissait, et déjà dans le crépuscule mes regards ne distinguaient plus que les fantômes blanchâtres des colonnes et des murs. . . . Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scène majestueuse, imprimèrent à mon esprit un recueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Je m'assis sur le tronc d'une colonne ; et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde.

Ici, me dis-je, ici fleurit jadis une ville opulente : ici fut le siège d'un empire puissant. Oui, ces lieux maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte ; une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires. En ces murs où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des arts et les cris d'allégresse et de fête : ces marbres amoncelés formaient des palais réguliers ; ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples ; ces galeries écroulées dessinaient les places publiques ! Là pour les devoirs respectables de son culte, pour les soins touchants de sa subsistance, affluait un peuple nombreux : là, une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats ; et l'on voyait s'échanger la pourpre de Tyr pour le fil précieux de la Sérique ; les tissus moelleux de Cachemire pour les tapis fastueux de la Lydie ; l'ambre de la Baltique pour les perles et les parfums arabes ; l'or d'Ophir pour l'étain de Thulé !

Et maintenant voilà ce qui subsiste de cette ville puissante, un lugubre squelette ! voilà ce qui reste d'une vaste domination, un souvenir obscur et vain ! Au con-

— 2 —

succédé une solitude de mort. Le silence des tombeaux s'est substitué au murmure des places publiques. L'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse. Les palais des rois sont devenus le repaire des fauves ; les troupeaux parquent au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent le sanctuaire des dieux. . . . Ah ! comment s'est éclipsée tant de gloire ! . . . Comment se sont anéantis tant de travaux ! Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes ; ainsi s'évanouissent les empires et les nations !

L'histoire des temps passés se retraçait vivement à ma pensée ; je me rappelais ces siècles anciens, où vingt peuples fameux existaient en ces contrées ; je me peignis l'Assyrien sur les rives du Tigre, le Chaldéen sur celle de l'Euphrate, le Perse régnaient de l'Indus à la Méditerranée. Je dénombrai les royaumes de Damas et de l'Idumée, de Jérusalem et de Samarie, et les états belliqueux des Philistins et les républiques commerçantes de la Phénicie. Cette Syrie, me disais-je, aujourd'hui presque dépeuplée, comptait alors cent villes puissantes. Ses campagnes étaient couvertes de villages, de bourgs et de hameaux. De toutes parts l'on ne voyait que champs cultivés, que chemins fréquentés, qu'habitations pressées. . . . Ah ! que sont devenus ces âges d'abondance et de vie ? Que sont devenus tant de brillantes créations de la main de l'homme ? Où sont-ils, ces remparts de Ninive, ces murs de Babylone, ces palais de Persépolis, ces temples de Balbek et de Jérusalem ? Où sont ces flottes de Tyr, ces chantiers d'Arad, ces ateliers de Sidon, et cette multitude de matelots, de pilotes, de marchands, de soldats ; et ces laboureurs, et ces moissons, et ces troupeaux, et toute cette création d'êtres vivants dont s'enorgueillissait la face de la terre ? Hélas ! je l'ai parcourue, cette terre ravagée ! J'ai visité les lieux qui furent le théâtre de tant de splendeur ; et je n'ai vu qu'abandon et que solitude. . . . J'ai cherché les anciens peuples et leurs ouvrages ; et je n'en ai vu que la trace, semblable à celle que le pied du passant laisse sur la poussière. Les temples sont écroulés, les palais sont renversés, les ports sont comblés, les villes sont détruites, et la terre nue d'habitants n'est plus qu'un lieu désolé de sépulcres. . . . Grand Dieu !

d'où viennent de si funestes révolutions ? Par quels motifs la fortune de ces contrées a-t-elle si fort changé ? Pourquoi tant de villes se sont-elles détruites ? Pourquoi cette ancienne population ne s'est-elle pas reproduite et perpétuée ?

Et mon esprit suivant le cours des vicissitudes, qui ont tour-à-tour transmis le sceptre du monde à des peuples si différents de cultes et de mœurs, depuis ceux de l'Asie antique jusqu'aux plus récents de l'Europe, ce nom d'une terre natale réveilla en moi le sentiment de la patrie ; et tournant vers elle mes regards, j'arrêtai toutes mes pensées sur la situation où je l'avais quittée.

Je me rappelai ses campagnes si richement cultivées, ses routes si somptueusement tracées, ses villes habitées par un peuple immense, ses flottes répandues sur toutes les mers, ses ports couverts des tributs de l'une et de l'autre Inde ; et comparant à l'activité de son commerce, à l'étendue de sa navigation, à la richesse de ses monuments, aux arts et à l'industrie de ses habitants, tout ce que l'Égypte et la Syrie purent jadis posséder de semblable, je me plaisais à retrouver la splendeur passée de l'Asie dans l'Europe moderne ; mais bientôt le charme de ma rêverie fut flétri par un dernier terme de comparaison. Réfléchissant que telle avait été jadis l'activité des lieux que je contemplais ; qui sait, me dis-je, si tel ne sera pas un jour l'abandon de nos propres contrées ? qui sait si sur les rives de la Seine, de la Tamise ou du Swiderzée, là où maintenant, dans le tourbillon de tant de jouissances, le cœur et les yeux ne peuvent suffire à la multitude des sensations ; qui sait si un voyageur comme moi ne s'assiéra pas un jour sur de muettes ruines, et ne pleurera pas solitaire sur la cendre des peuples et la mémoire de leur grandeur ?

Les Ruines.

X. DE MAISTRE.

XAVIER comte de MAISTRE, naquit à Chambéry en 1759. Cet écrivain s'est acquis un nom dans la littérature française par son *Voyage autour de ma chambre*. Nous avons encore de lui, le *Lépreux de la cité d'Aoste*, les *Prisonniers du Caucase*, et la *Jeune Sibérienne*.

LA MORT D'UN AMI.

HEUREUX celui qui trouve un ami, dont le cœur et l'esprit lui conviennent; un ami qui s'unisse à lui par une conformité de goûts, de sentiments et de connaissances; un ami qui ne soit pas tourmenté par l'ambition ou l'intérêt; qui préfère l'ombre d'un arbre à la pompe d'une cour! Heureux celui qui possède un ami!

J'en avais un : la mort me l'a ôté; elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié était devenue un besoin pressant pour mon cœur. Nous nous soutenions mutuellement dans les travaux pénibles de la guerre; nous n'avions qu'une pipe à nous deux; nous buvions dans la même coupe; nous couchions sous la même toile; et, dans les circonstances malheureuses où nous sommes, l'endroit où nous vivions ensemble était pour nous une nouvelle patrie: je l'ai vu en butte à tous les périls de la guerre, et d'une guerre désastreuse. —La mort semblait nous épargner l'un pour l'autre: elle épuisa mille fois ses traits autour de lui sans l'atteindre; mais c'était pour me rendre sa perte plus sensible. Le tumulte des armes, l'enthousiasme qui s'empare de l'âme à l'aspect du danger, auraient peut-être empêché ses cris d'aller jusqu'à mon cœur. —Sa mort eût été utile à son pays et funeste aux ennemis: je l'aurais moins regretté. —Mais le perdre au milieu des délices d'un quartier d'hiver! le voir expirer dans mes bras au moment où il paraissait regorger de santé; au moment où notre liaison se resserrait encore dans le repos et la tranquillité! —Ah! je ne m'en consolerais jamais! Cependant sa mémoire ne vit plus que dans mon cœur; elle n'existe plus parmi ceux qui l'environnaient et qui l'ont remplacé: cette idée me

rend plus pénible le sentiment de sa perte. La nature, indifférente de même au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps, et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches ; les oiseaux chantent sous le feuillage ; les mouches bourdonnent parmi les fleurs ; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort :—et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel, et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaiement son chant infatigable, cachésous l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité, sont comptés pour rien dans le grand tout.

La mort d'un homme sensible qui expire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur, sont deux époques semblables dans le cours de la nature. L'homme n'est rien qu'un fantôme, une ombre, une vapeur, qui se dissipe dans les airs.

Mais l'aube matinale commence à blanchir le ciel ; les noires idées qui m'agitaient s'évanouissent avec la nuit, et l'espérance renaît dans mon cœur. Non, celui qui inonde ainsi l'orient de lumière ne l'a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant. Celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre, et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant ; quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai.—Ce n'est point par un syllogisme que je fonde mon espérance. Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader ; et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs, et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe tout entière. *Voyage autour de ma chambre.*

MÉDITATION.

L'HORLOGE du clocher de Saint-Philippe sonna lentement minuit. Je comptai l'un après l'autre chaque tintement de la cloche, et le dernier m'arracha un soupir. "Voilà donc," me dis-je, "un jour qui vient de se détacher de ma vie, et, quoique les vibrations décroissantes du son de l'airain frémissent encore à mon oreille, la partie de mon voyage qui a précédé minuit, est déjà tout aussi loin de moi que le voyage d'Ulysse ou celui de Jason. Dans cet abîme du passé, les instants et les siècles ont la même longueur; et l'avenir a-t-il plus de réalité? Ce sont deux néants entre lesquels je me trouve en équilibre, comme sur le tranchant d'une lame. En vérité, le temps me paraît quelque chose de si inconcevable, que je serais tenté de croire qu'il n'existe réellement pas, et que ce qu'on nomme ainsi n'est autre chose qu'une punition de la pensée."

Je me réjouissais d'avoir trouvé cette définition du temps aussi ténébreuse que le temps lui-même, lorsqu'une autre horloge sonna minuit, ce qui me donna un sentiment désagréable. Il me reste toujours un fond d'humeur lorsque je me suis inutilement occupé d'un problème insoluble, et je trouvai fort déplacé ce second avertissement de la cloche à un philosophe comme moi. Mais j'éprouvai décidément un véritable dépit quelques secondes après, lorsque j'entendis de loin une troisième cloche, celle du couvent des capucins situé sur l'autre rive du Pô, sonner encore minuit comme par malice.

Lorsque ma tante appelait une ancienne femme de chambre, un peu revêche, qu'elle affectionnait cependant beaucoup, elle ne se contentait pas, dans son impatience, de sonner une fois, mais elle tirait sans relâche le cordon de la sonnette jusqu'à ce que la suivante parût. "Arrivez donc, Mlle. Blanchet!" et celle-ci, fâchée de se voir presser ainsi, venait tout doucement, et répondait, avec beaucoup d'aigreur, avant d'entrer au salon: "On y va, madame, on y va!" Tel fut aussi le sentiment d'humeur que j'éprouvai lorsque j'entendis la cloche indiscreète des capucins sonner minuit pour la troisième fois. "Je le sais," m'écriai-je, en étendant les mains du côté de

l'horloge ; "oui, je le sais, je sais qu'il est minuit : je ne le sais que trop."

C'est, il n'en faut pas douter, par un conseil insidieux de l'esprit malin, que les hommes ont chargé cette heure de diviser leurs jours. Renfermés dans leurs habitations, ils dorment ou s'amuse, tandis qu'elle coupe un des fils de leur existence : le lendemain ils se lèvent gaiement, sans se douter le moins du monde qu'ils ont un jour de plus. En vain la voix prophétique de l'airain leur annonce l'approche de l'éternité, en vain, elle leur répète tristement chaque heure qui vient de s'écouler, ils n'entendent rien ; ou, s'ils entendent, ils ne comprennent pas. O minuit ! . . . heure terrible ! . . . Je ne suis pas superstitieux, mais cette heure m'inspira toujours une espèce de crainte, et j'ai le pressentiment que, si jamais je venais à mourir, ce serait à minuit. Je mourrai donc un jour ? Comment ! je mourrai ? moi qui parle, moi qui me sens et qui me touche, je pourrais mourir ? J'ai quelque peine à le croire : car enfin, que les autres meurent, rien n'est plus naturel ; on voit cela tous les jours ; on les voit passer, on s'y habitue ; mais mourir soi-même ! mourir en personne ! c'est un peu fort. Et vous, messieurs, qui prenez ces réflexions pour du galimatias ; apprenez que telle est la manière de penser de tout le monde, et la vôtre à vous-mêmes. Personne ne songe qu'il doit mourir. S'il existait une race d'hommes immortels, l'idée de la mort les effraierait plus que nous.

Il y a là-dedans quelque chose que je ne m'explique pas. Comment se fait-il que les hommes, sans cesse agités par l'espérance et par les chimères de l'avenir, s'inquiètent si peu de ce que cet avenir leur offre de certain et d'inévitable ? Ne serait-ce point la nature bienfaisante elle-même qui nous aurait donné cette heureuse insouciance, afin que nous puissions remplir en paix notre destinée ? Je crois en effet que l'on peut être fort honnête homme sans ajouter, aux maux réels de la vie, cette tournure d'esprit qui porte aux réflexions lugubres, et sans se troubler l'imagination par de noirs fantômes. Enfin, je pense qu'il faut se permettre de rire, ou du moins de sourire, toutes les fois que l'occasion innocente s'en présente.

Ainsi finit la méditation que m'avait inspirée l'horloge de Saint-Philippe. Je l'aurais poussée plus loin, s'il ne m'était survenu quelque scrupule sur la sévérité de la morale que je venais d'établir. Mais, ne voulant pas approfondir ce doute, je sifflai l'air des Folies d'Espagne, qui a la propriété de changer le cours de mes idées, lorsqu'elles s'acheminent mal. L'effet en fut si prompt que je terminai sur-le-champ ma promenade à cheval.

Voyage autour de ma chambre.

MICHAUD.

JOSEPH MICHAUD, membre de l'Académie française, naquit à Bourg-en-Bresse (Ain), en 1767. Il fut le fondateur du journal *LA QUOTIDIENNE*. Ses opinions monarchiques l'ayant fait condamner à mort en 1795, il alla chercher un asile dans les montagnes du Jura.

On lui doit plusieurs ouvrages d'histoire fort-estimés, entre autres, *l'Histoire des Croisades*, la *Correspondance d'Orient*; et aussi quelques petits poèmes, dont le plus remarquable est le *Printemps d'un Proscrit*.

Il mourut en 1839, à l'âge de soixante-douze ans.

PIERRE L'ERMITE,

PRÊCHANT LA PREMIÈRE CROISADE.

La gloire de délivrer Jérusalem appartenait à un simple pèlerin, qui ne tenait sa mission que de son zèle, et n'avait d'autre puissance que la force de son caractère et de son génie. Quelques-uns donnent à Pierre l'Ermite une origine obscure; d'autres le font descendre d'une famille noble de Picardie; tous s'accordent à dire qu'il avait un extérieur ignoble et grossier. Né avec un esprit actif et inquiet, il chercha dans toutes les conditions de la vie un bonheur qu'il ne put trouver. L'étude des lettres, le métier des armes, le célibat, le mariage, l'état ecclésiastique, ne lui avaient rien offert qui pût remplir son cœur et satisfaire son âme ardente. Dégoûté du monde et des hommes, il se retira parmi les cénobites les plus austères.

Le jeûne, la prière, la méditation, le silence de la solitude, exaltèrent son imagination. Dans ses visions, il entretenait un commerce habituel avec le ciel, et se croyait l'instrument de ses desseins, le dépositaire de ses volontés. Il avait la ferveur d'un apôtre, le courage d'un martyr. Son zèle ne connaissait point d'obstacle, et tout ce qu'il désirait lui semblait facile ; lorsqu'il parlait, les passions dont il était agité animaient ses gestes et ses paroles et se communiquaient à ses auditeurs ; rien ne résistait ni à la force de son éloquence, ni à l'entraînement de son exemple. Tel fut l'homme extraordinaire qui donna le signal des croisades, et qui, sans fortune et sans renommée, par le seul ascendant des larmes et des prières parvint à ébranler l'Occident pour le précipiter tout entier sur l'Asie.

Le bruit des pèlerinages en Orient fit sortir Pierre de sa retraite ; il suivit dans la Palestine la foule des chrétiens qui allaient visiter les saints lieux. A l'aspect de Jérusalem, il fut plus ému que tous les autres pèlerins ; mille sentiments contraires vinrent agiter son âme exaltée. Dans cette ville, qui conservait partout les marques de la miséricorde et de la colère de Dieu, tout enflamma sa pitié, irrita sa dévotion et son zèle, le remplit tour-à-tour de respect, de terreur et d'indignation. Après avoir suivi ses frères sur le calvaire et au tombeau de Jésus-Christ, il se rendit auprès du patriarche de Jérusalem. Les cheveux blancs de Siméon, sa figure vénérable, et surtout la persécution qu'il avait éprouvée, lui méritèrent toute la confiance de Pierre : ils pleurèrent ensemble sur les maux des chrétiens. L'Ermite, le cœur ulcéré, le visage baigné de larmes, demanda s'il n'était point de terme, point de remède à tant de calamités. "O le plus fidèle des chrétiens !" lui dit alors le patriarche, "ne voyez-vous pas que nos iniquités nous ont fermé l'accès de la miséricorde du Seigneur ? L'Asie est au pouvoir des Musulmans ; tout l'Orient est tombé dans la servitude ; aucune puissance de la terre ne peut nous secourir." A ces paroles, Pierre interrompit Siméon, et lui fit entendre que les guerriers de l'Occident pourraient être un jour les libérateurs de Jérusalem. "Oui, sans doute," répliqua le patriarche ; "quand la source de nos afflictions sera comblée, quand

Dieu sera touché de nos misères, il amollira le cœur des princes de l'Occident et les enverra au secours de la ville sainte." A ces mots, Pierre et Siméon ouvrirent leur âme à l'espérance et s'embrassèrent en versant des larmes de joie. Le patriarche résolut d'implorer par ses lettres le secours du pape et des princes de l'Europe; l'Ermite jura d'être l'interprète des chrétiens d'Orient et d'armer l'Occident pour leur délivrance.

Après cet entretien, l'enthousiasme de Pierre n'eut plus de bornes; il fut persuadé que le ciel lui-même l'avait chargé de venger sa cause. Un jour qu'il était prosterné devant le Saint-Sépulcre, il crut entendre la voix de Jésus-Christ qui lui disait : " Pierre, lève-toi ; cours annoncer les tribulations de mon peuple ; il est temps que mes serviteurs soient secourus et les saints lieux délivrés." Plein de l'esprit de ces paroles, qui retentissaient sans cesse à son oreille, chargé des lettres du patriarche, il quitte la Palestine, traverse les mers, débarque sur les côtes d'Italie, et va se jeter aux pieds du pape. La chaire de saint Pierre était alors occupée par Urbain II, qui avait été le disciple et le confident de Grégoire et de Victor. Urbain embrassa avec ardeur un projet dont ses prédécesseurs avaient eu la première pensée ; il reçut Pierre comme un prophète, applaudit à son dessein, et le chargea d'annoncer la prochaine délivrance de Jérusalem.

L'ermite Pierre traversa l'Italie, passa les Alpes, parcourut la France et la plus grande partie de l'Europe, embrasant tous les cœurs du zèle dont il était dévoré. Il voyageait monté sur une mule, un crucifix à la main, les pieds nus, la tête découverte, le corps ceint d'une grosse corde, couvert d'un long froc et d'un manteau d'ermite de l'étoffe la plus grossière. La singularité de ses vêtements était un spectacle pour le peuple ; l'austérité de ses mœurs, sa charité, la morale qu'il prêchait, le faisaient révéler comme un saint.

Il allait de ville en ville, de province en province, implorant le courage des uns, la piété des autres ; tantôt il se montrait dans la chaire des églises, tantôt il prêchait dans les chemins et sur les places publiques. Son éloquence était vive et emportée, remplie de ces apostrophes véhémentes qui entraînent la multitude. Il rappelait la

profanation des saints lieux et le sang des chrétiens versé par torrents dans les rues de Jérusalem ; il invoquait tour-à-tour le ciel, les saints, les anges, qu'il prenait à témoin de la vérité de ses récits ; il s'adressait à la montagne de Sion, à la roche du Calvaire, au mont des Oliviers, qu'il faisait retentir de sanglots et de gémissements. Quand il ne trouvait plus de paroles pour peindre les malheurs des fidèles, il montrait aux assistants le crucifix qu'il portait avec lui ; tantôt il se frappait la poitrine et se meurtrissait le sein, tantôt il versait un torrent de larmes.

Le peuple se pressait en foule sur les traces de Pierre. Le prédicateur de la guerre sainte était partout reçu comme un envoyé de Dieu ; on s'estimait heureux de toucher ses vêtements : le poil arraché à la mule qu'il montait était conservé comme une sainte relique. A sa voix, les différends s'apaisaient dans les familles, les pauvres étaient secourus, la débauche rougissait de ses excès ; on ne parlait que des vertus de l'éloquent cénobite ; on racontait ses austérités et ses miracles ; on répétait ses discours à ceux qui ne les avaient point entendus et qui n'avaient pu s'édifier par sa présence.

Souvent il rencontrait dans ses courses des chrétiens d'Orient, bannis de leur patrie et parcourant l'Europe en demandant l'aumône. L'ermite Pierre les présentait au peuple comme des témoignages vivants de la barbarie des infidèles en montrant les lambeaux dont ils étaient couverts, le saint orateur s'élevait avec violence contre leurs oppresseurs et leurs bourreaux. A ce spectacle, les fidèles éprouvaient tour-à-tour les plus vives émotions de la pitié et toutes les fureurs de la vengeance ; tous déploraient dans leur cœur les malheurs et la honte de Jérusalem. Le peuple élevait la voix vers le ciel pour demander à Dieu qu'il daignât jeter un regard sur sa ville chérie ; les uns offraient leurs richesses, les autres leurs prières : tous promettaient de donner leur vie pour la délivrance des saints lieux.

Hist. des Croisades.

PRISE DE JÉRUSALEM,

PAR LES CROISÉS.

Le jeudi 14 juillet 1099, dès que le jour parut, les clairons retentirent dans le camp des chrétiens ; tous les croisés volèrent aux armes, toutes les machines s'ébranlèrent à la fois ; des pierriers et des mangonneaux vomissaient contre l'ennemi une grêle de cailloux, tandis qu'à l'aide des tortues et des galeries couvertes, les béliers s'approchaient du pied des murailles. Les archers et les arbalétriers dirigeaient leurs traits contre les Sarrasins qui gardaient les murs et les tours ; des guerriers intrépides, couverts de leurs boucliers, plantaient des échelles dans les lieux où la place paraissait offrir moins de résistance. Au midi, à l'orient et au nord de la ville, les tours roulantes s'avançaient vers le rempart au milieu du tumulte et parmi les cris des ouvriers et des soldats. Godefroy paraissait sur la plus haute plate-forme de sa forteresse de bois, accompagné de son frère Eustache et de Baudouin du Bourg. Il animait les siens par son exemple. Tous les javelots qu'il lançait, disent les historiens du temps, portaient la mort parmi les Sarrasins. Raymond, Tancred, le duc de Normandie, le comte de Flandre, combattaient au milieu de leurs soldats ; les chevaliers et les hommes d'armes, animés de la même ardeur, se pressaient dans la mêlée et couraient de toutes parts au devant du péril.

Rien ne peut égaler la fureur du premier choc des chrétiens ; mais ils trouvèrent partout une résistance opiniâtre. Les flèches et les javelots, l'huile bouillante, le feu grégeois, quatorze machines que les assiégés avaient eu le temps d'opposer à celles de leurs ennemis, repoussèrent de tous côtés l'attaque et les efforts des assaillants. Les infidèles, sortis par une brèche faite à leur rempart, entreprirent de brûler les machines des assiégeants, et portèrent le désordre dans l'armée chrétienne. Vers la fin de la journée, les tours de Godefroy et de Tancred ne pouvaient plus se mouvoir ; celle de Raymond tombait en ruines. Le combat avait duré douze heures sans que la victoire parût se décider pour les croisés ; la nuit vint

séparer les combattants. Les chrétiens rentrèrent dans leur camp en frémissant de rage et de douleur ; les chefs, et surtout les deux Robert, ne pouvaient se consoler de ce que *Dieu ne les avait point encore jugés dignes d'entrer dans la ville sainte et d'adorer le tombeau de son fils.*

La nuit se passa de part et d'autre dans les plus vives inquiétudes ; chacun déplorait ses pertes et tremblait d'en essuyer de nouvelles. Les Sarrasins redoutaient une surprise ; les croisés craignaient que les Sarrasins ne brûlassent les machines qu'ils avaient laissées au pied des remparts. Les assiégés s'occupèrent sans relâche de réparer les brèches faites à leurs murailles ; les assiégeants, de mettre leurs machines en état de servir pour un nouvel assaut. Le jour suivant ramena les mêmes combats et les mêmes dangers que la veille.

Les chefs cherchaient par leurs discours à relever le courage des croisés. Les prêtres et les évêques parcouraient les tentes des soldats en leur annonçant les secours du ciel. L'armée chrétienne, pleine d'une nouvelle confiance dans la victoire, parut sous les armes et s'avança en silence vers les lieux de l'attaque, tandis que le clergé marchait en procession autour de la ville.

Le premier choc fut impétueux et terrible. Les chrétiens, indignés de la résistance qu'ils avaient trouvée la veille, combattaient avec fureur. Les assiégés, qui avaient appris l'arrivée d'une armée égyptienne, étaient animés par l'espoir de la victoire ; des machines formidables couvraient leurs remparts. On entendait de tous côtés siffler les javelots ; les pierres, les poutres lancées par les chrétiens et les infidèles, s'entrechoquaient dans l'air avec un bruit épouvantable et retombaient sur les assaillants. Du haut de leurs tours les Musulmans ne cessaient de lancer des torches enflammées et des pots à feu. Les forteresses de bois des chrétiens s'approchaient des murailles au milieu d'un incendie qui s'allumait de toutes parts. Les infidèles s'attachaient surtout à la tour de Godefroy, sur laquelle brillait une croix d'or, dont l'aspect provoquait leurs fureurs et leurs outrages. Le duc de Lorraine avait vu tomber à ses côtés un de ses écuyers et plusieurs de ses soldats. En butte lui-même à tous les traits des ennemis, il combattait au milieu des

morts et des blessés, et ne cessait d'exhorter ses compagnons à redoubler de courage et d'ardeur. Le comte de Toulouse, qui attaquait la ville au midi, opposait toutes ses machines à celles des Musulmans ; il avait à combattre l'émir de Jérusalem, qui animait les siens par ses discours, et se montrait sur les murailles, entouré de l'élite des soldats égyptiens. Vers le nord, Tancred et les deux Robert paraissaient à la tête de leurs bataillons. Immobiles sur leur forteresse roulante, ils se montraient impatients de se servir de la lance et de l'épée. Déjà leurs béliers avaient, sur plusieurs points, ébranlé les murailles derrière lesquelles les Sarrasins pressaient leurs rangs, et s'offraient comme un dernier rempart à l'attaque des croisés.

Au milieu du combat, deux magiciennes parurent sur les remparts de la ville, conjurant, disent les historiens, les éléments et les puissances de l'Enfer. Elles ne purent éviter la mort qu'elles invoquaient contre les chrétiens, et tombèrent sous une grêle de traits et de pierres. Deux émissaires égyptiens, venus d'Ascalon pour exhorter les assiégés à se défendre, furent surpris par les croisés lorsqu'ils cherchaient à entrer dans la ville. L'un d'eux tomba percé de coups ; l'autre, après avoir révélé le secret de sa mission, fut lancé, à l'aide d'une machine, sur les remparts où combattaient les Sarrasins.

Cependant le combat avait duré la moitié de la journée sans que les croisés eussent encore aucun espoir de pénétrer dans la place. Toutes leurs machines étaient en feu ; ils manquaient d'eau et surtout de vinaigre, qui seul pouvait éteindre l'espèce de feu lancé par les assiégés. En vain les plus braves s'exposaient aux plus grands dangers pour prévenir la ruine des tours de bois et des béliers ; ils tombaient ensevelis sous des débris, et la flamme dévorait jusqu'à leurs boucliers et leurs vêtements. Plusieurs des guerriers les plus intrépides avaient trouvé la mort au pied des remparts ; un grand nombre de ceux qui étaient montés sur les tours roulantes avaient été mis hors de combat ; les autres, couverts de sueur et de poussière, accablés sous le poids des armes et de la chaleur, commençaient à perdre courage. Les Sarrasins,

qui s'en aperçurent, jetèrent de grands cris de joie. Dans leurs blasphêmes, ils reprochaient aux chrétiens d'adorer un Dieu qui ne pouvait les défendre. Les assaillants déploraient leur sort, et, se croyant abandonnés par Jésus Christ, restaient immobiles sur le champ de bataille.

Mais le combat allait bientôt changer de face. Tout-à-coup les croisés voient paraître sur le mont des Oliviers un cavalier agitant un bouclier et donnant à l'armée chrétienne le signal pour entrer dans la ville. Godefroy et Raymond, qui l'aperçoivent des premiers et en même temps, s'écrient que Saint Georges vient au secours des chrétiens. Le tumulte du combat n'admet ni réflexion ni examen, et la vue du cavalier céleste embrase les assiégés d'une nouvelle ardeur : ils reviennent à la charge. Les femmes mêmes, les enfants, les malades, accourent dans la mêlée, apportent de l'eau, des vivres, des armes, réunissent leurs efforts à ceux des soldats pour approcher des remparts les tours roulantes, effroi des ennemis. Celle de Godefroy s'avance au milieu d'une terrible décharge de pierres, de traits, de feu grégeois, et laisse tomber son pont-levis sur la muraille. Des dards enflammés volent en même temps contre les machines des assiégés, contre les sacs de paille et de foin et les ballots de laine qui recouvraient les derniers murs de la ville. Le vent allume l'incendie et pousse la flamme sur les Sarrasins. Ceux-ci enveloppés de tourbillons de feu et de fumée, reculent à l'aspect des lances et des épées des chrétiens. Godefroy, précédé des deux frères Lethalde et Engelbert de Tournai, suivi de Baudouin du Bourg, d'Eustache, de Reimbaud Croton, de Guicher, de Bernard de St. Vallier, d'Amenjeu d'Albert, enfonce les ennemis, les poursuit et s'élance sur leurs traces dans Jérusalem. Tous les braves qui combattaient sur la plate-forme de la tour, suivent leur intrépide chef, pénètrent avec lui dans les rues, et massacrent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage.

En même temps le bruit se répand dans l'armée chrétienne que le saint pontife Adhémar et plusieurs croisés morts pendant le siège, viennent de paraître à la tête des assaillants, et d'arborer les drapeaux de la croix sur les

tours de Jérusalem. Tancred et les deux Robert, animés par ce récit, font de nouveaux efforts, et se jettent enfin dans la place. Une foule de braves les suivent de près, les uns entrent par une brèche à demi-ouverte, les autres escaladent les murs avec des échelles, plusieurs s'élancent du haut des tours de bois. Les Musulmans fuient de toutes parts, et Jérusalem retentit du cri de victoire des croisés : *Dieu le veut ! Dieu le veut !* Les compagnons de Godefroy et de Tancred vont enfoncer à coups de hache la porte de Saint-Etienne, et la ville est ouverte à la foule des croisés, qui se pressent à l'entrée et se disputent l'honneur de porter les derniers coups aux infidèles.

Raymond éprouvait seul encore quelque résistance. Averti de la conquête des chrétiens par les cris des Musulmans, par le bruit des armes et le tumulte qu'il entend dans la ville, il relève le courage de ses soldats. Ceux-ci, impatients de rejoindre leurs compagnons, abandonnent leur tour et leurs machines qu'ils ne pouvaient plus faire mouvoir. Se pressant sur des échelles et s'aidant les uns et les autres, ils parviennent au sommet du rempart : ils sont précédés du comte de Toulouse, de Raymond Pelet, de l'évêque de Bira, du comte de Die, de Guillaume de Sabran. Rien ne peut arrêter leur attaque impétueuse ; ils dispersent les Sarrasins, qui vont se réfugier avec leur émir dans la forteresse de David, et bientôt tous les croisés réunis dans Jérusalem s'embrassent, pleurent de joie, et ne songent plus qu'à poursuivre leur victoire.

Cependant le désespoir a rallié un moment les plus braves des Sarrasins ; ils fondent sur les chrétiens qui s'avançaient en désordre et couraient au pillage. Ceux-ci commençaient à reculer devant l'ennemi qu'ils avaient vaincu, lorsque Evrard de Puysaie, dont Raoul de Caen a célébré la bravoure, ranime le courage de ses compagnons, se met à leur tête, et porte de nouveau la terreur parmi les infidèles. Dès-lors les croisés n'eurent plus d'ennemis à combattre.

L'histoire a remarqué que les chrétiens étaient entrés dans Jérusalem un vendredi à trois heures du soir ; c'était le jour et l'heure où Jésus-Christ expira pour le

salut des hommes. Cette époque mémorable aurait dû rappeler leurs cœurs à des sentiments de miséricorde; mais irrités par les menaces et les longues insultes des Sarrasins, aigris par les maux qu'ils avaient soufferts pendant le siège, et par la résistance qu'ils avaient trouvée jusque dans la ville, ils remplirent de sang et de deuil cette Jérusalem qu'ils venaient de délivrer et qu'ils regardaient comme leur future patrie. Bientôt le carnage devint général; ceux qui échappaient au fer des soldats de Godefroy et de Tancred, couraient au-devant des Provençaux également altérés de leur sang. Les Sarrasins étaient massacrés dans les rues, dans les maisons; Jérusalem n'avait point d'asile pour les vaincus: quelques-uns purent échapper à la mort en se précipitant des remparts, les autres couraient en foule se réfugier dans les palais, dans les tours, et surtout dans leurs mosquées, où ils ne purent se dérober à la poursuite des chrétiens.

Les croisés, maîtres de la mosquée d'Omar, où les Sarrasins s'étaient défendus quelque temps, y renouvelèrent les scènes déplorables qui souillèrent la conquête de Titus. Les fantassins et les cavaliers y entrèrent pêle-mêle avec les vaincus. Au milieu du plus horrible tumulte, on n'entendait que des gémissements et des cris de mort; les vainqueurs marchaient sur des monceaux de cadavres pour poursuivre ceux qui cherchaient vainement à fuir. Raymond d'Agiles, témoin oculaire, dit que sous le portique et le parvis de la mosquée, le sang s'élevait jusqu'aux genoux et jusqu'au frein des chevaux. Pour peindre ce terrible spectacle que la guerre a présenté deux fois dans le même lieu, il nous suffira de dire, en empruntant les paroles de l'historien Josèphe, que le nombre des victimes immolées par le glaive surpassait de beaucoup celui des vainqueurs accourus de toutes parts pour se livrer au carnage, et que les montagnes voisines du Jourdain répétèrent en gémissant l'effroyable bruit qu'on entendait dans le temple.

Hist. des Croisades.

BONAPARTE.

NAPOLÉON BONAPARTE, empereur des Français, né à Ajaccio en Corse, le 15 Août 1769, mort à Sainte-Hélène, le samedi 5 mai 1821, à 7 heures du matin.

PROCLAMATION,

APRÈS LA BATAILLE DE MONDOVI, LE 22 AVRIL 1796.

SOLDATS, vous avez remporté, en quinze jours, six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, et conquis la partie la plus riche du Piémont. Vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes. Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie. Vous égalez aujourd'hui, par vos services, l'armée de Hollande et celle du Rhin. Dénudés de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie, et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâce vous en soient rendues, soldats ! La patrie reconnaissante vous devra sa prospérité ; et si, vainqueurs de Toulon, vous présageâtes l'immortelle campagne de 1793, vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore.

Les deux armées qui naguère vous attaquaient avec audace fuient épouvantées devant vous. Les hommes pervers qui riaient de votre misère et se réjouissaient dans leur pensée des triomphes de vos ennemis, sont confondus et tremblants. Mais, soldats, il ne faut pas vous le dissimuler ; vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste à faire ; ni Turin, ni Milan ne sont à vous ; les cendres des vainqueurs de Tarquin sont encore foulées par nos ennemis.

Vous étiez dénués de tout au commencement de la

campagne ; vous êtes aujourd'hui abondamment pourvus : les magasins pris à vos ennemis sont nombreux, l'artillerie de siège et de campagne est arrivée. Soldats, la patrie a droit d'attendre de vous de grandes choses ; justifierez-vous son attente ? Les plus grands obstacles sont franchis, sans doute ; mais vous avez encore des combats à livrer, des villes à prendre, des rivières à passer. En est-il d'entre vous dont le courage s'amolisse ? En est-il qui préféreraient de retourner sur les sommets de l'Apennin et des Alpes, essayer patiemment les injures de cette soldatesque esclave ! Non, il n'en est pas parmi les vainqueurs de Montenotte, de Millesimo, de Dego et de Mondovi : tous brûlent de porter au loin la gloire du peuple français ; tous veulent humilier ces rois orgueilleux qui osaient méditer de vous donner des fers ; tous veulent dicter une paix glorieuse, et qui indemnise la patrie des sacrifices immenses qu'elle a faits ; tous veulent, en rentrant dans leurs villages, pouvoir dire avec fierté : J'étais de l'armée conquérante de l'Italie.

CHATEAUBRIAND.

FRANÇOIS-AUGUSTE, vicomte de CHATEAUBRIAND, naquit à Saint-Malo, en 1769, d'une des plus anciennes familles de Bretagne. Peu de temps avant la révolution de 1789, il partit pour l'Amérique, et n'en revint que pour nous donner ces sublimes compositions qui lui ont assuré le premier rang parmi nos écrivains.

Les principaux ouvrages de M. de Chateaubriand sont, *le Génie du Christianisme*, la plus sublime production de notre siècle ; *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, qu'il écrivit à son retour d'un voyage en Orient ; *les Martyrs*, *les Natchez*, *Atala*, *Réné*, etc. Nous avons encore de lui un *Abrégé de l'Histoire de France*, des *Discours et Études historiques*, des *Voyages en Amérique*, et les *Mémoires d'outre-tombe*.

Il fut enlevé à la France en 1848, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

LE MESCHACÉBÉ.

LA France possédait autrefois, dans l'Amérique septentrionale, un vaste empire, qui s'étendait depuis le

Labrador, jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.

Quatre grands fleuves, ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisaient ces régions immenses : le fleuve Saint-Laurent qui se perd à l'est dans le golfe de son nom, la rivière de l'Ouest qui porte ses eaux à des mers inconnues, le fleuve Bourbon qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson, et le Meschacebé* qui tombe du nord au midi, dans le golfe du Mexique.

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitants des États-Unis appellent le nouvel Eden, et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Arkansa, l'Ohio, le Wabache, le Tenasse, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés du déluge de l'hiver ; quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt les vases les cimentent, les lianes les enchaînent, et des plantes y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Charriés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacebé. Le fleuve s'en empare, les pousse au golfe mexicain, les échoue sur des bancs de sable et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa voix, en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens ; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courans latéraux remonter le long des rivages des îles flottantes de Pistia et de Nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flammes roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles

d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacébé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue ; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacébé. A son front, orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental ; mais elle change sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les colocintes s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le magnolia élève son cône immobile ; surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la main du Créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues, on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux ; des cariboux se baignent dans un lac ; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages ; des oiseaux moqueurs, des colombes de Virginie de la

grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises ; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès ; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents oïseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruissements d'ondes, de faibles gémissements, de sourds beuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottants, à confondre ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essaierais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

Atala.

LA TEMPÊTE.

C'ÉTAIT le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes : la lune de feu * avait commencé son cours, et annonçait un orage. Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans les creux des cyprès, le ciel commença à se couvrir. Les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulements d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés, nous nous hâtâmes de gagner le bord du fleuve, et de nous retirer dans une forêt.

* Mois de Juillet.

Ce lieu était un terrain marécageux. Nous avançons avec peine sous une voûte de smilax, parmi les ceps de vigne, des indigos, des faséoles, des lianes rampantes, qui entravaient nos pieds comme des filets. Le sol spongieux tremblait autour de nous ; et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris nous aveuglaient ; les serpents à sonnette bruyaient de toutes parts : et les loups, les ours, les carcajous, les petits tigres, qui venaient se cacher dans ces retraites, les remplissaient de leurs rugissements.

Cependant l'obscurité redouble : les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. La nue se déchire, et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux sorti du couchant, roule les nuages sur les nuages ; les forêts plient ; le ciel s'ouvre coup sur coup, et à travers ses crevasses, on aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. Quel affreux, quel magnifique spectacle ! la foudre met le feu dans les bois, l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes ; des colonnes d'étincelles et de fumée assiègent les nues qui vomissent leurs foudres dans le vaste embrasement. Alors le grand Esprit couvre les montagnes d'épaisses ténèbres ; du milieu de ce vaste chaos s'élève un mugissement confus formé par le fracas des vents, le gémissement des arbres, le hurlement des bêtes féroces, le bourdonnement de l'incendie, et la chute répétée du tonnerre qui siffle en s'éteignant dans les eaux.

Atala.

ASPECT DE JÉRUSALEM

AU V^e SIÈCLE.

L'AUBE avait à peine blanchi les cieux, que l'on entendit la voix de l'Arabe, conducteur de la troupe : il entonnait le chant de départ de la caravane. Aussitôt les pèlerins s'apprêtent, les dromadaires fléchissent les genoux, et reçoivent sur leurs dos voûtés les pesants fardeaux ; les ânes robustes, les cavales légères, portant les voyageurs.

On quitte les murs de Joppé, qu'embellissent des bois de lentisque, et de grenadiers semblables à des rosiers chargés de pommes rouges; on traverse la plaine de Saron, qui, dans l'Écriture, partage avec le Carmel et le Liban l'honneur d'être l'image de la beauté: elle était couverte de ces fleurs dont Salomon, dans toute sa pompe royale, ne pouvait égaler la magnificence. Bientôt on pénètre dans les montagnes de Judée, par le hameau qui vit naître l'heureux coupable à qui Jésus-Christ promit le ciel sur la Croix. Les pieux voyageurs vous saluèrent aussi, berceau de Jérémie, vous qui respirez encore la tristesse du prophète des douleurs! Ils franchissent le torrent qui fournit au berger de Bethléem les pierres dont il frappa le Philistin; ils s'enfoncent dans un désert où des figuiers sauvages clair-semés, étalaient au vent brûlant du midi leurs feuilles noircies. La terre, qui jusque-là avait conservé quelque verdure, se dépouille: les flancs des monts s'élargissent et prennent à la fois un air plus grand et plus stérile; peu-à-peu la végétation se retire et meurt; les mousses même disparaissent; une teinte rouge et ardente succède à la pâleur des rochers. Parvenus à un col élevé, tout à coup les pèlerins découvrent un vieux mur surmonté de la cime de quelques édifices nouveaux. Le guide s'écrie: "Jérusalem!" et la troupe, soudain arrêtée par un mouvement involontaire, répète: "Jérusalem! Jérusalem!"

A l'instant, les chrétiens se précipitent de leurs cavales ou de leurs chameaux. Ceux-ci se prosternent trois fois; ceux-là se frappent le sein en poussant des sanglots; les uns apostrophent la ville sacrée dans le langage le plus pathétique: les autres restent muets d'étonnement, le regard attaché sur Jérusalem. Mille souvenirs accablent à la fois le cœur et l'esprit: souvenirs qui n'embrassent rien moins que la durée du monde! O Muse de Sion, toi seule pourrais peindre ce Désert qui respire la divinité de Jéhova et la grandeur des prophètes!

Entre la vallée du Jourdain et les plaines de l'Idumée, s'étend une chaîne de montagnes, qui commence aux champs fertiles de la Galilée, et va se perdre dans les sables de l'Émé. Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride; fermé de toutes parts par des sommets

jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la Mer Morte et les Montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups du bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris ; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques mesures arabes, pareilles à des sépulchres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem.

Au premier aspect de cette région désolée un grand ennui saisit le cœur. Mais lorsque passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe ; le voyageur éprouve une terreur secrète, qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là. Chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige ; le Désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel.

Les Martyrs.

ASPECT DE ROME ANCIENNE.

Les côtes de l'Italie ne tardèrent pas à s'élever du sein des flots. De nouvelles émotions m'attendaient à Brindes. En mettant le pied sur cette terre d'où partent les décrets qui gouvernent le monde, je fus frappé d'un air de grandeur qui m'était jusqu'alors inconnu. Aux élégants édifices de la Grèce succédaient des monuments plus vastes, marqués de l'empreinte d'une autre génie. Ma surprise allait toujours croissant, à mesure que je m'avançais sur la voie Appienne. Le chemin, pavé de larges quartiers

de roches, semble être fait pour résister au passage du genre humain : à travers les monts de l'Apulie, le long du golfe de Naples, au milieu des paysages d'Anxur, d'Albe et de la campagne romaine, il présente une avenue de plus de trois cents milles de longueur, bordée de temples, de palais et de tombeaux, et vient se terminer à la ville éternelle, métropole de l'univers et digne de l'être. A la vue de tant de prodiges, je tombai dans une sorte d'ivresse que je n'avais pu ni prévoir, ni soupçonner.

J'errais sans cesse du Forum au Capitole, du quartier des Carènes au Champ-de-Mars ; je courais au théâtre de Germanicus, au môle d'Adrien, au cirque de Néron, au panthéon d'Agrippa.

Je ne pouvais me lasser de voir le mouvement d'un peuple composé de tous les peuples de la terre, et la marche de ces troupes romaines, gauloises, germaniques, grecques, africaines, chacune différemment armée et vêtue. Un vieux Sabin passait avec ses sandales d'écorce de bouleau auprès d'un sénateur couvert de pourpre ; la litière d'un consulaire était arrêtée par le char d'une courtisane ; les grands bœufs du Clytümme traînaient au Forum l'antique chariot du Volsque ; l'équipage de chasse d'un chevalier romain embarrassait la voie sacrée ; des prêtres couraient encenser leurs dieux, et des rhéteurs ouvrir leurs écoles.

Que de fois, j'ai visité ces thermes ornés de bibliothèques, ces palais, les uns déjà croulants, les autres à moitié démolis pour servir à construire d'autres édifices ! La grandeur de l'horizon romain se mariant aux grandes lignes de l'architecture romaine ; les aqueducs qui, comme des rayons aboutissant à un même centre, amènent les eaux au peuple-roi sur des arcs de triomphe ; le bruit sans fin des fontaines ; ces innombrables statues qui ressemblent à un peuple immobile au milieu d'un peuple agité ; ces monuments de tous les âges et de tous les pays, ces travaux des rois, des consuls, des Césars, ces obélisques ravis à l'Égypte, ces tombeaux enlevés à la Grèce ; je ne sais quelle beauté dans la lumière, les vapeurs, et le dessin des montagnes ; la rudesse même du cours du Tibre : les troupeaux de cavales demi-sauvages qui viennent s'abreuver dans ses eaux ; cette cam-

pagne que le citoyen de Rome dédaigne maintenant de cultiver, se réservant à déclarer chaque année aux nations esclaves quelle partie de la terre aura l'honneur de la nourrir : que vous dirai-je enfin ? tout porte à Rome l'empreinte de la domination et de la durée : j'ai vu la carte de la ville éternelle tracée sur des rochers de marbre au Capitole, afin que son image même ne pût s'effacer !

Les Martyrs.

LES FRANCS MARCHANT AU COMBAT.

PARÉS de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille, et ne leur cachait pas le genou. Les yeux de ces Barbares ont la couleur d'une mer orageuse : leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine, et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le mufle des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue framée et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide ; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot nommé angon, où s'enfoncent deux fers recourbés ; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants, dont le manche est recouvert d'un dur acier ; arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

Ces Barbares, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étaient formés en coin, leur ordre accoutumé de bataille. Le formidable triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus, s'avancait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étaient placés des braves qui conservaient une barbe

longue et hérissée, et qui portaient au bras un anneau de fer. Ils avaient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un Romain.

Chaque chef, dans ce vaste corps était environné des guerriers de sa famille, afin que, plus ferme dans le choc, il remportât la victoire ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se ralliait sous un symbole : la plus noble d'entre elles se distinguait par des abeilles, aux trois fers de lance. Le vieux roi des Sicambres, Pharamond, conduisait l'armée entière, et laissait une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie : à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes, ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. Clodion, fils de Pharamond et père de Mérovée, brillait à la tête de ces cavaliers menaçants.

Sur une grève, derrière cet essaim d'ennemis, on apercevait leur camp semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs ; il était rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs. Non loin de ce camp champêtre, trois sorcières en lambeaux faisaient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré, afin de découvrir par leur course à quel parti Tuiston promettait la victoire. La mer d'un côté, des forêts de l'autre, formaient le cadre de ce grand tableau.

Le soleil du matin, s'échappant des replis d'un nuage d'or, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'océan et les deux armées. La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances, les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules-César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, les yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leur crinière, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants pour respirer les sons belliqueux.

Les Martyrs.

LA MER ET LA TERRE.

LE vaisseau sur lequel nous passions en Amérique s'étant élevé au-dessus du gisement des terres, bientôt l'espace ne fut plus tendu que du double azur de la mer et du ciel, comme une toile préparée pour recevoir les futures créations de quelque grand peintre. La couleur des eaux devint semblable à celle du verre liquide. Une grosse houle venait du couchant, bien que le vent soufflât de l'est ; d'énormes ondulations s'étendaient du nord au midi, et ouvraient dans leurs vallées de longues échappées de vue sur les déserts de l'océan. Ces mobiles paysages changeaient d'aspect à toute minute : tantôt une multitude de tertres verdoyants représentaient des sillons de tombeaux dans un cimetière immense ; tantôt les lames en faisant moutonner leurs cîmes, imitaient des troupeaux blancs répandus sur des bruyères : souvent l'espace semblait borné, faute de point de comparaison ; mais si une vague venait à se lever, un flot à se courber comme une côte lointaine, un escadron de chiens de mer à passer à l'horizon, l'espace s'ouvrait subitement devant nous. On avait surtout l'idée de l'étendue, lorsqu'une brume légère rampait à la surface de la mer, et semblait accroître l'immensité même. Oh ! qu'alors les aspects de l'Océan sont grands et tristes ! Dans quelles rêveries ils vous plongent, soit que l'imagination s'enfonce sur les mers du Nord, au milieu des frimas et des tempêtes, soit qu'elle aborde sur les mers du Midi, à des îles de repos et de bonheur !

Il nous arrivait souvent de nous lever au milieu de la nuit, et d'aller nous asseoir sur le pont, où nous ne trouvions que l'officier de quart et quelques matelots, qui fumaient leurs pipes en silence. Pour tout bruit on entendait le froissement de la proue sur les flots, tandis que des étincelles de feu couraient avec une blanche écume le long des flancs du navire. Dieu des chrétiens ! c'est surtout dans les eaux de l'abîme et dans les profondeurs des cieux, que tu as gravé bien fortement les traits de ta toute-puissance ! Des millions d'étoiles rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste, la lune au milieu du fir-

mament, une mer sans rivage, l'infini dans le ciel et sur les flots ! Jamais tu ne m'as plus troublé de ta grandeur que dans ces nuits où, suspendu entre les astres et l'Océan, j'avais l'immensité sur ma tête, et l'immensité sous mes pieds !

Je ne suis rien ; je ne suis qu'un simple solitaire ; j'ai souvent entendu les savants disputer sur le premier Être, et je ne les ai point compris : mais j'ai toujours observé que c'est à la vue des grandes scènes de la nature, que cet Être inconnu se manifeste au cœur de l'homme. Un soir (il faisait un profond calme) nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie : toutes les voiles étaient pliées : j'étais occupé sous le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière ; je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe avec les passagers ; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux, les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac : nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'occident.

Le globe du soleil, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur ; le reste du ciel était pur : vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal, supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce spectacle, n'eût point reconnu la beauté de Dieu ! Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à Notre-Dame-de-Bon-Secours, patronne des marins. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient le soleil couchant sur les flots ! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la Mère de Douleur ;

la conscience de notre petitesse à la vue de l'Infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prières, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

Passons à la scène terrestre.

Un soir, je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte de Niagara : bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau-Monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres, à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel : tantôt il suivait paisiblement sa course azurée ; tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux, des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres et poussait, des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaissait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savanne, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons : des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière.

Auprès, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissément de la hulotte ; au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélodie de ce tableau ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes : mais dans ces régions sauvages, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

Génie du Christianisme.

CIMETIÈRE DE CAMPAGNE.

Les anciens n'ont point eu de lieux de sépulture plus agréables que nos cimetières de campagne : des prairies, des champs, des eaux, des bois, une riante perspective mariaient leurs simples images avec les tombeaux des laboureurs. On aimait à voir le gros if qui ne végétait plus que par son écorce, les pommiers du presbytère, le haut gazon, les peupliers, l'ormeau des morts, et le buis, et les petites croix de consolation et de grâce. Au milieu des paisibles monuments, le temple villageois élevait sa tour surmontée de l'emblème rustique de la vigilance. On n'entendait dans ces lieux que le chant du rouge-gorge, et le bruit des brebis qui broutaient l'herbe de la tombe de leur ancien pasteur.

Les sentiers qui traversaient l'enclos bénit, aboutissaient à l'église ou à la maison du curé : ils étaient tracés par le pauvre et le pèlerin, qui allaient prier le Dieu des miracles, ou demander le pain de l'aumône à l'homme de l'Évangile ; l'indifférent ou le riche ne passait point sur ces tombeaux.

On y lisait, pour toute épitaphe : *Guillaume ou Paul, né en telle année, mort en telle autre.* Sur quelques-uns il

n'y avait pas même de nom. Le laboureur chrétien repose oublié dans la mort, comme ces végétaux utiles au milieu desquels il a vécu : la nature ne grave pas le nom des chênes sur leurs troncs abattus dans les forêts.

Cependant, en errant un jour dans un cimetière de campagne, nous aperçûmes une épitaphe latine sur une pierre qui annonçait le tombeau d'un enfant. Surpris de cette magnificence, nous nous en approchâmes pour connaître l'érudition du curé du village ; nous lûmes ces mots de l'Évangile :

Laissez les petits enfants venir à moi.

Les cimetières de la Suisse sont quelquefois placés sur des rochers, d'où ils commandent les lacs, les précipices et les vallées. Le chamois et l'aigle y fixent leur demeure, et la mort croît sur ces sites escarpés, comme ces plantes alpines dont la racine est plongée dans des glaces éternelles. Après son trépas, le paysan de Glaris ou de Saint-Gall est transporté sur ces hauts lieux par son pasteur. Le convoi a pour pompe funèbre la pompe de la nature, et pour musique, sur les croupes des Alpes, ces airs bucoliques qui rappellent au Suisse exilé son père, sa mère, ses sœurs, et les bêlements des troupeaux de sa montagne.

L'Italie présente au voyageur ses catacombes, ou l'humble monument d'un martyr dans les jardins de Mécène et de Lucullus. L'Angleterre a ses morts vêtus de laine, et ses tombeaux semés de réséda.

Génie du Christianisme.

RUINES DES MONUMENTS CHRÉTIENS.

Les ruines des monuments chrétiens n'ont pas la même élégance que les ruines des monuments de Rome et de la Grèce ; mais, sous d'autres rapports, elles peuvent supporter le parallèle. Les plus belles que l'on connaisse dans ce genre, sont celles que l'on voit en Angleterre, au bord des lacs du Cumberland, dans les montagnes d'Écosse, et jusque dans les Orcades. Les bas côtés du chœur, les

arcs des fenêtres, les ouvrages ciselés des voussures, les pilastres des cloîtres, et quelques pans de la tour des cloches, sont en général les parties qui ont le plus résisté aux efforts du temps.

Dans les ordres grecs, les voûtes et les cintres suivent parallèlement les arcs du ciel ; de sorte que, sur la tenture grise des nuages ou sur un paysage obscur, ils se perdent dans les fonds ; dans l'ordre gothique, au contraire, les pointes contrastent avec les arrondissements des cieux et les courbures de l'horizon. Le gothique, étant tout composé de vides, se décore ensuite plus aisément d'herbes et de fleurs, que les pleins des ordres grecs. Les filets redoublés des pilastres, les dômes découpés en feuillage ou creusés en forme de cueilloir, deviennent autant de corbeilles où les vents portent, avec la poussière, les semences des végétaux. La joubarbe se cramponne dans le ciment, les mousses emballent d'inégaux décombres dans leur bourre élastique, la ronce fait sortir ses cercles bruns de l'embrasure d'une fenêtre, et le lierre, se traînant le long des cloîtres septentrionaux, retombe en festons dans les arcades.

Il n'est aucune ruine d'un effet plus pittoresque que ces débris : sous un ciel nébuleux, au milieu des vents et des tempêtes, au bord de cette mer dont Ossian a chanté les orages, leur architecture gothique a quelque chose de grand et de sombre, comme le Dieu de Sinaï, dont elle perpétue le souvenir. Assis sur un autel brisé, dans les Orcades, le voyageur s'étonne de la tristesse de ces lieux ; un océan sauvage, des syrtes embrumées, des vallées où s'élève la pierre d'un tombeau, des torrents qui coulent à travers la bruyère, quelques pins rougeâtres jetés sur la nudité d'un morne flanqué de couches de neige, c'est tout ce qui s'offre aux regards. Le vent circule dans les ruines, et leurs innombrables jours deviennent autant de tuyaux d'où s'échappent des plaintes ; l'orgue avait jadis moins de soupirs sous ces voûtes religieuses. De longues herbes tremblent aux ouvertures des dômes. Derrière ces ouvertures, on voit fuir la nue et planer l'oiseau des terres boréales. Quelquefois égaré dans sa route, un vaisseau caché sous ses toiles arrondies, comme un Esprit des eaux voilé de ses ailes, sillonne les vagues désertes : sous le

souffle de l'aiglon, il semble se prosterner à chaque pas, et saluer les mers qui baignent les débris du temple de Dieu.

Ils ont passé sur ces plages inconnues, ces hommes qui adoraient la *Sagesse* qui s'est proménée sous les flots. Tantôt, dans leurs solennités, ils s'avançaient le long des grèves, en chantant avec le Psalmiste : " Comme elle est vaste cette mer qui étend au loin ses bras spacieux ! " tantôt, assis dans la grotte de Fingal, près des soupiraux de l'Océan, ils croyaient entendre cette voix, qui disait à Job : " Savez-vous qui a renfermé la mer dans des digues, lorsqu'elle se débordait en sortant comme du sein de sa mère. " La nuit, quand les tempêtes de l'hiver étaient descendues, quand le monastère disparaissait dans des tourbillons, les tranquilles cénobites, retirés au fond de leurs cellules, s'endormaient au murmure des orages ; heureux de s'être embarqués dans ce vaisseau du Seigneur, qui ne périra point.

Sacrés débris des monuments chrétiens, vous ne rappelez point, comme tant d'autre ruines, du sang, des injustices et des violences ! vous ne racontez qu'une histoire paisible, ou tout au plus que les souffrances mystérieuses du Fils de l'Homme ! Et vous, saints ermites, qui, pour arriver à des retraites plus fortunées, vous étiez exilés sous les glaces du pôle, vous jouissez maintenant du fruit de vos sacrifices ! S'il est parmi les anges, comme parmi les hommes, des campagnes habitées et des lieux déserts, de même que vous ensevelîtes vos vertus dans les solitudes de la terre, vous aurez sans doute choisi les solitudes célestes pour y cacher votre bonheur !

Génie du Christianisme.

NORVINS.

JACQUES MARQUET DE MONTBRETON DE NORVINS, historien distingué, est né à Paris en 1769. Nous devons à cet écrivain plusieurs ouvrages historiques qui jouissent d'une réputation bien méritée, et qui l'ont placé au rang de nos meilleurs littérateurs. Le plus important est son *Histoire de Napoléon*, considérée comme l'une des meilleures que nous ayons.

JEUNESSE DE NAPOLÉON.

LE premier âge de Napoléon ne marqua point par ces prodiges dont on se plaît à entourer le berceau des grands hommes. Lui-même a dit : "Je n'étais qu'un enfant obstiné et curieux." Il faut ajouter à ces deux traits caractéristiques beaucoup de vivacité dans l'esprit, une sensibilité précoce, mais en même temps l'impatience du joug, une activité sans mesure, et cette humeur querelleuse qui affligeait tant la mère de Bertrand Duguesclin quand il était jeune encore. Alors, comme depuis, soit que Napoléon fût assailli par les autres, soit qu'il les attaquât lui-même, il s'élançait sur ses ennemis sans jamais compter leur nombre ; aucun obstacle ne pouvait l'arrêter. Personne ne lui imposait, excepté sa mère, femme d'un esprit viril, qui savait se faire aimer, craindre et respecter. Napoléon, tout indomptable qu'il paraissait être, apprit d'elle la vertu de l'obéissance, l'une des causes de ses succès dans les écoles ; il dut aussi probablement aux exemples maternels cet amour de l'ordre, cette économie qui l'a tant aidé à soutenir ses vastes entreprises. Sous ces deux rapports, son oncle, l'archidiacre Lucien, qui avait du savoir et des lumières, lui donna lui-même de précieuses leçons, en administrant avec sagesse les biens de la famille, dont il devint le second père. Le bon archidiacre avait observé avec autant de curiosité que de satisfaction la rare intelligence, les habitudes de réflexion, la constance de volonté, l'indépendance de caractère qui chaque jour se dévelop-

paient dans son neveu : il parut même avoir deviné l'avenir de Napoléon, par ses dernières paroles aux jeunes Bonaparte qui entouraient son lit de mort : "Il est inutile de songer à la fortune de Napoléon, il la fera lui-même. Joseph, tu es l'aîné de la famille, mais Napoléon en est le chef ; aie soin de t'en souvenir." L'événement a justifié la prédiction, et l'ordre du mourant sera fidèlement exécuté.

En 1779, Charles Bonaparte, envoyé à Versailles comme député de la noblesse des états de Corse, emmena avec lui son fils Napoléon, âgé de dix ans, et sa fille Elisa. La politique de la France appelait aux écoles royales les enfants des familles nobles de la nouvelle conquête ; aussi Elisa fut placée à Saint-Cyr et Napoléon à Brienne.

Bonaparte entre avec joie à l'École militaire. Dévoré du désir d'apprendre, et déjà pressé du besoin de parvenir, il se fait remarquer de ses maîtres par une application forte et soutenue. Il est, pour ainsi dire, le solitaire de l'école ; ou, quand il se rapproche des autres élèves, leurs rapports avec lui sont d'une nature singulière. Ses égaux doivent se ployer à son caractère, dont la supériorité, quelquefois chagrine, exerce sur eux un empire absolu. Lui-même, soit qu'il les domine, soit qu'il leur reste étranger, il semblerait être sous l'influence d'une exception morale qui lui aurait refusé le don de l'amitié, si quelques préférences, auxquelles il demeura fidèle dans sa plus haute fortune, n'avaient honoré sa première jeunesse.

Dans la discipline commune de l'école, il a l'air d'obéir à part et avec un penchant réfléchi à respecter la règle et à remplir ses devoirs. Abstrait, rêveur, silencieux, fuyant presque toujours les amusements et les distractions, on croirait qu'il s'attache à dompter un caractère fougoux et une susceptibilité d'âme égale à la pénétration de son esprit ; sa vie sévère pourrait même donner l'idée d'un néophyte ardent qui se forme aux austérités d'une religion : mais des rixes fréquentes et souvent provoquées par lui font éclater la violence de son humeur, tandis que d'autres faits trahissent des inclinations militaires. Veut-il bien s'associer aux exercices de ses com-

pagnons, les jeux qu'il leur propose, empruntés de l'antiquité, sont des actions dans lesquelles on se bat avec fureur sous ses ordres. Passionné pour l'étude des sciences, il ne rêve qu'aux moyens d'appliquer les théories de l'art de la fortification. Pendant un hiver, on ne voit dans la cour de l'école que des retranchements, des forts, des bastions, des redoutes de neige. Tous les élèves concourent avec ardeur à ces ouvrages, et Bonaparte conduit les travaux. Sont-ils achevés, l'ingénieur devient général, prescrit l'ordre de l'attaque et de la défense, règle les mouvements des deux partis ; et, se plaçant tantôt à la tête des assiégeants, tantôt à la tête des assiégés, il excite l'admiration de toute l'école et des spectateurs étrangers par la fécondité de ses ressources et par son aptitude au commandement aussi bien qu'à l'exécution.

Dans ces moments d'éclat, Bonaparte était le héros de l'école pour les élèves et pour leurs chefs. Cependant on raconte qu'un léger manque de subordination le fit condamner, par un maître de quartier sans discernement, à revêtir un habit de bure, et à dîner à genoux sur le seuil du réfectoire ; mais au moment de subir cette peine, il fut saisi d'une attaque de nerfs si violente, que le supérieur lui-même vint lui épargner une humiliation si peu d'accord avec le caractère de l'élève et la nature de la faute. A cette époque, Pichegru était le répétiteur de Bonaparte, sous le père Patrau, qui défendait, dans cet élève de prédilection, le premier de ses mathématiciens. Ainsi le froc d'un moine cachait le conquérant de la Hollande, et l'habit d'un élève le dominateur de la France et de l'Europe. La révolution qui devait les produire l'un et l'autre se préparait à leur insu ; et la république, dont la cause allait bientôt enflammer leur jeunesse, devait être trahie par le maître et détruite par le disciple, après avoir dû ses plus beaux triomphes à leurs armes.

Cependant la lecture, qu'il a toujours aimée, devient pour Bonaparte une passion qui ressemble à la fureur ; mais les beaux-arts n'ont point d'attrait pour cet esprit sévère, et de la littérature il ne cultive que l'histoire ; il la dévore, et range avec ordre dans sa mémoire sûre et

fidèle tous les événements remarquables de l'existence des nations, et de la vie des grands hommes qui les ont conquises et gouvernées. Plutarque, qu'il ne peut plus quitter, Plutarque, dont les vieilles admirations n'ont pas été peut-être sans danger pour une âme de cette trempe, développe chaque jour les germes d'enthousiasme, d'héroïsme, d'amour de la gloire et d'ambition que la nature avait déposés en lui. Quand sa fortune fut faite, il se délassa de l'histoire par la fable, et quitta Plutarque pour Ossian ; mais ce ne fut qu'une simple distraction de son esprit. Alexandre aussi se délassait de la puissance et de la gloire par les rêveries poétiques du divin Platon.

Bonaparte resta à Brienne jusqu'à l'âge de quatorze ans. En 1783, le chevalier de Kéralio, inspecteur des douze écoles militaires, qui avait conçu une affection toute particulière pour cet élève, lui accorda une dispense d'âge et même une faveur d'examen pour être admis à l'école de Paris ; car Napoléon n'avait fait des progrès que dans l'étude de l'histoire et des mathématiques, et les moines de Brienne voulaient le garder encore une année pour le perfectionner dans la langue latine. "Non," dit M. de Kéralio, "j'aperçois dans ce jeune homme une étincelle qu'on ne saurait trop cultiver."

Bonaparte admis à l'école militaire de Paris y obtint bientôt la même supériorité originale qui l'avait fait distinguer à Brienne, et fut aussi le premier mathématicien parmi les élèves. Son professeur d'histoire, M. de l'Éguille dans le compte qu'il rendit de ses élèves, avait ainsi noté le jeune Napoléon : Corse de nation et de caractère, ira loin si les circonstances le favorisent. Domairon, qui lui enseignait les belles-lettres, appelait énergiquement ses amplifications *du granit chauffé au volcan*. Bonaparte perdit par degrés l'éloquence verbeuse et emphatique de l'école, pour adopter l'éloquence concise et pleine d'images qui est celle des conquérants et des grands hommes cependant il y eut toujours quelque chose d'oriental dans sa manière d'écrire.

La carrière militaire de Bonaparte commença à seize ans, âge où le succès de son examen à l'École militaire de Paris lui valut, le 1er septembre 1785, une lieutenance en second au régiment de la Fère, qu'il quitta bientôt

pour entrer en premier dans un autre régiment en garnison à Valence.

Napoléon avait vingt ans et résidait dans cette dernière ville lorsque le cri de liberté se fit entendre en 1789. Le Dauphiné donna un grand exemple à cette cause si nouvelle : le premier arbre de la liberté fut planté à Vizille. Bientôt le fatal projet de quitter leur poste et leur pays s'empara d'un grand nombre d'officiers français ; cette fureur se répandit dans la garnison de Grenoble. Bonaparte, présent, jugea l'émigration, et lui préféra la révolution. Les armes savantes et méditatives, le génie et l'artillerie, imitèrent moins que les autres armes cette défection, qui fut aussi une fièvre révolutionnaire. Elles accueillirent généralement les nouveaux principes, et contribuèrent puissamment, par la réunion de leurs forces morales et physiques, à conquérir et à consolider la liberté et la gloire de la patrie. Bonaparte ne resta point étranger à la nouvelle religion politique, qui, au contraire, poussa en dehors son âme ardente, jusqu'alors renfermée en elle-même. A cette époque de fermentation, de grands secrets furent révélés aux esprits, et des talents inconnus sortirent de toutes les classes de la population française.

Histoire de Napoléon.

BATAILLE DES PYRAMIDES.

LE 21 juillet (1798), l'armée, partie d'Omdinar pendant la nuit, arrive sur les deux heures après midi à une demi-lieue d'Embabeh, et voit le corps des Mamelucks se déployer en avant du village. Bonaparte fait faire halte ; l'excès de la fatigue et de la chaleur accablait les troupes : un repos d'une heure seulement est le besoin du soldat ; mais les mouvements de l'ennemi leur en commandent le sacrifice, et l'ordre de la bataille devient un besoin plus impérieux.

Tout est nouveau pour les Français. En arrière de la gauche de l'ennemi s'élevaient les pyramides, ces immo-

biles témoins des plus grandes fortunes et des plus grandes adversités du monde. En arrière de la droite coulait majestueusement le vieux Nil, brillaient les trois cents minarets du Caire, et s'étendaient les plaines jadis si fertiles de l'antique et populeuse Memphis. Le costume magnifique, l'éclat des armes, la beauté des chevaux de la cavalerie des beys, contrastaient singulièrement avec l'uniforme et l'armement sévère des bataillons français, dont le général se confond avec eux par la simplicité. C'est Léonidas luttant avec ses Spartiates contre la fastueuse armée des satrapes ; mais il n'y eut pas de Thermopyles. Les pyramides furent heureuses aux Français. "Soldats," s'écrie Bonaparte, "songez que, du haut de ces monuments, quarante siècles vous contemplent !"

Mourad Bey appuie sa droite au Nil, vers lequel il a construit à la hâte un camp retranché, garni de quarante pièces de canon, et défendu par une vingtaine de mille hommes, janissaires et spahis ; sa gauche, qui se prolonge vers les pyramides, comprend dix mille Mamelucks servis chacun par trois Fellahs, et trois mille Arabes. Bonaparte dispose son armée comme à Chébreiss, mais de manière à présenter plus de feu aux ennemis : Desaix occupe notre droite, Vial notre gauche, Dugua le centre. La reconnaissance du camp retranché nous apprend que son artillerie n'est point sur affûts de campagne, et ne pourra sortir non plus que son infanterie qui n'oserait le faire sans canons. Aussitôt Bonaparte ordonne un mouvement de toute son armée sur sa droite, en passant hors de la portée des pièces du camp : dès-lors l'artillerie et l'infanterie deviennent presque inutiles à l'ennemi, et nous n'aurons affaire qu'aux Mamelucks.

Né avec l'instinct de la guerre et doué d'un coup d'œil pénétrant, Mourad sent que le succès de la journée dépend de ce mouvement, et qu'il faut l'empêcher à tout prix. Il part avec six à sept mille chevaux, et vient fondre sur la colonne du général Desaix. Attaquée en marche, cette colonne paraît ébranlée et même en désordre un moment ; mais les carrés se forment et reçoivent avec sang-froid la charge des Mamelucks, dont la tête seule avait commencé le choc. Reynier flanque notre

gauche. Bonaparte, qui se tenait dans le carré du général Dugua, avance aussitôt sur le gros des Mamelucks, et se place entre le Nil et Reynier. Les Mamelucks font des efforts inouïs pour nous entamer : ils périssent foudroyés par le feu de nos carrés, comme sous les murs d'autant de forteresses. Ces remparts vivants font croire à l'ennemi que nos soldats sont attachés les uns aux autres. Alors les plus braves acculent leurs chevaux contre les baïonnettes de nos grenadiers, et les renversent sur eux ; ils succombèrent tous. La masse tourne autour de nos carrés en cherchant à pénétrer dans les intervalles : dès-lors leur but est manqué : au milieu de la mitraille et des boulets, une partie rentre dans le camp : Mourad, suivi de ses plus habiles officiers, se dirige sur Gizéh, et se trouve ainsi séparé de son armée. Cependant la division Bon se porte sur le camp retranché, tandis que le général Rampon vole occuper une espèce de défilé entre Gizéh et ce camp où règne la plus horrible confusion. La cavalerie se jette sur l'infanterie, qui, voyant la défaite des Mamelucks, s'enfuit vers la gauche d'Embabeh : un bon nombre parvient à se sauver à la nage ou avec des bateaux ; mais beaucoup sont précipités dans le Nil par le général Vial. Les autres divisions françaises gagnent du terrain ; pris entre leur feu et celui des carrés, les Mamelucks essaient de se faire jour, et tombent en désespérés sur la petite colonne du général Rampon ; tout leur courage échoue contre ce nouvel obstacle : ils tournent bride ; mais un bataillon de carabiniers devant lequel ils sont obligés de passer à cinq pas, en fait un effroyable boucherie : tout le reste périt ou se noie. Mourad-Bey n'emmène dans sa retraite que deux mille cinq cents Mamelucks sauvés comme lui du carnage. Le camp des ennemis enlevé à la baïonnette, les cinquante pièces de canon qui le défendaient, quatre cents chameaux, les livres, les trésors, les bagages de cette noble milice d'esclaves, l'élite de la cavalerie de l'Orient, et la possession du Caire, furent les trophées de la victoire d'Embabeh. Bonaparte, qui connaissait toute la puissance des anciens souvenirs, et aspirait sans cesse à semer sa vie de glorieuses comparaisons avec les grandes choses, voulut

donner à cette brillante journée le nom de *bataille des Pyramides*.
Histoire de Napoléon.

PASSAGE DES ALPES PAR BONAPARTE.

TANDIS que l'Europe croit le premier Consul livré à Paris aux soins du gouvernement, il arrive à Genève et prend le commandement de l'armée; c'est là que, résolu à porter la guerre sur le Pô, entre Milan, Gênes et Turin, il choisit la base de ses opérations sur les revers du Simplon et du Saint-Gothard. Libre de toute crainte sérieuse du côté du général Cray, contenu par Moreau, Bonaparte veut surprendre les défilés des Alpes, pour attaquer les derrières de Mélas, dont les forces disséminées sur Gênes, sur le Var, doivent garder les débouchés des Alpes et de la Lombardie occupée, mais non soumise. Sur-le-champ, rival audacieux d'Annibal et de César, il décide le passage de l'armée et le transport de sa formidable artillerie par la crête des montagnes, à plus de douze cents toises au-dessus du niveau de la mer. Le général Marescot, chargé de la reconnaissance du Saint-Bernard, avait eu beaucoup de peine à le gravir jusqu'à l'hospice où stationnait, depuis deux mois, un petit poste détaché du corps du général Moreau. "Peut-on passer?" fut la seule question de Bonaparte. "Oui," dit Marescot, "cela est possible.—Eh bien; partons." L'armée passera si le premier Consul le veut; mais l'artillerie, comment pourra-t-elle passer? Cette difficulté était prévue. Les cartouches et les munitions renfermées dans de petites caisses, les affûts démontés, seront portés à dos de mulets. On a préparé des troncs d'arbres creusés de manière à pouvoir contenir nos pièces de canon; ces soldats s'attellent à chacune d'elles. Lapres commande l'avant-garde. Le 17 mai, trente-cinq mille Français conduits par Bonaparte, abordent le Saint-Bernard. Moncey marche vers le Saint-Gothard avec quinze mille hommes, pour descendre à Bellinzona. Béthencourt sa direction sur le Simplon, tandis que Thureau a

sienne sur le Mont-Cénis. Cette dernière démonstration doit empêcher Mélas d'abandonner la rivière de Gênes. Au sein des rochers les plus escarpés, au travers de glaces éternelles, au milieu des neiges qui effacent toutes les traces et n'offrent plus qu'un immense désert, et par des chemins où le pied de l'homme n'a jamais été empreint, les Français montrent un indicible courage : gravissant péniblement, n'osant prendre le temps de respirer, parce que la colonne en eût été arrêtée ; près de succomber sous le poids de leurs armes, ils s'excitent les uns les autres par des chants guerriers. Survient-il un péril presque insurmontable ; alors ils font battre la charge, et comme un ennemi, le péril disparaît devant eux. Sous les regards de Bonaparte, tous les obstacles de la nature deviennent des conquêtes. L'infanterie, la cavalerie, les bagages, les canons, ont atteint les sommets des Alpes, où nos différents corps reçoivent tour-à-tour, des religieux de l'hospice, tous les secours de la plus généreuse charité ; mais après une halte de quelques heures, chaque division se précipite avec une nouvelle ardeur, quoique avec bien plus de dangers, sur les pentes rapides du Piémont. Bonaparte lui-même opère la descente à la ramasse, sur un glacier presque perpendiculaire.

Histoire de Napoléon.

LES DERNIERS JOURS DE NAPOLEON.

L'ANNÉE 1821 a commencé sous de funestes auspices. Napoléon décline de moment en moment ; n'importe ! Un pied déjà dans la tombe, il s'occupe encore de l'Europe et de son avenir ; il parle de l'Italie en homme qui avait sur elle de grands et de justes desseins ; il regrette amèrement de n'avoir pu faire de la Péninsule une puissance unique et indépendante, sur laquelle son fils eût régné. Dans le mois de février, une comète parut au-dessus de Sainte-Hélène ; Napoléon songea d'abord à celle de Jules-César, et parut prévoir que sa propre mort était prochaine. Tout ce qui l'environnait le presse d'aller

voir ce phénomène, mais instances inutiles ! Un seul de ses officiers gardait le silence.

“Vous m’avez compris, vous !” lui dit-il. Depuis longtemps il avait la conviction de ne point échapper au climat de Sainte-Hélène, et à tout moment quelques paroles prophétiques annonçaient cette conviction. Elle était aussi dans le cœur de ses serviteurs ; aussi, le 17 mars, le comte Montholon écrivit à la princesse Borghèse : “que la maladie de foie dont Napoléon souffrait depuis plusieurs années, et qui est endémique et mortelle à Sainte-Hélène, avait fait des progrès effrayants depuis deux mois ; qu’il ne pouvait marcher dans son appartement sans être soutenu.” Le comte ajoutait : “A la maladie de foie se joint une autre maladie, également endémique dans cette île. Les intestins sont gravement atteints. . . . Le comte Bertrand a écrit deux mois de septembre à lord Liverpool pour demander que l’empereur soit changé de climat, et faire connaître le besoin qu’il a des eaux minérales. Le gouverneur, Hudson Lowe, s’est refusé à faire passer cette lettre au gouvernement, sous le vain prétexte que le ti d’empereur était donné à S.M. L’empereur compte au sur V. A. pour faire connaître à des Anglais l’influence véritable de sa maladie. Il meurt sans secours sur cet affreux rocher ; son agonie est effroyable. . . .

En effet, ce fut le jour même où écrivait le général Montholon, que commença la crise qui, deux mois après, devait emporter Napoléon. “Là, c’est là !” disait-il le 17 mars, 1821, en montrant sa poitrine au docteur Ambronio Marchi. Celui-ci lui présenta un flacon d’alkali. “non, ce n’est pas faiblesse,” s’écria Napoléon, “c’est la force qui m’étouffe ; c’est la vie qui me tue. . . .” Il s’élançant à une fenêtre et regardant le ciel, “17 mars,” dit-il, “à pareil jour, il y a six ans,”—il était à Auxerre venant de l’île d’Elbe,—“il y avait des nuages au ciel. Ah ! je serais guéri si je voyais ces nuages.” Puis il saisit la main du docteur, et, l’appuyant sur son estomac, “C’est un couteau de boucher qu’ils m’ont mis là, et ont brisé la lame dans la plaie.”

Les derniers jours de Napoléon furent aussi grands que les plus glorieuses époques de sa vie. Trop certain

mort, il souriait de pitié, ou plutôt de compassion, à ceux qui cherchaient à combattre en lui cette idée. "Pouvez-vous joindre cela?" dit-il à M. Munckhouse, officier anglais, après avoir coupé en deux le cordon de la sonnette de son lit. "Aucun remède ne peut me guérir. Mais ma mort sera un baume salutaire pour nos ennemis. J'aurais désiré de revoir ma femme et mon fils. Mais que la volonté de Dieu soit faite!" Puis avec une attitude digne de Socrate, il ajouta: "Il n'y a rien de terrible dans la mort. Elle a été la compagne de mon oreiller pendant ces trois semaines, et à présent elle est sur le point de s'emparer de moi pour jamais." Un autre jour il dit: "Les monstres! me font-ils assez souffrir? Encore s'ils m'avaient fait fusiller, j'aurais eu la mort d'un soldat. J'ai fait plus d'ingrats qu'Auguste: que ne suis-je comme lui en situation de leur pardonner!" La nouvelle maison destinée à Napoléon venait d'être terminée. "Elle me servira de tombeau," dit-il, et, en effet, on dut en prendre les pierres pour bâtir le caveau où il repose.

L'empereur n'interrompt le silence léthargique où il était plongé que pour laisser échapper ces deux mots: "Tête d'armée:" telle fut la dernière parole du vainqueur de l'Europe.

Histoire de Napoléon.

JOUY.

VICTOR-JOSEPH-ÉTIENNE DE JOUY, membre de l'Académie française, est né à Jouy en 1769. Nous devons à ce spirituel auteur une foule de pièces de théâtre qui ont eu un grand succès. Mais ce qui a surtout établi sa réputation, c'est son *Ermite de la Chaussée-d'Antin*, excellente description des mœurs parisiennes.

LA COUR DES MESSAGERIES A PARIS.

ON ne s'imagine pas tout ce qu'on peut apprendre dans une cour des Messageries, toutes les observations qu'on y peut faire, toutes les aventures qui s'y passent ou qui s'y

préparent, tous les secrets qui s'y découvrent. C'est que nos moralistes et nos romanciers, au lieu de tourner sans cesse dans le cercle étroit de leur imagination pourraient venir étudier la nature, la prendre sur fait, ou du moins chercher des couleurs pour la peindre. Soit qu'à l'exemple de La Bruyère ils voulussent tracer des caractères piquants, ou comme Duclos, les rapprocher pour en déduire des conséquences sur l'état actuel des mœurs ; soit qu'à l'imitation de Le Sage, ils s'occupassent de cette suite de tableaux dont se compose la galerie de la vie humaine ; soit enfin qu'ils se bornassent, ainsi que Sterne, à quelques scènes d'intérieur, dont l'extrême intérêt résulte du naturel et de la vérité des détails, il est certain qu'en aucun lieu du monde ils ne trouveraient réunis dans un aussi petit espace une aussi grande quantité de matériaux tout prêts à être mis en œuvre. Quelle foule de situations et d'originaux ! Le premier que remarque est le conducteur, moins reconnaissable à son bonnet garni de fourrure et à sa *feuille* qu'il tient à la main qu'à cet air d'importance et d'autorité qu'il affecte avec les postillons et les porte-faix. Il faut le voir, petit despote, passant la revue de sa voiture, criant contre le charron pour une jante, contre le maréchal pour un écrou ; faisant placer et déplacer selon son caprice ou son intérêt, et sans égard pour les réclamations des voyageurs, leurs porte-manteaux et leurs paquets dans le *magasin* sur la *vache*.

Plusieurs voitures étaient au moment de leur départ au milieu des chevaux que l'on attelait, des voyageurs allaient et venaient sans cesse, des commissionnaires chargés de malles ; de ceux-ci qui arrivaient en jurant, de ceux qui partaient en pleurant, on aurait pu se croire dans une ville prise d'assaut. La diligence dans laquelle je devais partir était ouverte ; une seule personne y était montée : c'était un militaire, qu'à ses longues moustaches, à sa grande redingote verte, à son charivari à bout blancs bombés, et à sa toque basque, je reconnus pour officier de chasseurs à cheval : comme il fermait sur la portière, une jeune femme la rouvrit d'un air délibéré, appela l'officier par son nom et le pria de descendre à son ton qui pouvait passer pour un ordre. L'air de stu-

faction, la prompt obéissance de celui-ci, ne me permit pas de douter qu'il ne fût en présence d'une belle délaissée qui venait lui demander compte de sa fuite. A en juger par les gestes et l'expression des figures, le petit colloque, qui s'établit à l'écart, passa par toutes les nuances de la colère, du dépit, de l'attendrissement et de l'amour : si bien qu'au bout de cinq minutes, ce nouvel Enée donna ordre au conducteur de placer sur la voiture la cassette que Didon avait eu soin d'apporter avec elle ; qu'il lui céda sa place dans la voiture, et prit la seule qui restât dans le cabriolet.

En entrant au bureau pour achever de payer ma place, je m'arrêtai un moment à considérer une jeune femme qui tenait embrassé un homme d'un certain âge, que j'aurais pris pour son père, n'eût été l'air de froideur et de sécurité avec lequel il recevait ses caresses. Quelques mots de leur conversation me mirent au fait de leur histoire. C'était un honnête bonnetier de la rue de la Féronnerie, qui allait à Saint-Malo pour affaire de commerce, et sur lequel sa tendre moitié s'appuyait d'autant plus que, depuis cinquante ans, il n'avait jamais perdu de vue le clocher de Saint-Méry, sa paroisse, et n'avait fait d'autre voyage que celui de Versailles et de Saint-Cloud : aussi l'avait-elle muni, dans cette circonstance, contre tous les dangers, mais non pas contre tous les inconvénients de la route. Il avait, dans sa poche, deux gros pistolets d'arçon (dont il eût été, je crois, bien embarrassé de se servir), une canne à sabre et un couteau de chasse ; un parapluie à canne dans son fourreau de toile verte ; une houppelande et un bonnet de laine à coiffe, au mois de juillet ; de plus un panier avec deux bouteilles de vin et un morceau de veau rôti, afin de pouvoir brûler les dîners d'auberges ; enfin, une bouteille d'osier pleine de ratafiat de cerise pour se reconforter le matin. Ce respectable citadin alla prendre place dans la diligence, après avoir reçu les derniers embrassements de sa femme, qui s'éloigna en sanglotant.

Je rentrai dans ce même bureau, curieux de savoir quel pouvait être le motif de la fureur concentrée d'un homme que j'avais laissé assis sur des malles, pestant contre le conducteur, et prétendant le rendre responsable de tous

les malheurs qui pouvaient résulter pour lui d'un retard de cinq minutes. J'avais peine à me rendre compte des angoisses qu'il paraissait éprouver; mais tout fut éclairci par l'arrivée de quatre recors, lesquels, munis d'une contrainte en bonne forme, le prièrent honnêtement de les suivre. En vain prouva-t-il qu'il avait payé sa place à la diligence; on lui démontra que la sienne était à Sainte-Pélagie, où ses créanciers l'attendaient. Il fallut bien se rendre à leurs sollicitations: mais ce ne fut pas sans avoir répandu à pleine voix ses malédictions sur la diligence, le conducteur, les voyageurs, les postillons, les chevaux, et en masse sur toutes les messageries du monde.

De tous les personnages au milieu desquels je me trouvais, le plus grotesque, sans contredit, était un très gros homme à triple menton, assis dans la cour sur le timon d'une voiture, et faisant avec beaucoup d'avidité l'inventaire d'un panier rempli d'excellents comestibles, tandis qu'une jeune gouvernante qui l'avait accompagné, lui ôtait sa perruque et lui frottait la tête avec un morceau de flanelle. Je m'étais approché pour le voir à mon aise; il me frappa familièrement sur l'épaule en me demandant où l'on déjeunerait, et parut ravi d'apprendre que c'était à Meaux: "Pays célèbre," continua-t-il. "Oui, vraiment," ajoutai-je en me méprenant sur le sens de son exclamation! "vous passerez devant la maison qu'habitait *l'Aigle de Meaux*.*—C'est de quoi je m'inquiète fort peu," reprit-il; "je fais moins de cas de tous les aigles du monde que d'un bon poulet gras, et ceux de la Brie sont en grande réputation." Cette réflexion spirituelle m'avait suffisamment prouvé que l'âme et le corps de cet épais Vitellius étaient merveilleusement assortis.

L'heure avançait, j'entrai dans la salle des voyageurs. C'est le lieu des plus tristes rendez-vous. Plusieurs personnes étaient assises deux à deux sur un banc de bois qui fait le tour de cette salle. Près de la fenêtre, une jeune fille et un jeune homme, tous deux de la figure la plus intéressante, pleuraient en se pressant les mains et en levant de temps en temps les yeux l'un sur l'autre, avec l'expression de la plus profonde douleur; un peu plu

* Le célèbre Bossuet, évêque de Meaux.

loin, une mère au moment de se séparer de son fils appelé sous les drapeaux du plus puissant des monarques, du plus grand des capitaines, lui prodiguait les témoignages de la plus vive tendresse : le jeune homme y répondait avec amour ; mais tout fier de ses premières épaulettes, tout entier aux nobles émotions de l'honneur, aux brillantes espérances de la gloire, il avait peine à contenir la joie qui perçait à travers ses larmes. Ces tableaux touchants, plusieurs autres semblables, avaient singulièrement rembruni mes idées, et je me disais en m'abandonnant aux sentiments douloureux dont je voyais autour de moi l'image : " Il n'y a qu'une légère différence entre un cimetière et la cour des Messageries ; l'un et l'autre sont des lieux de séparation." Le signal du départ que vint donner le conducteur, avait encore accru cette disposition mélancolique, et je me sentais prêt à pleurer sans en avoir de véritable motif, lorsqu'une circonstance assez frivole en elle-même dissipa tout-à-coup ce nuage de tristesse.

Ceux des voyageurs qui étaient montés les premiers dans la voiture avaient pris les meilleurs places et prétendaient les conserver, quelques réclamations que les autres pussent faire : jamais on ne serait parvenu à s'entendre, si le conducteur muni de sa feuille, ne fût venu interposer son autorité en assignant à chacun sa véritable place, d'après l'ordre des inscriptions. Il résulta de cet arrangement définitif que je me trouvai placé sur le devant, entre un vieil ecclésiastique qui marmottait son bréviaire, et une petite comédienne qui fredonnait un couplet, qu'une des portières était occupée par le marchand bonnetier, et l'autre par un jeune médecin qui venait de soutenir une thèse de circonstance sur l'*anévrisme* ; que le gros homme amateur de poulets gras, et la dame du militaire étaient placés dans le fond de la voiture, qu'ils remplissaient de leur rotondité, et où manquait une troisième personne, sans laquelle ils se flattaient de partir. Les derniers adieux étaient faits, le conducteur allait fermer la portière ; mais voilà qu'une dame du poids de cent cinquante kilogrammes environ, s'élance dans la voiture, avec le secours de trois personnes qui l'accompagnaient, et va tout d'un temps, s'intercaler entre ses